



Library
of the
University of Toronto



4-10-10

379



HISTOIRE

DE

TOM JONES.

1410 7211

TOM

AAAAA

Publication of 1841

1841

1841

1841

247 TOM





HISTOIRE

De

TOM JONES,

ou

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par M.^r De la Place,

Enrichie d'Estampes dessinées

Par M. GRAVELOT.

3^e Edition Revuë & Corrigée.

Tome I



A LONDRES .

se trouve A PARIS

Chez ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.





EXTRAIT

DE

L'EPITRE

DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

..... **L**E nom seul d'un
Patron tel que
vous, justifiera toutes mes vues
aux yeux de mes Lecteurs : cha-
cun d'eux, je l'espere du moins,
en ouvrant ce Livre, sera con-
vaincu par avance que la ver-
tu & la Religion y sont partout

* A M. Georges Lyttleton Esq; l'un des
Lords Commissaires de la Trésorerie.

Tome I.

a

scrupuleusement respectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus sévères loix de la décence, ni qui puisse offenser l'imagination la plus délicate. Je déclare même, n'avoir eu d'autre dessein dans tout le cours de cette Histoire, que celui de travailler sincèrement à rendre *l'innocence & la bonté* également aimables. Un but si légitime, étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai, on peut raisonnablement espérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car, un *exemple* est une espèce de tableau, où la *vertu* devient, pour ainsi dire un objet palpable, & frappe nos sens de cette idée délicieuse, dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement saisi que lors-

qu'il l'a vue dépouillée des frivoles ornemens de l'Art.

D'ailleurs , en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes , j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans que j'esperois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vue que j'ai démontré ; que les succès & les acquisitions du *Vice* ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquillité de l'ame, compagne inséparable de l'Innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secretes ; que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés , ac-

quisitions généralement moins précieuses qu'on ne pense, d'autant moins dignes des voyes basses & infâmes qu'on employe pour y parvenir, qu'elles sont toujours incertaines, & par conséquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin osé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, si ce n'est par l'*Imprudence*; & qu'elle seule peut les faire tomber dans les pièges que leur tendent perpétuellement & la Ruse & l'Envie.

Tel est, Monsieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de soin, qu'il me paroît renfermer tous les autres; &, qu'une fois bien entendu, il peut m'affurer du

seul succès que je desiré , puis-
que je crois sincèrement , qu'il
est plus aisé de rendre l'hon-
nête sage , que de rendre
le méchant honnête homme.

C'est cet espoir seul qui m'a
fait employer dans cette histoi-
re tout l'esprit & l'enjouement
dont je suis capable , pour tâ-
cher de corriger les hommes ,
en les faisant rire de leurs pro-
pres défauts. Et c'est au juge-
ment de mes Lecteurs que je
soumets ma réussite , en leur
demandant très-humblement
deux graces : l'une , de ne pas
attendre de ma plume un Ou-
vrage parfait , l'autre , de vou-
loir bien excuser certains en-
droits foibles , en faveur de
ceux qui auront pû leur plaire
davantage.

*Traduction d'une Lettre écrite à
M. FIELDING , Auteur
de cet Ouvrage.*

Je ne vous ai jamais vû ,
Monsieur , mais je vous aime ;
je ne vous connois point , mais
je vous admire : quels titres
plus propres à se concilier la
bienveillance de l'Auteur de
Joseph Andrews * , & de l'*En-
fant Trouvé* ? Cette dernière
production de votre plume m'a
séduit au point qu'il ne m'a pas
été possible de résister à la ten-
tation de la traduire dans ma
langue naturelle : je ne me
trouvois satisfait qu'à demi ,

* Ce petit Roman , qui n'étoit guères sus-
ceptible d'une Traduction Françoisse , a
fait une grande fortune en Angleterre.

si je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaisir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudissoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Histoire aussi agréable & aussi utile à l'humanité, que l'est celle de *Tom Jones*. J'espere vous l'envoyer bientôt assez passablement imprimée en quatre Volumes, & enrichie d'Estampes d'après les Dessins de M. *Gravelot*.

Que je serai content, si le respectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie, sous un habillement François! ne craignez point, Monsieur, elle est toujours la même : c'est toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaisance & de notre tendresse.

Mais, vos plus aimables An-

gloïses , dont l'intention n'est pas de traverser la France comme des Météores , celles en un mot qui ont dessein d'habiter quelque tems parmi nous , ne prennent-elles pas l'ajustement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels, toutes les graces & tous les ornemens *à la mode* , d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en disent) est secrettement flattée de plaire par toute sorte d'endroits ? D'après cette réflexion , si M. *Fielding* , ai-je dit , avoit écrit pour les François , il eût probablement supprimé un grand nombre de passages très-excellens en eux-mêmes , mais qui leur paroïtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt résultant d'une intrigue patétique & adroitement tissue , ils supportent impatiem-

ment toute espece de digressions , de Dissertations , * ou de Traités de Morale, & regardent ces ornemens , quelque beaux qu'ils soient , comme autant d'obstacles au plaisir dont ils sont empressés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle est , Monsieur , toute mon apologie , pour avoir osé , non pas changer , mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Pièces Dramati-

* L'Histoire de *Tom Jones* est en 6 volumes , contenant 18 livres , chacun desquels est précédé d'un discours Préliminaire , en forme de Dissertation , sur quelque point de littérature , ou de morale , souvent étranger au sujet. J'ai crû devoir supprimer ces morceaux , très-bons d'ailleurs , & dont on pourroit dans la suite former un petit volume détaché aussi instructif qu'amusant.

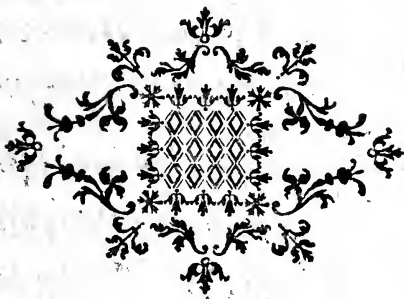
ques Angloises , & la Tragédie de *Venise sauvée* ajustée à notre Théâtre , ont eu le bonheur de plaire

La crainte qui me reste , si vous daignez m'excuser , naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit absolument inconnu avant le 13 Juin dernier ; & le bruit se répandoit déjà que les Libraires de Hollande , toujours attentifs à leurs intérêts , en faisoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume , avec une ferme résolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entreprise à fin. Je souhaite , bien plus que je ne l'espere , de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en ferai pourtant pas moins ,
avec les sentimens d'estime &
de respect les plus sinceres, &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez , de grace ,
au style d'un François , qui de-
puis son enfance n'écrivit ja-
mais dans votre langue. Ce
n'est point ma plume, c'est mon
cœur qui vous parle.



FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

- P** Age 6 ligne 17 au soir, *lisez* un soir.
 Pag. 22 titre. manieres *lisez* matieres.
 Pag. 28 lig. 15 fille prétendue *lisez* fille perdue
 Pag. 39 lig. 23. leur finesse, *lisez* la finesse.
 Pag. 40 lig. 5 rien de légitime, *lisez* rien que de légitime.
 Pag. 43 lig. 1 du mois, *lisez* d'un mois.
 Pag. 60 lig. 17 indigne objet, *lisez* digne objet.
 Pag. 64 lig. 2 de maux, *lisez* de ses maux.
 Pag 70 lig. 15 ont suivies, *lisez* ont suivi.
 Pag. 81. lig. 18 guerres, *lisez* gueres.
 Pag. 84 lig pénult les nez, *lisez* le nez.
 Page 106 lig. 18 qui pouvoit, *lisez* qui pouvoient.
 Pag. 134 lig. 15 qui qu'en cet état, *lisez* quoi qu'en cet état.
 Pag. 166 lig. 10 continuoit à baiser, *lisez* continuoit de baiser.
 Pag. 189 lig. 15 à demie cachée, *lisez* à demi cachée.
 Pag. 215 lig. 22 fut charmée, *lisez* fut charmé.
 Pag. 263 lig. dern. à la portée, *lisez* à la porte.
 Pag. 280 lig. 24 la maniere, *lisez* la manie.
 Pag. 285 lig. 14 j'ignore, non, *effacez* non.
 Pag 295 lig. 8 meilleur humeur, *lisez* meilleure humeur.

Pag. 313 lig. 4 que je ne touchai d'épée, *lisez* que je ne touchai jamais d'épée.

Pag. 315 lig. 21 qu'il n'eût fallu, *lisez* qu'il n'en eût fallu.

Pag. 320 lig. 1 lui faisoit, *lis.* lui faisoient.

TOME SECOND.

Pag. 2 lig. 7 embarrassé, *lisez* embarrassée.

Pag. 10 lig. 22 pourroit, *lisez* pourroient.

Pag. 15 lig. 16 furent tant, *éssaez* tant.

Pag. 19 lig. 17 Barbirr, *lisez* Barbier.

Pag. 23 lig. 10 l'assemblé, *lisez* l'assemblée.

Pag. 38 lig. 11 ne prévenoit, *lisez* ne provenoit.

Pag. 41 lig. 18 fût acquittée, *lisez* ne fût acquittée.

Pag. 45 lig. 5 n'eût même pas tardée, *lisez* n'eût même pas tardé

Pag. 65 lig. 7 en forme simarre, *lisez* en forme de simarre.

Pag. 68 lig. 5 en ca cas, *lisez* en ce cas.

Pag. 148 lig. 21 la conduire, *lisez* le conduire.

Pag. 167 lig. 5 le moment, *lisez* dans le moment.

Pag. 170 lig. 11 mon ami, *lisez* son ami.

Pag. 183 lig. 13 qui leva, *lisez* qu'il leva.

Pag. 199 lig. 14 divina, *lisez* devina.

Pag. 314 lig. pénult soient, *lisez* soit.

Pag. 319 lig. 23. & pour Partridge, *lisez* & heureusement pour Partridge.

TOME TROISIEME.

- Pag. 17 lig. 4 n'elle , *lisez* d'elle.
Pag. 20 lig. 7 Madame Partridge , *lisez* Madame Fitz-Patrick.
Pag. 46 lig. 22 parmi ces défauts , *lisez* parmi ses défauts.
Pag. 63 lig. 7 avoit manquée , *lisez* avoit manqué.
Pag. 67 lig. 14 pour en faire , *lisez* dequoi en faire.
Pag. 105 lig. 26 la Milady , ôtez la.
Page 122 lig. 3 sur quels pieds , *lisez* sur quel pied
Pag. 128 lig. 7 n'imaginerois , *lisez* n'imaginois.
Pag. 158 lig. 9 & autant , ôtez &.
Pag. 240 lig. 1 moins , *lisez* mieux.

TOME QUATRIEME.

- Pag. 2 lig. 11 lui conduire , *lisez* l'y conduire.
Pag. 15 lig. 23 où donc , *lisez* par où donc.
Pag. 31 lig. 10 tout serment ; *lisez* tout ferment.
Pag. 35 lig. 1 l'arrivé ; *lisez* l'arrivée.
Pag 42 lig. 3 j'en ai , *lisez* j'en aye.
Pag. 59 lig. 14 vouloit , *lisez* voulut.
Pag. 62 lig. 3 impute ; *lisez* imputer.
Pag. 64 lig. 11 refusé , *lisez* refusée.
Pag. 71 lig. 3 Aussi-tôt de son arrivée , *lisez* Aussi-tôt son arrivée.
Pag. 90 lig. 2 plus suffisante , *lisez* plus que suffisante.

Pag. 106 lig. 25 nous le pensons, *lisez* nous ne le pensons.

Pag. 160 lig. 7 la ller. *lisez* la Miller.

Pag. 177 lig. 6 plus pâle, *lisez* devint plus pâle.

Pag. 209 lig. 9 avoient tirées, *lisez* avoient tiré.

Pag. 214 lig. 13 les secoure, *lisez* les secourt.

Pag. 236 lig. 13 le secret, *lisez* le détail.

Pag. 256 lig. dern. M. Jones, *lisez* que M. Jones.

Pag. 283 lig. 20 redoutable encore, *ôtez* encore.

Pag. 295 lig. 24 avoit subsistée. *lisez* avoit subsisté.

F I N.



L'ENFANT TROUVÉ¹
O U
HISTOIRE
DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

*Contenant à peu près ce qu'il faut
quant à présent , pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.*

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de M. ALWORTHY, & de
Miss Brigitte ALWORTHY sa sœur.*



ANS cette partie Occi-
dentale de l'Angleterre ,
vulgairement appelée
Comté de Somerset , vivoit
dernièrement (& peut-être vit en-

core) un Gentilhomme nommé *Alworthy* , mortel si abondamment favorisé par la Nature & par la fortune , que l'une & l'autre sembloient s'être disputé la gloire de le combler de ses bienfaits. L'une , l'avoit doué d'une figure agréable , d'un bon tempérament , d'un jugement sain & solide ; mais il devoit à l'autre la possession du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit , dans sa jeunesse , épousé la plus digne & la plus aimable des femmes , & qu'il avoit éperduëment aimée : trois enfans , gages chéris de leur tendresse , étoient morts au berceau ; pour comble de malheurs , cette épouse adorée étoit aussi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte , pour un cœur aussi sensible , il la soutint en homme ferme & sage ; il renferma dans son cœur , & sa douleur & sa tendresse , resta fidèle à la mémoire de son épouse , & n'imagina jamais , qu'une autre pût être capa-

ble de lui en faire perdre le souvenir.

Il vivoit alors , presque toujours retiré, dans sa Terre principale , avec une sœur qu'il aimoit beaucoup. Cette sœur atteignoit la trentième année , époque à laquelle , suivant l'opinion des malins du siècle , le titre de vieille fille peut être donné , sans que le terme soit impropre. Elle étoit de ces femmes, dont on loue plus volontiers les qualités du cœur , que les charmes de la figure ; de celles enfin , que leur sexe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femmes*. La privation de la beauté la touchoit si peu , qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature , qu'avec un souverain mépris ; *Miss Brigitte* , en un mot (car c'étoit son nom) étoit intimement persuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme , étoient autant de pièges tendus pour elle-même ainsi que pour autrui. Elle étoit cependant aussi circonspecte & aussi réservée dans sa conduite ,

que si elle avoit eue à se tenir en garde contre tous les pièges qui furent jamais dressés contre son sexe entier ; & je comparerois volontiers la réserve & les précautions des laides contre la séduction, à nos troupes miliciennes , toujours prêtes à signaler leur courage, dans les occasions les moins dangereuses. Cette comparaison paroîtra sans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs : mais avant qu'ils aillent plus loin , je veux bien les avertir que j'aime les réflexions , & même les digressions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Histoire , autant de fois que j'en serai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais , j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous ensemble. Je les supplie donc , en m'honorant de leur indifférence , de se mêler de leurs propres affaires , sans se morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'est point du tout fait pour eux.

CHAPITRE II.

*Etrange événement pour M. AL-
WORTHY. Caractère de DE-
BORA WILKINS.*

J'Ai dit, dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy*, étoit possesseur d'un bien très-considérable ; qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à personne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maison, régaland bien ses voisins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler, aimoient mieux demander lâchement leur pain : On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractère a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital :

Il est vrai, qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laissé le soin de prôner ses propres vertus sur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits, d'un genre moins ordinaire, feront le sujet de cette Histoire.

M. *Alworthy*, avoit passé trois mois à Londres, pour quelque affaire particulière que j'ignore, mais dont on peut présumer l'importance, puisqu'elle l'avoit retenu si longtems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été absent pendant un mois entier, depuis plusieurs années. Il arriva au soir fort tard, à son Château ; & après un léger souper avec sa sœur, il se retira fort fatigué dans son appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en prières, coutume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il se disposoit à se mettre au lit, lorsqu'en levant la couverture, il apperçut avec surprise un enfant enveloppé de langes, & profondément endor-

mi. Frappé d'étonnement, il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna, & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là : *Debora Wilkins*, étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis par degrés celui de parler familièrement à son Maître. Sa surprise, son trouble, & sa consternation à la vûe du poupart, sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur, fut le premier signal du recouvrement de ses sens. . . . ah, Monsieur ! ah, Monsieur, dit-elle, que ferons nous de cet enfant ? . . . Il faut en prendre soin, répondit M. *Alworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monsieur, répliqua-t-elle, & j'espère que vous ordonnerez les informations con-

venables , pour connoître la co-
 quine de mere , car elle est sans
 doute de notre voisinage ; & je brûle
 déjà de la voir conduire à *Bridwel*.
 * Peut-on punir trop rigoureuse-
 ment de pareilles canailles ? Ce n'est
 sûrement pas son premier, Mon-
 sieur... Jugez-en par son impu-
 dence , en vous attribuant cet en-
 fant !.... A moi ? répondit M. *Al-*
worthy , je ne puis croire qu'elle
 ait pû concevoir un pareil dessein :
 je pense , plutôt , que cette mal-
 heureuse a cru cette voie la plus
 propre pour assurer la subsistance
 de son fils : & je suis vraiment ra-
 vi qu'elle n'ait pas fait pis.... Ah ,
 Monsieur ! y songez-vous ? Que
 ne dira-t-on pas , que ne croira-
 t-on pas , si l'on vous voit pren-
 dre soin de cet enfant ? La Paroi-
 se n'est-elle point là ? Pourquoi
 vous charger du péché d'une aussi
 vile créature ? Ah quelle horreur !
 Je ne puis regarder ce marmot ,
 sans répugnance & sans dégoût. Si

* Maison de correction.

vous daignez m'en croire , la nuit est belle , un peu de pluie & de vent n'y font rien ; je puis l'enfermer chaudement dans un panier , & le mettre sous le portail de l'Eglise : quel mal en peut-il arriver ? Vous en ferez du moins débarrassé.

Plus d'un trait de cette harangue eût sans doute offensé M. *Alworthy*, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention ; mais la gentillesse de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ses doigts , qu'il pressoit dans ses petites mains , comme s'il eût imploré son assistance , le rendoit sourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna séchement , de coucher l'enfant dans son lit même , & de faire lever une servante pour pourvoir à ses autres besoins. Il ajouta , qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin , & qu'on le lui apportât dans son appartement , dès qu'il seroit levé.

Debora avoit du discernement : le ton de son Maître lui rappella le respect qu'elle devoit à ses volon-

tés ; elle craignoit , d'ailleurs , de perdre le poste avantageux qu'elle occupoit dans la maison. Cette réflexion dissipa ses scrupules ; elle prit l'enfant dans ses bras , le trouva charmant , le combla de caresses , & l'emporta dans sa chambre. M. *Alworthy* se mit au lit , & se livra à ce sommeil tranquille dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter les douceurs.

CHAPITRE III.

*Description abrégée. Complaisance
de MISS BRIGITTE
ALWORTHY.*

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble , avoit été employé dans la construction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur , qui résultoit de son Ensemble , frappoit le Spectateur d'une sorte de respect , que

nos Châteaux les plus modernes n'inspirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs aussi commode au dedans, que vénérable au dehors. Les jardins, les bois, les eaux, les terrasses, tout enfin ce que la nature & l'art, joint à la situation la plus avantageuse, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, sembloit s'être réuni dans la vaste enceinte de ce Château, pour en former à la fois le plus beau lieu, & le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchoit à la *mi-Mai*, la matinée étoit belle, & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'Aurore. Il se promenoit depuis longtems, & s'étoit enfin arrêté sur une terrasse, d'où il jettoit un œil de complaisance sur toutes les richesses de son domaine, lorsque le son de la cloche du Château, en le tirant tout à coup de sa rêverie, l'avertit que *Miss Brigitte* étoit debout, & que le déjeuner étoit prêt.

Après les politesses ordinaires entre le frere & la sœur, & le thé

pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui sortit d'abord. Il dit ensuite à *Miss Brigitte*, qu'il avoit un présent à lui faire. La bonne Demoiselle, croyant qu'il s'agissoit de quelque habillement que son frere lui avoit apporté de Londres, attendu qu'elle avoit souvent reçu de lui de pareils présens (dont elle se paroît deux ou trois fois l'an, pour lui plaire), s'épuisoit déjà en longs remerciemens.... Mais, quel coup de surprise, en voyant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ses bras! L'excès de son étonnement la rendit muette, c'est l'ordinaire; & le frere eut le tems de raconter toute l'histoire de la veille, sans la moindre interruption de la part de la sœur.

Debora, qui connoissoit le caractère austère de *Miss Brigitte*, & son extrême délicatesse sur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vue de ce prétendu présent. *Miss Brigitte* (pensoit-elle) alloit parler

haut : elle alloit très-fortement prier son frere , de mettre au plutôt hors de la maison cette pierre de scandale ! Point du tout : aussi sensible que M. *Alworthy* , aussi touchée de compassion pour la pauvre petite créature , elle applaudit beaucoup à tout ce qu'avoit fait son frere , & finit par recommander l'enfant à sa charité.

Cette complaisance , de la part de *Miss Brigitte* , paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur , quand il sçaura que cet homme respectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à sa sœur , en l'assurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec la même attention que s'il étoit son propre fils.

Quoiqu'il en soit , *Miss Brigitte* s'indemnisâ sur le compte de la mere inconnue , de tout ce qu'elle étoit forcée de taire sur le compte de l'enfant. Elle épuisa , sur ce sujet , toutes les Epithètes que le langage de la vertu prodigue à celles qui , par quelques disgrâces de ce genre , sont censées avoir fait quelque déshonneur à leur sexe.

On tint enfin conseil, sur la façon de s'y prendre, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On passa d'abord en revue toutes les servantes de la maison : la sévère *Debora* les connoissoit jusqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante, & ne produisit moins d'effet.

On convint, en second lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroisse ; & *Debora* fut encore chargée de cette commission, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choses ainsi arrangées, M. *Alworthy*, suivant sa coutume, se retira dans son Cabinet, & laissa l'enfant à sa sœur, qui, pour lui faire sa cour, parut en être charmée.

Dès que son Maître fut sorti, *Debora* garda le silence, en attendant que *Miss Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en sçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de se passer en présence.

de M. *Alworthy*. *Miss Brigitte* ne la tint pas long-tems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit sur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de sa beauté & de son innocence. A ces mots *Debora* pressant & caressant le petit Orphelin, l'accable de baisers, l'étouffe de tendresses, & répète à l'unisson, O l'aimable petite Créature ! O le beau petit garçonnet !

Ces exclamations ne furent interrompues que par les ordres que lui donna sa Maîtresse, de pourvoir à tous les besoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour sa nourrice, une des plus belles chambres du Château.



CHAPITRE IV.

Découvertes de D E B O R A. Combien il est dangereux , pour les jeunes Filles , de vouloir devenir trop sçavantes.

Après avoir exécuté les ordres de son Maître , la vigilante *Debora* se disposa à faire ses informations dans la Paroisse , pour parvenir à connoître la mere de l'enfant.

Ainsi qu'à l'aspect de l'Epervier , animal redoutable pour toute l'espèce emplumée , on voit les timides Oiseaux fuyant en foule chercher leur sureté dans le creux des arbres & des rochers ; tandis que ce Tyran enflé de sa puissance , plane dans les airs , en méditant de nouveaux forfaits : de même , au premier bruit de l'approche de *Debora* dans le Village , tous les habitans allarmés se sauvent en

tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes surtout, d'être l'objet de sa visite. Ce n'est pas que ces bonnes gens eussent aucun soupçon du projet qui conduisoit vers eux la superbe *Debora* saisi par la beauté de cette comparaison, je prétens seulement faire entendre, que s'il est dans la nature de l'Epervier de faire main-basse sur les petits Oiseaux, il est également dans celles des *Deboras*, tant mâles que femelles, d'insulter & de tyranniser le petit peuple.

Il étoit dans le Village une Matrone, qui par sa figure, & plus encore par le caractère, avoit l'honneur de ressembler à *Debora*: c'est chez elle que notre *inquisitrice* jugea à propos de descendre d'abord, pour lui faire part du secret de sa mission. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, scrutèrent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroisse, & fixèrent enfin leurs soupçons sur une certaine *Jenny Jones*, qui de-

puis long-tems bleffoit leurs regards.

Cette fille , n'étoit pourtant pas absolument jolie ; mais elle avoit de la gentillesse , & une forte d'esprit qu'elle avoit eu soin de cultiver. *Jenny Jones* avoit servi pendant quelques années chez un Maître d'école , qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune personne & du désir extrême qu'elle avoit de s'instruire davantage , avoit été assez généreux , ou assez fou , pour s'attacher à son éducation , jusqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car, s'il n'est pas étonnant que cette aimable fille se plût médiocrement dans la société de celles que la fortune avoit rendu ses égales , quoique très - inférieures du côté de l'éducation ; il n'est pas surprenant non plus , que cette supériorité , jointe à sa façon de se conduire avec elles (qui est toujours

d'une conséquence nécessaire) n'eût excité l'envie, & peut-être la haine secrète de la plupart de ses compagnes.

Elle n'avoit pourtant encore fait que de légères épreuves de cette jalousie cachée, depuis qu'elle avoit quitté le service. Mais, s'étant avisée de paroître un Dimanche à l'Eglise, avec une robe de soie neuve, ce spectacle imprévu fut un coup de tocsin qui ameuta, & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impossible, qu'un faste aussi éclatant pût être acquis & soutenu par des voies légitimes : les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur souhaiter une semblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient sans doute parties de là, pour asseoir leurs soupçons sur la pauvre *Jenny* : une autre circonstance, que *Deborah* se rappella tout-à-coup, les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le Château de M. *Alworthy* ; elle

avoit gardé *Miss Brigitte* dans une grande maladie ; & qui pis est, *Debora* l'avoit apperçue sortant du Château, le jour même du retour de son Maître, arrivant de Londres !

Il n'en fallut pas davantage pour faire somner *Jenny*, de comparoitre sur le champ, en personne, par-devant Madame *Debora* ; qui, ajoutant la gravité d'un Juge, à la sévérité ordinaire de son visage, commença son interrogatoire par ces douces paroles : *C'est donc toi malheureuse ? &c.*

Le Lecteur peut juger, par le début, du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra, c'est que *Jenny*, accablée par l'éloquence de son Juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni d'excuser son crime !... Cet aveu, accompagné des marques apparentes de la contrition la plus sincère, eût attendri toute autre que *Debora* ; mais, ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse.

L'éclat de cette scène avoit attiré la foule autour de la maison : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'assemblée la turpitude de *Jenny* , elle exposa cette pauvre fille à tous les opprobres , dont une populace envieuse & vindicative , est capable de couvrir impunément l'objet de sa haine secrète.

Debora ayant réussi au de-là de ses espérances, retourna triomphante au Château , & fit son rapport à *M. Alworthy* ; qui , n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones*, (qu'il avoit même résolu de marier à ses dépens , avec un Curé voisin ,) fut très-surpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.



CHAPITRE V.

Manieres graves , où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire , si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

Cependant , M. *Alworthy* , en qualité de Seigneur de Paroisse , & de premier Magistrat du Lieu , fit appeller *Jenny Jones*. La pauvre fille obéit en tremblant , & fut introduite dans le cabinet de son Juge , aux pieds duquel elle se jeta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un discours très-long & très-pate-tique sur l'énormité de son crime , sur le scandale qu'elle avoit causé dans la Paroisse , sur les suites funestes qu'entraîne toujours après lui le libertinage , sur le châtiment enfin , qu'elle avoit déjà mérité : mais , qu'il vouloit bien lui sauver en faveur de son repentir , qu'il

croyoit sincere , pourvû qu'elle se rendît digne de ses bontés , par une conduite plus régulière à l'avenir. *Jenny* , pénétrée jusqu'au fond de l'ame , étoit toujours à ses pieds , qu'elle serroit avec transport : les dernières paroles de M. *Alworthy* , produisirent en elle un mouvement subit : elle se leva tout-à-coup , elle voulut parler , elle n'en eut pas la force ; de nouveaux sanglots lui couperent la voix , elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur , lui sçut gré de l'excès de son trouble ; il augura bien des sentimens de *Jenny* ; & voulant totalement la rassurer : ce n'est pas dit-il , mon enfant , pour insulter à votre malheur que je viens de vous parler si vivement ; je sçai que le passé est irrévocable. C'est votre avenir seul , qui m'intéresse ; & je n'ai prétendu que vous fortifier , & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux pièges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez , que je n'eusse pas pris ce soin , si le bon

sens & l'esprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait espérer d'un repentir , dont la sincérité de votre confession ne me laisse plus douter. Si ces indices ne sont point trompeurs, je prens sur moi le soin, en cachant votre crime autant qu'il me sera possible , de vous sauver la honte & le châtiment qui lui étoient réservés par les loix. Tranquillisez-vous donc, ma fille; bannissez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant , les soins que je prendrai de lui , passeront vos espérances. Il ne vous reste plus qu'à me nommer le coupable , qui vous a séduit : il n'est pas , ainsi que vous, digne de ma clémence; parlez : il faut qu'il soit puni.

A ces mots , *Jenny* , qui avoit eu le tems de se remettre , leva modestement les yeux , & répondit ainsi.

Qui peut vous connoître , Monsieur , & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractère , doit n'avoir aucun sentiment de générosité ; & je serois un monstre
d'in-

d'ingratitude , si je ressentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur , si je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords , que toutes les protestations que je pourrois vous faire maintenant..... Jenny fut ici interrompuë un moment par ses larmes , & reprit ainsi.....

Oui , Monsieur , votre générosité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces , pour mon malheureux enfant ! puisse cette innocente créature vivre assez long tems pour mériter , en s'immolant pour vous , toutes les faveurs dont vous daignez la combler!..... Mais, c'est à vos genoux , Monsieur , que j'ose vous supplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous proteste , que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis sans parjure , & sans blesser tout ce que l'honneur & la Religion même ont de plus

respectable , trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître , pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. *Alworthy* , dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déjà connue , frappé de cette réponse , hésita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin , qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagements avec un scélérat : mais que le mal étant fait , il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas , ajouta-t-il , par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable : mais uniquement , dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article , il reçut de *Jenny* les assurances les plus solennelles , que la personne en question ne dépendoit en aucune façon de lui , & selon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de *Jenny* , avoient tellement disposé M. *Alworthy* en faveur de cette fil-

le, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même, par un mensonge; elle avoit même osé risquer d'indisposer son Juge, dans une circonstance aussi dange-reuse pour elle, plutôt que de man-quer à autrui, en trahissant son ser-ment : étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaicteur.

Satisfait & affermi par cette ré- flexion, il congédia *Jenny*, en l'as- surant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de son aventure, il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

*Moins instructif & moins ennuyeux
peut-être, que le précédent.*

A peine M. *Alworthy* étoit-il entré dans son Cabinet avec *Jenny Jones*, que *Miss Brigitte* &

Debora s'étoient postées dans une chambre prochaine , d'où , par le trou de la serrure , elles avoient vû & entendu tout ce qui s'étoit passé entr'eux. Dieu sçait , quel silence fut observé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable ! Dès que les deux *écoutes* crurent pouvoir parler impunément , *Debora* débuta par s'écrier que son Maître étoit trop bon ; qu'il devoit du moins insister sur le nom du pere de l'enfant ; que cet excès de complaisance , pour une fille prétendue , étoit une foiblesse déplorable ; que quant à elle enfin , elle le connoîtroit ce pere si caché , & même avant la fin du jour , dût-il être au centre de la terre. A ces mots , *Miss Brigitte* décomposant les traits de son visage , par un disgracieux sourire ; condamna charitablement cet excès de curiosité : bénissant toujours Dieu (car c'étoit son refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle se connoissoit , ses ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaire d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy* ; elle convint , que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procédé , en s'exposant à tout plutôt que de manquer à la foi promise à son Amant , avoit dû désarmer son frere , & l'intéresser pour elle. Qu'à son égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille , & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin , que sous promesse de mariage , ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

A ces mots , *Debora* se vit cruellement désorientée. On sçait déjà que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais son sentiment sur rien , sans avoir auparavant sondé & pressenti celui de ses Maîtres : aussi ne manqua - t - elle pas , en fine politique , d'entrer d'abord dans la pensée de *Miss Brigitte* , & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiselle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus amères contre la *beauté*, fléau funeste & dangereux pour tant d'honnêtes filles, que ce fatal présent du Ciel expose chaque jour à se voir trompées par les ruses infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de surprise pour le Lecteur.

Cependant, Jenny étoit retournée chez elle, fort satisfaite de la réception de M. *Alworthy*, dont elle laissa transpirer adroitement l'indulgence, qui devint bientôt publique : son intention étoit sans doute de ramener les esprits en sa faveur, ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fussent ses vûes, le succès ne répondit point à ses espérances. Lorsqu'elle avoit

été citée devant M. *Alworthy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit à plaindre son sort ; dès qu'on scût la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre *Jenny Jones* ; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur, qui connoît déjà le caractère bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance ; mais, quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais ; quant à sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par degrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes scavent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en soit , *Jenny* ne tarda pas à se voir affranchie des persécutions de la Paroisse , & à devoir à son bienfaicteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute espece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que leur malice eut perdu de vuë son principal objet , il lui en fallut une autre ; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On se dit bienôt à l'oreille , que lui seul étoit le pere de l'enfant en question. On en trouva la preuve dans sa conduite pendant le cours de cette affaire : s'il n'avoit eu ses raisons secretes , le crime auroit été puni , *Jenny* seroit déjà à *Bridwel*.

Ces calomnies eussent pû toucher un homme moins ferme , & d'une réputation moins bien établie ; mais M. *Alworthy* les méprisa : elles tomberent d'elles-mêmes , ou ne servirent plus que d'un amusement innocent aux comméres du voisinage.

Cela posé , nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny* , nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu , & nous passerons à des matières de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

*L'Hospitalité de M. ALWORTHY ;
Caractères crayonnés de deux freres,
un Médecin & un Capitaine.*

LE Château de M. *Alworthy* , ainsi que son cœur , étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité ; & principalement , aux personnes de quelque mérite. C'étoit , à dire vrai , la seule Maison d'Angleterre où l'on fût sûr de trouver à dîner , pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie , les Sçavans , les Artistes distingués , étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée , les lumieres naturel-

les perfectionnées par une application réfléchie à l'étude des Belles-Lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient rendu Juge très-compétent en plusieurs genres de Littérature. Il n'est donc pas étonnant, que dans un siècle où cette sorte de mérite est si fort hors de mode, (pour ne pas dire méprisée) les Auteurs, de différens genres, abondassent dans une maison où ils étoient si bien reçus, où ils étoient sûrs de la bienveillance du maître; où enfin, ils pouvoient se regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, M. *Alworthy* n'étoit pas de ces opulens généreux, toujours prêts à choyer les Auteurs d'une certaine classe, sans autre espoir que celui d'en être amusés, instruits, flattés, & prônés dans le monde. On étoit à soi-même, étant chez lui, on y disposoit à son gré de son tems, soit pour l'étude ou pour la dissipation : incapable de gêner, ou de prétendre asservir ses hôtes, on pensoit haut ou bas chez M. *Alworthy*, sûr d'en être égale-

ment estimé ; dès que par le fond du caractère on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Blifil* , étoit un de ceux qui cultivoient le plus M. *Alworthy*. Cet homme , avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens , par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur , par pure obéissance , s'étoit donc appliqué , ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Médecine : car , de tous les livres , ceux qui concernent cette matière étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; & malheureusement pour lui , le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir mériter ce Titre , en toute espece de science , hors celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi , notre homme se trouvoit à l'âge de quarante ans , dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un tel Convive , étoit sûr d'être

tre bien venu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable quel que fût le malheureux, pourvu sur-tout qu'il ne le fût point par sa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroissoit avoir de grands sentimens de Religion; & que par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiselle sa sœur, *Miss Brigitte*, qui possédoit les matieres de controverse au point d'avoir souvent embarrassé tous les Curés des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur sçavoit presque toujours la faire briller, en cédant à la force des argumens qu'elle lui opposoit.

Le Docteur s'apperçut bientôt, qu'il commençoit à plaire à *Miss Brigitte*: son amour propre en fut d'abord flatté; mais un ressouvenir cruel empoisonnoit toute sa joie. Il étoit marié depuis dix ans & séparé de sa femme, ce secret,

qui pis est , étoit connu de M. *Alworthy* ! Cet obstacle fatal barroit invinciblement l'espoir de la félicité à laquelle il auroit pû si vraisemblablement prétendre , en épousant cette riche héritière , il étoit trop religieux , pour oser concevoir d'autres pensées !

A force de rêver à son malheur , il se rappella qu'il avoit un frere , grand garçon bien bâti , âgé d'environ 35 ans ; d'une physionomie un peu dure , à la vérité , & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front , (car il étoit Officier réformé) mais qui , à tout prendre , étoit pourtant assez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur , Son éducation avoit été soignée , ainsi que celle du Docteur , attendu que leur pere avoit , avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée , destiné ce second fils à l'Etat Ecclésiastique. Mais , le vieux bonhomme ayant cessé de vivre , avant que son cadet

eût pris les Ordres , ce jeune étudiant , qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre , n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu , par grades , au poste de Capitaine de Dragons ; mais une querelle qu'il avoit eue avec son Colonel , l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite , il s'étoit jeté , pour fuir l'oisiveté , dans l'étude des matieres de Religion , & ne pouvoit , par conséquent , être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit , selon toute apparence , très - propre à réussir auprès d'une femme du caractère de *Miss Brigitte* : le Docteur le sentit , & se détermina à l'amener sur la scène. Il n'aimoit pourtant guères son frere ; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui - même de M. *Alworthy* , ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur ? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens , qui se plaisent autant à faire le mal , que d'autres à faire le bien ? ou de ceux , qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes , sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette dernière conjecture assez probable) trouvons nous quelque satisfaction réelle à procurer l'aggrandissement de notre famille , quoique très-indifférens , pour ne rien dire de plus , sur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur , il suffit de sçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire son frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il passé huit jours , que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de leur finesse de son discernement. Il est vrai que le Capitaine avoit jadis lû son *Ovide* , qu'il sçavoit le mettre en pratique auprès des femmes , & que son charitable frere avoit eu soin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables.

Miss Brigitte s'étant bientôt aperçue du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine , & sentant en même-tems que son but n'avoit rien de légitime , n'en fut ni honteuse ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat ; mais les charmes de la conversation de son amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans sa figure. Le Capitaine , de son côté , calculoit les avantages solides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage , & s'embarassoit peu des autres , qu'il croyoit dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas imposer au Lecteur , disons-lui nettement que le Capitaine , depuis son arri-

vée au Château , ou pour le moins depuis l'instant que son frere lui avoit fait quelque ouverture de son projet , étoit déjà très amoureux , c'est-à-dire , de la maison de M. *Alworthy* , de ses jardins , de ses terres , & de ses amples possessions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne se remarieroit jamais ; & qu'il lui avoit laissé pressentir , que son intention étoit d'instituer pour son héritier l'un des enfans que sa sœur pourroit avoir : le Docteur & son frere crurent faire une bonne action , en se hâtant de donner l'être à une créature , qui devoit se voir si libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir , que cette même fortune étoit si propice aux louables intentions du Capitaine , que tandis qu'il dressoit son plan d'attaque sur *Miss Brigitte* , cette Demoiselle nourrissoit dans son cœur les mêmes intentions & les mêmes desirs , n'ayant de son côté

d'autre crainte , que celle de laisser trop éclater ses sentimens aux yeux du Capitaine , & voulant pourtant en laisser assez entrevoir , pour l'encourager dans son entreprise. Cette conduite devoit réussir avec un homme à qui rien n'échappoit : aussi réussit-elle.

Mais si le Capitaine étoit comblé du succès de ses espérances auprès de *Miss Brigitte* , il n'étoit pas sans inquiétude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le désintéressement de ce Seigneur , le Capitaine imaginoit qu'il en seroit de lui , comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage aussi disproportionné , pour la sœur , ne pouroit certainement lui plaire. Il se détermina à ne laisser échapper aucune occasion de marquer en secret sa tendresse à *Miss Brigitte* ; sauf à être toujours sur ses gardes en présence de M. *Alworthy* ; & cette règle de conduite , qui fut très-approuvée par M. le Docteur , eut toute la réussite que l'un & l'autre en attendoient. En

moins du mois , le Capitaine & *Miss Brigitte* furent mari & femme , sans que M. *Alworthy* se doutât seulement qu'ils s'aimassent.

CHAPITRE X.

Matières prévues.

LEs nouveaux époux , & le Docteur , étoient également contents ; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy* , & personne n'osoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour , que ce bon Seigneur se promenoit dans son jardin , le Docteur , après avoir montré son visage sur l'air sérieux & affligé , lui fit part de cette nouvelle qu'il feignoit d'avoir apprise dans le moment même ; & termina son discours , par jurer à M. *Alworthy* , qu'il étoit si indigné de l'audace de son frere , que , dût-il vivre cent ans , il ne le reverroit jamais , que pour lui reprocher son crime.

Mais M. *Alworthy* étoit trop philosophe , pour qu'un événement de cette nature pût troubler sa tranquillité , il se rappella , que sa sœur étoit plus qu'en âge de faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris , étoit d'une naissance à ne point la faire rougir : il se plaignit seulement , mais avec modération , de n'avoir pas été consulté par elle , dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de sa vie ; & finit sa réponse au Docteur , en l'assurant que pourvû que les nouveaux époux fussent également satisfaits de leur sort , il ne conserveroit contre eux aucune ombre de ressentiment.

Le Docteur , quoiqu'intérieurement au comble de ses vœux , exagéra le trop de bonté de M. *Alworthy* , accusa son frere de la plus noire ingratitude , & s'emporta au point , que ce Seigneur eut toutes les peines du monde à l'appaiser , & à obtenir de lui la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin , & n'eut

rien de plus pressé, que d'aller faire part à son frère du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J' Ay lû, je ne sçai où, que l'un des bons conseils que le Diable laissa à ses disciples, lors de son dernier voyage sur terre, étoit celui-ci ; *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverse l'échelle.* C'est-à-dire, en bon françois, si-tôt que ta fortune est faite, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de te la défaire.

Soit que le Capitaine connut, ou non, cette maxime, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas plutôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec *M. Alworthy*, que son refroidissement pour le Docteur fut re-

marqué par les yeux les plus indifférens , & s'accrut tellement de jour en jour , qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Docteur , qui s'en apperçut des premiers , ne put s'empêcher de lui en porter secrètement quelques plaintes : mais il n'en eut d'autre réponse , sinon , *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château , il étoit maître de se retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté , dans le Capitaine , perça l'ame du pauvre Docteur. Rien en effet ne pénètre plus vivement le cœur humain , que l'ingratitude de ceux en faveur desquels nous nous sommes rendus coupables. Lorsqu'en faisant le bien nous trouvons des ingrats , le seul plaisir de l'avoir fait nous offre du moins une consolation : mais , comment se consoler des procédés insultans d'un ami , lorsque notre cœur nous reproche sans cesse de nous être rendu criminels pour un sujet qui n'en étoit pas digne ?

Les choses furent poussées au point, que M. *Alworthy* lui-même voulut sçavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenser; & ce frere denaturé eut l'ame assez basse pour révéler la turpitude du Docteur, en protestant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere, qu'il aimoit & respectoit autant que M. *Alworthy*.

Ce dernier fut si indigné de cette déclaration & marqua tant de ressentiment contre les personnes incapables d'oublier une offense, que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de ses raisonnemens, & consentit à un raccomodement avec son frere.

Quant à *Miss Brigitte*, elle étoit encore dans le premier mois de son mariage; par conséquent si enchantée de *M. Blifil* qu'elle n'imaginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainsi, le dégoût ou l'indifférence de son mari, pour quelque personne que ce fût, étoit une raison suffisante pour la faire penser de même. Cependant,

les deux freres , à la sollicitation de M. *Alworthy* , se racommoderent en apparence : mais le même fiel subsista toujours dans le cœur du cadet. Il saisit tant d'occasions d'en donner secrètement des preuves au Docteur , que ce malheureux trouvant enfin son séjour au Château insoutenable , se détermina à affronter tous les désagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde , plutôt que de supporter plus long-tems les mauvais procédés d'un frere , qu'il gémissoit d'avoir si bien servi.

Il feignit des affaires , qui exigeoient un voyage ; il promit de revenir bientôt , & prit congé de son frere même , avec un visage si tranquille , que M. *Alworthy* ne douta point de son retour , & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le Docteur s'en alla droit à Londres , où bientôt il mourut de chagrin : espece de maladie , qui tue bien plus de gens que l'on ne pense
&

& qui tiendrait une place éminente dans les Papiers publics , si Messieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE SECOND.

*Contenant divers événemens arrivés
pendant les deux premières années
après le mariage du Capitaine
BLIFIL avec MISS BRIGITTE
ALWORTHY.*

CHAPITRE PREMIER.

*Délicatesse du Capitaine , au sujet des
bâtards. Grandes découvertes
de DEBORA WILKINS.*

Huit mois après la célébration
des noces , *Miss Brigitte Al-*
worthy , à la suite d'un saisissement ,
se trouva mere d'un beau garçon ,
qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier , né
d'une sœur chérie , en comblant
M. Alworthy de la joie la plus vive ,

ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parein, auquel il avoit donné le nom de *Thomas*; (celui de son propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faisoit nourrir au Château.

Il proposa même à sa sœur de faire élever son fils avec le petit *Tom*; * & elle y consentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaisance pour son frere. De là venoit, sans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces sortes d'enfans, qui, quoiqu'innocens, sont pourtant toujours regardés par elles comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne supporta pas si aisément ce qu'il regardoit comme une foiblesse dans *M. Alworthy*.

* Abbréviation, de *Thomas*.

Il tenta même , plus d'une fois , en jettant adroitement des scrupules dans l'ame de son beau frere , de lui ouvrir les yeux sur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoristes , & par conséquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy* , dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes , (la charité en étoit la base) le rembârra si vertement sur cet article , que le Capitaine sentit qu'il falloit se taire , & renfermer dans son cœur des sentimens de jalousie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais , tandis qu'il rongeoit son frein , la Dame *Debora* venoit de faire une découverte , qui par ses suites , menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom* , que tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'insatiable curiosité de cette femme l'eût entraînée dans cette recherche , soit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour se mettre d'autant plus dans les bonnes grâces de sa maîtresse , il n'est

pas moins vrai qu'elle étoit parvenue à déterrer le pere du petit *Tom*.

Le Lecteur se ressouviendra sans doute , d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école , qui s'étoit plu à lui enseigner le latin ; & qui enfin , en avoit fait une écoliere plus sçavante que son maître même. Il est vrai que cette homme , quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire , étoit en effet très ignorant. C'étoit un des meilleurs baptisés du Canton , un vrai *Roger Bontems* , d'un caractère d'esprit si jovial , qu'il étoit regardé comme le *plaisant* de la Province : aussi tous les Gentilshommes voisins se l'arrachotent pour l'avoir à leur table ; & comme notre homme n'avoit pas la faculté négative , il passoit volontiers souvent , en se réjouissant chez eux , un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans son école. On peut juger de-là , qu'il n'avoit guères d'écouliers , qu'il n'é-

toit rien moins qu'opulent , & que sans l'office de Clerc de la Parroisse , celui de Barbier , & dix livres sterlin qu'ils recevoit chaque année à Noël , du généreux M. *Alworthy* , le pauvre *Partridge* (c'étoit son nom) n'eût pas été fort à son aise. Il avoit pris femme dans la cuisine de M. *Alworthy* , & l'avoit épousée pour sa fortune : elle y avoit amassé environ vingt livres sterlin ; laide , au surplus , autant que mauvaise ; & qui , en conséquence , s'étoit bientôt renduë plus redoutable dans l'école , & partout ailleurs ; que son mari lui-même.

Dix ans s'étoient passés depuis qu'il avoit épousé cette femme ; il n'en avoit pas encore trente , & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là , naissoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : sa jalouse moitié souffroit avec peine qu'il envisageât d'autres qu'elle ; la moindre politesse de son époux à ses voisines , suffisoit pour la mettre en fureur. De-là encore , le soin qu'elle avoit tou-

jours eu de n'avoir dans sa maison que des servantes très maussades , de ces filles en un mot dont la figure est une caution de la vertu.

Jenny , quoique jeune , étoit de ce nombre , nous l'avons déjà insinué ; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeste , qualité chère aux femmes jalouses : aussi avoit elle passé quatre ans entiers chez *Partridge* , sans avoir inspiré l'ombre même du soupçon à la maîtresse , qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour son mari , n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ses disciples.

Mais il en est de la jalousie , comme de la goutte : quand ces sortes de maladies sont dans le sang , rien n'en peut prévenir les accès ; un rien suffit pour les produire , souvent lorsqu'on s'y attend le moins. C'est ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge* , après avoir souffert pendant quatre ans , que son mari enseignât cette fille , sans avoir conçu contre eux le moindre soupçon.

Elle étoit un jour entrée dans l'école, où cette fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, & *Jenny Jones*, à la vuë de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect. Madame *Partridge*, pour la première fois, ayant ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'avoit attendu pour éclater qu'une occasion que le hazard fit bientôt naître. *Partridge* & la femme étoient à table ; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes : *Da mihi aliquid potum*. La pauvre fille, à ce mauvais latin, n'avoit pu s'empêcher de sourire ; lorsque sa maîtresse jettant les yeux sur elle, & interprétant ce sourire conformément à ses idées, lui avoit fait voler son assiette à la tête, & l'avoit poursuivie le couteau à la main jusques dans la rue, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que *Jenny* étoit sortie de chez *Partridge*, qui pour faire

sa paix avec sa chère épouse, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût question d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenue obstinée & impertinente depuis qu'elle s'étoit imaginée en savoir autant, & peut-être plus que son maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques caresses de surérogation, avoit tellement calmé l'épouse que plusieurs mois s'étoient passés entre eux dans la tranquillité la plus profonde, quand le babil d'une veille Commère vint tout-à-coup la troubler de nouveau, en apprenant à *Madame Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de suites plus terribles ! *Madame Partridge*, après avoir calculé sur ses doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle ; ses anciens soupçons renaissent, & se changent en certitude ; son mari n'a laissé mettre *Jenny* à la porte, que pour tromper

d'autant mieux sa femme ; peut-être même étoit-il déjà dégouté de cette fille , & avoit-il saisi l'occasion de s'en débarrasser. *Partridge* n'est donc qu'un traître , un perfide , un monstre digne des plus affreux supplices ! A ces mots , elle vole chez elle : ses mains , ses dents , sa langue , tombent & agissent à la fois sur le pacifique époux , qui tout étourdi de l'orage , laisse le tems à l'Amazone de le couvrir & de sang & de playes ; mais qui , réveillé par la douleur & la violence des coups , quitte la défensive , se saisit des bras de son épouse , & lui fait enfin sentir la vigueur des siens.

Le bruit attire les voisins ; Madame *Partridge* échevelée , & couverte du sang de son mari ne manque pas de s'évanouir : toutes les femmes la secourent. Elle ouvre enfin un œil mourant , pour accuser *Partridge* d'avoir voulu l'assassiner , après avoir déshonoré son lit : grande rumeur , grand scandale dans la Paroisse.

Le pauvre *Partridge* montre en

vain les Preuves sanglantes de la douceur de son épouse; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir; chacun retourne enfin chez soi, & laisse nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE I I.

Suite du précédent.

D*E*hora ne fut pas la dernière à être instruite des particularités de cette Avanture. Elle avoit pénétré les sentimens du Capitaine *Blifil* à l'égard du petit *Tom Jones*: elle ne perdit pas l'occasion de se concilier les bonnes grâces de ce nouveau maître, en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de *M. Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine, en bon Politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confiance, très ré-

solu pourtant d'en faire usage dès qu'il croiroit l'occasion favorable.

Elle se présenta environ un mois après , dans une grande conversation qu'il eut en se promenant avec M. *Alworthy* , sur la charité. Le Capitaine y soutenoit , contre le sentiment de son beau-frere , que la charité cessoit d'être vertu , & devenoit foiblesse , dès qu'elle s'étendoit jusques sur des sujets dont les mœurs corrompuës avoient droit d'exciter l'indignation plutôt que la pitié. Un homme comme *Partridge*, par exemple , (ajouta-t'il avec un sang froid réfléchi ,) paroîtra-t'il à tous les yeux , un indigne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque surprise au nom de *Partridge* ; & bien plus encore , lorsqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer , il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant qui s'étoit trouvé dans son lit.

Debora fut d'abord appelée ; elle eut ordre , de se rendre de nouveau sur les lieux , d'y faire de plus am-

ples informations ; & au cas que *Partridge* se trouvât réellement coupable , de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy* , en qualité de *Juge de Paix* , du Canton.

Il est bon de sçavoir, que la femme de *Partridge* , après le combat sanglant dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre , avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari , à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir eü pleine certitude ; & que *Partridge* , soit par foiblesse , par crainte , ou pour le bien de la paix , avoit fait cet aveu , sous condition expresse qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora* , informée de cette circonstance , courut chez cette femme , lui promit la protection de M. *Alworthy* , l'assura même de la sienne ; & après lui avoir protesté que la punition de son mari ne nuiroit en aucune façon au bien de ses affaires , non plus qu'à sa famil-

le, elle déterminâ Madame *Partridge* à soutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties assignées en conséquence, c'est-à-dire, *Partridge* & sa femme, comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain réclamer contre l'aveu fait à sa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cause à trois jours, après avoir supplié M. *Alworthy* de faire appeler *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute son innocence.

M. *Alworthy*, quoique indigné contre *Partridge*, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un Juge trop intégrè pour refuser d'entendre tous les témoins qu'un Accusé pouvoit citer pour sa défense. Un Messager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais son voyage fut inutile : il rapporta, que cette

filles, depuis quelques jours, avoit abandonné le lieu de sa retraite, pour suivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider le Juge : la déposition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ? *Partridge*, malgré ses pleurs & ses protestations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chassé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à connoître que *Debora* l'avoit trompée, & à ce repentir amèrement du témoignage qu'elle avoit porté contre son mari : mais il étoit trop tard ; il fallut se soumettre à son sort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'étoit déjà que trop paresseux, le désespoir le rendit insensible. Son école fut bientôt désertée, la misère l'aissaillit de toutes parts : sans quelques charités secrètes, dont le Lecteur n'aura pas de peine à démêler la source, sa femme & lui seroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put longtemps soutenir le poids de maux ; elle périt ; & son mari , n'ayant plus rien qui l'arrêtat dans le canton , partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Scene.

QUoique le Capitaine *Bliss* fût ainsi parvenu à néier totalement le pauvre *Partridge* , il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aspiroit le plus : le petit *Tom* étoit encore dans le Château ; M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il sembloit même , que la sévérité dont il avoit usé envers le pere , eût accru la tendresse qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que son beau-frere donnoit , étoit à ses yeux autant de diminué sur un bien ,

qu'il regardoit déjà comme le sien propre.

Il s'en falloit beaucoup , sur cet article , & sur bien d'autres , que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient rallentis , elle s'ap-
percevoir chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & dans les complaisances qu'il avoit eues pour elle. L'air rêveur & soucieux , le ton sec & dur , le verbe impératif , ne lui montroient plus qu'un Maître despotique & farouche , dans le même homme qu'elle avoit jusques-là regardé comme un Amant , ou tout au moins comme un Ami digne de toute sa tendresse. Cette même femme , qui avoit toujours eu raison , qui se croyoit un Aigle dans la controverse la plus sublime , n'étoit plus digne de disputer avec un époux , qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans , n'excitoient plus que la pitié , on ne daignoit plus y répondre : qu'elle chûte d'*actions* ! elle en fut bientôt outrée au point

de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre , ce sentiment si secourable (& surtout chez les femmes) changea tout à coup le cours de ces dispositions funestes : un coup d'œil de complaisance sur la réalité de son propre mérite , defarma Madame *Blifil* , & ne laissa subsister dans son cœur que le plus grand mépris pour son époux

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aisément les sentimens de sa femme , & en fut d'autant plus humilié , qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuser d'injustice : le dégoût qu'il avoit conçu pour elle , en augmenta du double. Du dégoût à la haine , il ne restoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A dater de cet instant , le fin du commerce qu'ils eurent ensemble , ne consista plus que dans la façon de se faire mutuellement enrager , en se gênant & se contrariant en tout , de maniere pourtant (& ce , par différens motifs)

à n'en laisser rien transpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment , Madame *Blifil* , qui connoissoit la haine invétérée de son mari pour le petit *Tom Jones* , redoubla ouvertement de tendresse pour lui , & lui prodigua autant de caresses qu'à son propre enfant.

CHAPITRE I V.

Recette infailible pour regagner l'affection d'une épouse , même dans les cas plus désespérés.

LE Capitaine se consolait des mauvais quart-d'heures , qu'il passoit le moins qu'il pouvoit avec son épouse , dans la contemplation & dans le calcul des richesses immenses , qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il visitoit , toisoit secrettement , estimoit tout , projettoit des changemens , des réparations , des aggrandissemens , tant au Château ,

qu'aux jardins & aux parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets , & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle , c'est à-dire , le prompt trépas de M. son beau-frère.

Au milieu de ces riantes spéculations , un accident aussi hors de propos qu'imprévû , vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours : Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref , (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur , dévorant d'avance la succession , nageoit dans la joie , & se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy* , le pauvre Capitaine..... mourut d'apoplexie.

Ce contretems lui arriva un soir, qu'étant sorti pour se promener seul , il s'amusoit à roiser les allées d'un Parc , qu'il se promettoit

bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité, si vivement exprimée dans ce Passage d'*Horace* ! ...

*Tu , secanda marmora ,
Locas sub ipsum funus : & sepulchri
Immemor , struis domos.*

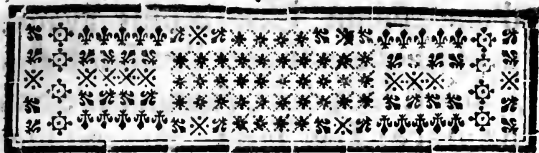
Ce qu'on pourroit , je crois , paraphraser ainsi en François : » Mor-
» tel aveugle ! tu rassembles les
» matériaux les plus précieux pour
» te faire un Palais , quand le pic
» & la bêche te sont seuls nécessai-
» res. Qu'as-tu besoin d'un loge-
» ment de cinq cent pieds , sur
» cent ; Songe à celui de six , sur
» deux !

M. *Alworthy* , sa sœur & une autre Dame , étoient rassemblés à l'heure ordinaire du souper , dans la salle à manger , lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil* , après un long évanouissement , ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des sons aigus

de sa douleur. Tout cela étoit dans l'ordre : elle n'étoit pas femme à y manquer ; aussi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coutume & la décence la plus rigide exigeoient de sa veuve.

Ce second Livre, quoique court, fera, avec la permission du Lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû se passer de peu important dans la famille de M. *Alworthy*, pendant le cours des douze années qui ont suivies la mort du Capitaine *Blifil*, dans la juste impatience d'amener plutôt sur la scène le vrai Héros de cette Histoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du second Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, pendans le cours de deux années : c'est à-dire , depuis que T O H J O N E s' eut atteint l'âge de quatorze ans , jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses , mais nécessaires.

Comme nous avons résolu , en écrivant cette Histoire , de ne flater personne , & de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume , nous sommes forcés de présenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuse , que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer , de bonne grace : *Tom Jones* , en croissant , n'avoit pas donné bonne opinion de lui , & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy* , comme devant être un jour un très-mauvais sujet.

Le plus grand mal de l'aventure , c'est que plus d'une raison fondeoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage , s'étoit manifesté dès l'enfance : il avoit , par exemple , été déjà convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin , un canard chez un Fermier , & une bale de paûme dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones* , grossissoient encore aux yeux des spectateurs , même indifférens , à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentissoit des louanges de ce dernier ; on ne promet jamais tant à son âge : il étoit sobre , posé , pieux , discret bien plus qu'un autre

à quarante an ; on l'aimoit , en un mot , autant que l'on haïssoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort *M. Alworthy* , de souffrir que son neveu fut élevé avec un petit *vaurien* , dont l'exemple pouvoit être si contagieux.

Une petite aventure qui arriva alors , peindra mieux le caractère de nos deux condisciples , que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom , qui tout méchant qu'il est , est le Héros de notre Histoire , dans tout le domestique de la famille , n'avoit qu'un seul ami. C'étoit un Garde-Chasse , qui ainsi que lui , ne valoit pas grand'chose , & dont les notions sur la différence du *Tien* & du *Mien* , n'étoient pas plus étenduës que celles de *Tom* lui-même ; & l'on soupçonnoit , avec quelque espèce de fondement , que les mauvais conseils de ce drôle-là , n'avoient pas peu servis à engager notre Orphelin dans les mauvaises actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de sûr , c'est que le Canard & les fruits dérobés , avoient été portés chez lui ;

Tom I.

D

& que sa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que *Jones* seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit *Tom* étoit à la chasse avec notre Garde, lorsqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever sur les terres de *M. Alworthy*, alla se remettre sur le territoire d'un Gentilhomme voisin.

M. Alworthy avoit expressément défendu au Garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du Gentilhomme en question; plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol de sa maîtresse. Cependant les instances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l'emportèrent sur les défenses de *M. Alworthy*: ils passèrent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix. Malheureusement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin: il accourut au coup,

prit *Tom* sur le fait, & chercha en vain le Garde, qui s'étoit caché dans l'épaisseur d'un buisson voisin.

M. Alworthy fut d'abord averti du crime, dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux chasseurs. Quoi qu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-distinctement entendu deux coups de fusils : c'étoit au coupable saisi à dénoncer son camarade, peut-être encore plus criminel que lui.

A son retour au Château, *Tom* interrogé sur le fait, avoua ingénument la vérité, prétendant seulement qu'il avoit crû pouvoir suivre une couvée appartenant à *M. Alworthy*, puisqu'elle étoit originaire de son territoire; mais il nia si fermement (quoiqu'après avoir un peu hésité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que *M. Alworthy* l'en auroit crû sans doute, si le Gentilhomme & son laquais n'eussent pas insisté par serment dans leur accusation.

Le Garde-Chasse, dont la répu-

ration étoit déjà plus que suspecte ; fut mandé sur le champ. Mais , comptant sur la parole que *Jones* lui avoit donnée , de tout prendre sur son compte , il protesta sans balancer de son innocence , en assurant qu'il n'avoit pas vu *Tom* de tout le jour.

M. *Alworthy* , après avoir vivement pressé *Jones* de confesser la vérité d'un fait , qu'il étoit résolu d'approfondir , indigné enfin d'une obstination dont il n'étoit pas la dupe , renvoia *Jones* avec colere , en lui donnant jusqu'au lendemain matin à faire ses réflexions , & en l'avertissant qu'un autre Juge auroit soin de l'interroger , alors , & d'une autre façon.

Le pauvre *Tom* passa une très-mauvaise nuit , & d'autant plus triste qu'il étoit seul , son compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques visites aux environs avec sa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment , il craignoit d'être trahi par son courage , & de se voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chasse ; dont la ruine alors étoit certaine. Celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que sa peau.

Le matin venu , le Révérend M. *Tuakum* , à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens , vint gravement renouveler l'interrogatoire de la veille , & recut les mêmes réponses , dont le résultat fut une correction si sanglante , que tout autre que *Jones* y eût sans doute succombé. Il la soutint avec constance , très-résolu de se voir plutôt écorché vif , que de trahir son ami.

M. *Alworthy* , qui s'aperçut bientôt , par les discours du Précepteur , enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre son disciple , que cet homme avoit poussé la sévérité au-delà de ses intentions , commença à plaindre le petit Orphelin , à croire que le Gentilhomme accusateur pouvoit s'être trompé , & que le domestique pouvoit n'avoir parlé que par complaisance pour son

Maître. Et comme la cruauté, ainsi que l'injustice, étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de supporter un seul instant le sentiment intérieur, il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit, après quelques exhortations aussi tendres que sincères.... Je suis maintenant convaincu, mon cher Enfant, de l'injustice de mes soupçons, & bien fâché de la punition rigoureuse qu'ils vous ont attirée.... il lui donna ensuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit passé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la générosité de M. *Alworthy*, que des coups de fouêts de *Tuakum*, il se précipita aux pieds de son bienfaiteur.... Ah, Monsieur ! Ah, Monsieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon ! Non je ne suis pas digne de vos moindres faveurs.... Cédant alors, au torrent de sa reconnoissance, il alloit tout avouer à M. *Alworthy*, lorsque le bon génie du Garde-

Chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu, pour ce pauvre misérable ; & cette seule considération lui ferma dans l'instant la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhétorique, pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il croyoit déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable : son expérience fut absolument rejetée. Il n'a déjà que trop souffert, répondit M. *Alworthy*, même en le supposant criminel ; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pu l'engager à se taire.

L'honneur ! s'écria *Tuakum*, avec chaleur : pur entêtement, pure obstination ! l'honneur peut-il inspirer un mensonge ? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la Religion ?

Ce discours se tenoit à table ; vers la fin du dîner, en présence d'un troisième personnage qui y prit part, & qu'avant d'aller plus

loin, il faut faire connoître au Lecteur.

CHAPITRE II.

*Caractere de M. SQUARE le Philo-
sophe, & de M. TUKUM
le Puritain.*

CE Gentilhomme, qui depuis quelque tems demeuroit chez M. *Alworthy*, se nommoit *Square*. Ses talens n'étoient pas du premier ordre ; mais une éducation sçavante y avoit suppléé. Fort versé dans l'étude des Anciens, & sçachant sur le bout du doigt son *Aristote* & son *Platon*, il avoit surtout travaillé à se former sur ces grands modèles, suivant tantôt l'opinion de l'un, tantôt celle de l'autre : toujours Platonicien pour la Morale, souvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais, quoiqu'il eût formé sa Morale sur celle de *Platon*, il s'accor-

doit assez avec l'opinion d'*Aristote* ; lorsqu'il le regardoit plutôt comme Philosophe , que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut long tems celui de notre homme , & le conduisit par degrés au point de n'envisager toute espece de vertus , que comme matieres de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confiance à personne ; mais, après avoir éclairé de près sa conduite , je suis en droit de croire que ce fut en effet son sentiment , qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui, sans cela, surprendroient dans son caractère.

Tuakum & lui ne se rencontroient guerres sans disputer. Eh , pouvoient-ils être d'accord ? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu , que toutes les vertus étoient dans la nature , & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame , que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit, au contraire , que l'ame humaine , depuis la chute du premier homme , n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un seul point : c'est que dans leurs dissertations morales, il n'étoit jamais mention du mot *Bonté*. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions, que par la *Regle inaltérable du droit*, & l'éternelle *Convénance des choses* ; l'autre, ne decidoit de rien, que par les loix de l'expresse *Autorité*.

Après cette courte introduction, le Lecteur est prié de se rappeler, que le Ministre avoit crû accabler M. *Alworthy*, en lui demandant, si l'honneur pouvoit *subsister indépendamment de la Religion* ?

Square se chargea de la réponse, qui produisit une longue dispute que je crois devoir supprimer, & sur laquelle les deux champions s'escrimeroient peut-être encore, sans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

*Apologie nécessaire pour l'Auteur ,
Incident trivial , qui peut-être
en a aussi besoin.*

JE dois encore , avant d'aller plus loin , supplier le Lecteur , de ne pas craindre que mon but soit d'offenser personne , & surtout ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion , ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jeter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & ennoblir le cœur de l'homme , je n'ai d'autre but , au contraire , que celui de démasquer les Sectateurs outrés de deux systèmes mal entendus , & par conséquent plus dangereux en Angleterre , où tout est enthousiasme , que par-tout ailleurs. Ce n'est donc , ni la Religion , ni la vertu que je prétens exposer ici , c'est l'abus de l'une , &

le défaut de l'autre , dans deux personnages aussi vains qu'entêtés de l'obscur sublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu , & *Square* la Religion , dans la composition de leurs différens systèmes , & n'eussent pas rejeté du cœur humain tous principes de bonté naturelle , je me serois bien gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans cette Histoire : que je crois , après cette déclaration , pouvoir enfin poursuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier Chapitre , n'étoit autre chose qu'une querelle entre *M. Blifil* & *Tom Jones* , en conséquence de laquelle ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avoit occasionné leur différend. Le sage *Blifil* s'étoit échappé au point de traiter *Tom* , de vilain bâtard ; & l'autre , qui souvent n'étoit pas tendre , y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil , les yeux en larmes , & les nez en sang , demandoit justice à

son oncle , & au redoutable *Tuakum*. *Tom* , ne s'excusoit que sur l'atrocité de l'insulte , dont *Blifil* n'avoit eu garde de parler ; & M. *Alworthy* , pensoit déjà à absoudre *Jones* , en lui recommandant plus de modération à l'avenir , lorsque le vindicatif *Blifil* , obstiné à nier l'injure qu'il avoit faite à *Tom* , s'écria , qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur , capable de nier certains faits , scût au besoin en inventer d'autres.

Quels sont , quels sont ces faits , interrompit *Tuakum* avec chaleur ?

Blifil , se sentant soutenu , révéla alors le secret que *Tom* lui avoit confié la veille , de sa chasse avec le Garde.

A ces mots , *Tuakum* les yeux étincelans de joie , chanta victoire , & insulta au malheur de *Jones* , autant qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom , aux genoux de ce Seigneur , ne se fit plus presser d'avouer sa faute. Le mensonge , dit-il , lui étoit aussi odieux qu'à tout autre ; mais il avoit cru que l'honneur l'o-

bligéoit de sauver le Garde-Chasse ; d'autant plus , que c'étoit lui-même , qui par ses instances , avoit forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui sur le terroir du Gentilhomme voisin. Il affirma ce fait ; & finit par supplier vivement M. *Alworthy*, de ne punir que le vrai coupable , & de regarder en pitié la famille d'un infortuné , dont lui seul avoit causé la perte. Reprenez vos bienfaits, Monsieur , s'écrioit-il encore en pleurant , je vous ai déjà dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval , qui fait toutes mes délices ; mais pardonnez au pauvre George !

M. *Alworthy* , après avoir hésité quelques instans , renvoya les Parties , en leur ordonnant de vivre mieux ensemble , à l'avenir.



CHAPITRE IV.

Opinions diverses.

IL est assez probable que le jeune *Blifil*, en dévoilant ainsi un secret qui ne lui avoit été révélé que sous le sceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction, peut-être un peu plus vive encore que la première : la circonstance du nez cassé, donnoit si beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matière, fit oublier celle-ci. M. *Alworthy* déclara même, qu'à cet égard, *Tom* méritoit plutôt d'être récompensé, que puni ; & cette sentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en reclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'est, disoit-il, encourager le crime ; c'est

s'en rendre complice , que de ne le point punir. Il s'étendit long-tems sur ce sujet , & notamment sur la correction des enfans : il cita *Salomon* , les *Peres* , & leurs *Commentateurs*. De-là , passant à l'horreur du mensonge il prouva à l'Assemblée , qu'il n'étoit pas moins sçavant sur ce point que sur l'autre ,

Square , après avoir rêvé long-tems , dit qu'il tâchoit envain d'accorder le procédé de *Jones* , avec l'idée de la *Vertu parfaite*. Il avoua , qu'au premier coup d'œil , on trouvoit dans cette action , l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu , & la *fausseté* un vice , il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours , dont je ne donne que la substance , par dire , que la vertu & le vice se trouvant ici confondus , il laissoit aux lumières de *M. Tuakum* à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux Docteurs étant d'accord , pour condamner *Jones* , ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil*. Mettre la vérité au jour , c'étoit suivant le Docteur , remplir le premier devoir d'un homme religieux ; suivant le Philosophe , c'étoit éminemment se conformer à la règle du droit , & à l'inaltérable convenance des choses.

Tout ceci cependant , quoique profondément raisonné , étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy* , & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il sentoit , au dedans de lui-même , que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami , s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser , qu'avec la religion de *Tuakum* , & la vertu de *Square*. Sur quoi , il défendit expressément au premier , de maltraiter *Tom* , & de lui parler du passé. Le Pédant fut forcé d'obéir ; mais ce ne fut pas sans repugnance , ni sans répéter plus d'une fois entre ses dents que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chasse , M. *Al-*

Worthy crut devoir être plus sévère. Il pensoit , avec justice , qu'une fausseté hazardée pour excuser un ami , est bien moins criminelle , que celle que nous inventons pour nous excuser nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme , c'étoit d'avoir lâchement souffert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtiment aussi rigoureux , que le Garde pouvoit prévenir , en osant déclarer la vérité. Arrêt , en conséquence , en vertu duquel *George* fut payé , & chassé du service de M. *Alworthy*.

Dès que cette histoire fut rendue publique , bien des gens , en jugeant la conduite de *Blifil* & de *Jonnes* , ne furent pas du sentiment de *Square* & de *Tuakum*. *Blifil* , qu'on aimoit , qu'on estimoit auparavant , fut regardé comme une ame basse , comme un *Tartuffe* sans honneur sans foi. *Tom* , qui la veille , étoit aussi craint que haï , devint aussi généreux qu'estimable , en un mot un *brave garçon* , & prôné par tout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs , en apprenant ce changement de scène ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Bliss* , souple , docile , recueilli , attentif à leurs leçons , admirateur de leur doctrine , vantant les talens de chacun d'eux en particulier , & ne cessant en leur absence de rendre grâces à son Oncle de lui avoir choisi de si grands Maîtres : louanges indirectes , qui leur revenoient , par le canal de l'oncle , & qui par conséquent les flatoient davantage. Tous deux haïssoient *Jones* , étourdi , dissipé , souvent sans respect pour eux , inattentif à leurs préceptes ainsi qu'à leurs exemples , incapable d'en sentir l'excellence & de les admirer , bâtard de plus , & par conséquent indigne que des Maîtres aussi sublimes fussent forcés , par complaisance , de se ravaller jusqu'à lui.

Lorsque M. *Alworthy* , préférant sagement l'éducation privée , à celle des Colléges d'Angleterre , avoit cherché un bon Précepteur pour son neveu & pour *Jones* , un de ses

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit passé presque toute sa vie dans un Collège, avoit une grande réputation du côté de la science, de la Religion, & des mœurs. Cet homme, à son arrivée au Château, avoit sçu plaire à M. *Alworthy* : il ne démentoit point, en effet, le caractère qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent ; mais comme elles ne l'emportoient pas sur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de *Square*, engageoient encore plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Tuakum* : il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts ; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter, pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette observation nécessaire , il nous reste à lui rendre raison d'un nouveau motif qui engageoit secrètement le Philosophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil* , que pour *Tom*. Mais cette matière est assez importante, pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé.

Sachez donc maintenant , que dès leur arrivée au Château , nos deux Sçavans avoient pris tant d'affection pour M. *Alworthy* , l'un à cause de sa vertu , l'autre à cause de son amour pour la Religion , que chacun d'eux avoit résolu , de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'est-à-dire , qu'ils avoient jetté les yeux sur Madame *Blifil* , cette plus riche qu'aimable veuve , dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de son mari ; mais que le Lecteur n'a sans doute pas encore oubliée.

Le désir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions ; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit *Jones*, leur paroïsoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas, que la rendre amitié de M. *Alworthy* pour *l'Enfant trouvé*, ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raisonnant d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant, comme partant de sa politique, ou de sa complaisance pour son frere: d'où ils induisoient, que *Tom* devoit paroître, intérieurement, encore plus odieux à la bonne Dame.

Quelque discrete que fût leur passion, Madame *Blifil* n'avoit pas tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses

sentimens , quels qu'ils fussent ; & le plaisir , toujours sensible , de se croire aimée.

Il faut scavoir encore , que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétendue haine intérieure qu'ils supposoient à Madame *Bliss* pour le Héros de notre histoire. Cette femme , comme on l'a vu , n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procédés de son mari ; elle étoit même parvenue à le haïr autant qu'elle le croyoit haïssable , lorsque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas surprenant , que le gage qui lui restoit de la tendresse d'un tel époux , ne fût pas extrêmement cher à ses yeux ; ni qu'elle se fût accoutumée à voir , sans répugnance & sans jalousie , toutes les faveurs que son frere répandoit sur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci sont un peu fondés sur conjectures) c'est , qu'à mesure que *Jones* grandissoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractère , de cette

franchise généreuse , si fort en possession de plaire aux Dames , on voyoit insensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement , lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son fils même ; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom* , qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans , qu'il parut aux yeux de *Square* & *Tuakum* , un Rival dangereux. Cette découverte les outra contre lui : l'un & l'autre en particulier , lui jura une haine éternelle.

CHARITRE VI.

Où l'Auteur paroît sur la Scène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté,

côté , cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones* , & la préférence qu'elle lui donnoit sur son propre fils , firent naître dans son esprit , des dispositions défavantageuses pour *Tom*. Pour intéresser M. *Alworthy* , il suffisoit d'être malheureux , sans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* n'étoit pas aimé de sa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il se sentit ému pour lui de la compassion la plus tendre ; & l'on sçait de quel œil la compassion voit toujours les objets ! Les défauts ne parurent plus que dans le lointain , les vertus se rapprocherent : *Blifil* étoit jeune ; la haine de sa mere étoit injuste ; son neveu n'avoit plus de pere : que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy* ?

Il est vrai cependant, que ces motifs seuls n'eussent pas été capables d'éteindre totalement dans son cœur les sentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils prépareroient son ame

à recevoir des impressions qui produisirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter , & auxquels (il le faut confesser) l'imprudence & la légèreté de l'infortuné *Tom* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons , en les transmettant à la mémoire , qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage , ne seroit-ce que par esprit d'amusement. Ils pourront se convaincre , que la bonté du cœur , & la franchise la plus noble , quoique très estimables à tous égards , & dignes d'enorgueillir quiconque en est doué , ne peuvent point seules , hélas ! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence , & la circonspection , sont nécessaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu , qui sans elle n'est jamais en sûreté. Il ne suffit pas , en effet , que nos intentions soient exactement bonnes , il faut en même-tems avoir

grand soin qu'elles paroissent telles. Quelque orné que soit l'intérieur ; il faut songer à décorer le dehors , sans quoi la malice & l'envie sçauront tellement le noircir , que la sagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peut-être discerner les beautés du dedans. Daignez , jeunes Lecteurs , adopter pour maxime constante ; que nul homme ne peut se flatter d'être assez parfait pour se croire en droit de négliger les loix de la prudence ; la vertu même cesse d'être belle , dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous lisez la suite de cet ouvrage avec attention , j'espère que vous serez bientôt pénétrés de la solidité de ces préceptes.



CHAPITRE VII.

*Evénement peu important , qui fait
pourtant mieux augurer de
TOM JONES.*

LE Lecteur se ressouvient sans doute, que M. *Alworthy* , pour consoler *Jones* de la correction qu'il avoit reçue de *Tuakum* , lui avoit fait présent d'un petit cheval. *Tom* le garda environ six mois , & le vendit ensuite à une foire voisine du Château.

A son retour , questionné par *Tuakum* , sur ce qu'il avoit fait de son argent : il répondit résolument, que ce n'étoit point son affaire , & qu'il n'avoit rien à lui dire là-dessus. *Tuakum* , toujours attentif à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique , en avoit déjà armé sa main vengeresse , lorsque M. *Alworthy* parut. Il accorda un délai au criminel , & voulut , avant

que justice fut faite , être instruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuser , Monsieur , répondit *Jones* , en se jetant aux pieds de *M. Alworthy* : mais , quant à ce bourreau , je ne lui répondrai jamais que par cet organe , dont j'espère être bientôt capable de me servir , pour le récompenser de ce que je lui dois (Il montrait un bâton à côté du lit.)

M. Alworthy aussi surpris qu'indigné de cet emportement , menace *Tom* de toute sa colère s'il s'avisait jamais de s'échaper ainsi.

Jones moins effrayé , que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaiteur , embrassa de nouveau ses genoux ; en s'écriant , ah , Monsieur ! qui dans l'Univers vous aime , & vous révère autant que moi ? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous les hommes ? ne serois - je pas détestable à mes yeux mêmes , si je pouvois me croire ingrat ? j'aimois , je chérissais le présent que j'ai reçu de vous ; j'ai gémi mille

fois d'être obligé de m'en défaire ; rien au monde , que le besoin le plus pressant n'a pû m'y forcer. . . . vous même. . . . oui , vous-même eussiez commis ce crime , si tant est que c'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas senti , mon cher Maître ? si témoin de l'état déplorable de ces pauvres enfans , & s'accusant d'avoir causé leur infortune ! . . .

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel est donc cette énigme ?

Hélas , Monsieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chasse. Depuis que *George* est l'objet de votre ressentiment , sa nombreuse & triste famille périt de faim , de froid , & de misère ! je n'ai pû supporter le spectacle affreux de leurs souffrances ! . . . C'est pour les soulager , que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés . . . c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste pas un sol.

Mr *Alworthy*, pendant cette confession , que l'éloquence de la vérité rendoit attendrissante , étoit presque immobile , & les yeux tout en pleurs. Il se remit enfin , & renvoya *Tom* , après quelques tendres reproches , en l'exhortant à ne s'adresser désormais qu'à lui-même lorsqu'il seroit question de soulager les malheureux , plutôt que de recourir à des moyens extraordinaires , souvent sujets à mauvaise interprétation.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul.

Q Uelques jours après cette aventure , M. *Alworthy* se promenant un soir dans la campagne avec *Blifil* & *Tom* , ce dernier les conduisit insensiblement à la chaumière où la famille du Garde-chasse formoit un vivant tableau des misères humaines. Leurs créanciers avoient déjà enlevé le

peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un tel spectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui sur le champ donna quelques guinées à la mere, en lui recommandant de vêtir ses enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* seul avoit préservé depuis quelques mois sa famille de succomber sous le poids des besoins. Il est vrai, qu'indépendamment du cheval, *Tom* avoit vendu plusieurs petits meubles à son usage, pour secourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives instances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon du Garde-chasse ; & réussit enfin dans sa demande.

A l'instant, transporté de joie d'avoir une si bonne nouvelle à porter, *Jones* malgré la pluie & l'obscurité de la nuit, vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaise étoile de *George* operoit pendant l'absence de son ami , & renversoit toutes ses espérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Messieurs BLIFIL & JONES paroissent dans un jour opposé

Blifil ne se piquoit pas d'être à beaucoup près aussi sensible à la pitié que l'étoit *Jones* , mais aussi se vantoit-il d'être beaucoup plus juste. Il suivoit , en cela , les préceptes de *Square* & de *Tuakum* : l'un , comme l'on sçait , ne la croyoit pas compatible avec la *Regle inaltérable du droit* , l'autre tenoit toujours fermement pour la *justice* , laissant au Ciel seul le droit de faire grace.

M. Blifil , qui s'étoit tû en présence de *Jones* , profita donc de

son absence. Toutes réflexions faites , il ne pouvoit souffrir que son oncle s'écartât des bons principes , en répandant ses faveurs sur des Sujets qu'il n'en croyoit pas dignes.

Il avoit scû , que *George* avoit été accusé & poursuivi quelque tems auparavant , par un Gentilhomme nommé *M. Western* , pour un lièvre tué au gîte. Le délit étoit réel ; mais il n'étoit pas moins vrai , que le lièvre s'étoit trouvé sur le passage de ce malheureux , dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en soit , la chose rapportée sans aucune des circonstances qui pouvoit la rendre excusable , & sous le sceau du secret , indisposa de nouveau *M. Alworthy* contre *George* ; & d'autant plus , que *M. Alworthy* voisin de *M. Western* , avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconsolable de ce contre-tems , & chercha vainement ce qui l'avoit pû causer. Mais le coup étoit porté , & *M. Alworthy*

étoit ferme quand il croyoit avoir raison de l'être. Il défendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde , en promettant pourtant d'avoir quelque pitié de sa famille. Il fallut se taire , & chercher quelque autre moyen d'être utile à *George*.

Ce *M. Western*, dont nous venons de parler , étoit un déterminé Chasseur , & passionné pour toutes les especes d'exercices usités en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems , & avoit acquis ses bonnes graces , en franchissant à cheval plus d'une barriere , & en faisant maints autres tours de force , qui , aux yeux de *M. Western* , présageoient que *Jonas* seroit un jour un grand homme , pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont besoin que d'être encouragés : *Tom* fit des progrès rapides , & fut bientôt de toutes les parties de *M. Western*. Les chiens , les fusils , les chevaux , la table de cet opulent Seigneur de Paroisse furent , bientôt à la disposition de notre Héros , qui se pro-

mit de profiter de sa faveur pour obtenir le pardon de son ami *George*, & le faire placer chez ce Gentilhomme même.

Pour réussir dans un projet si difficile, & que le bon cœur de *Jones* peut seul justifier, il crut devoir faire sa cour à la fille unique de *M. Western*, jeune Demoiselle de dix sept ans, qu'après ses chiens & ses chevaux, le pere chérissoit au delà de toutes choses. Il suffisoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais, attendu qu'il s'agit de l'Héroïne de notre Histoire, que nous aimons beaucoup, & que le Lecteur aimera peut-être aussi lui-même, il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troisième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de SOPHIE WESTERN. Enfantillage, qu'il étoit nécessaire de rappeler, à cause de ses suites importantes.

LE véridique Auteur de cette histoire, a fait un portrait en grand & très détaillé des charmes, de la figure, du caractère, & des talens de notre Héroïne ; & moi, pour épargner à nos François, moins patients que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement, *Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable.*

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination , pour s'échauffer , a besoin d'être fixée sur un objet particulier , peuvent ouvrir celui de nos Romans qui leur tombera le plutôt sous la main ; le portrait de la première Princesse , pourvu qu'elle ait de grands yeux noirs, bien coupés , vifs , & pleins de douceur , tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux , une peau plus blanche que l'albâtre , une taille de Nimphe , la noble modestie de Diane , & les graces de Venus : pourvu , dis-je , qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus*, dans *Clélie*, ou ailleurs , c'est d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant , que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature , on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante , qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour , & bien connu le monde , s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ses Terres ; où , charmée des heureuses dispositions de sa nièce , elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge de dix-huit ans que *Sophie* paroît ici sur la scène , accompagnée de tous ses charmes , qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déjà dit, à quel point elle étoit aimée de son Pere : & combien *Jonas*, par cette raison , croyoit devoir s'attacher à elle , dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le Garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin , de récapituler en bref quelques matieres antérieures , plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différens caractères de *M. Aliworthy* & de *M. Western* ne permissent pas entr'eux une intime amitié, ils vivoient cependant en bons voisins ; moyennant quoi , les jeunes gens des deux familles , qui se connoissoient depuis l'enfance , avoient souvent joué ensemble.

La gayeté de *Tom* sympatisoit plutôt avec le caractère de *Sophie*, que la grave austérité de *M. Blifil* ; & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit si marquée , qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil* , pour n'y paroître point sensible.

Cependant , comme nous présumons volontiers le ressentiment de ceux que nous croyons avoir offensés , Mademoiselle *Sophie* attribua à celui de *M. Blifil* , une action , que *Square* & *Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom , étant encore fort jeune , avoit fait présent à *Sophie* d'un petit oiseau qu'il avoit déniché , élevé , & instruit à chanter.

Sophie , qui touchoit à treize ans , étoit si attachée à son oiseau , que sa principale affaire , & son plus grand plaisir étoit de le nourrir , & de s'en amuser. Aussi , le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiseau) mangeoit-il toujours dans la main de sa

belle maîtresse , & couchoit-il toujours dans son sein.

Un jour que M. *Alworthy* , & sa famille , avoit dîné chez M. *Western* , tout le monde étant dans le jardin , & *Blifil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour son oiseau ; la pria de le lui confier un instant. Elle ne crut pas devoir lui refuser ce léger plaisir. Mais à peine eut-il l'oiseau dans sa main , que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal , le cruel *Blifil* l'élança tout à coup dans les airs.

L'oiseau ne s'étoit pas plutôt senti en liberté qu'oubliant tous les bienfaits de sa maîtresse , il s'étoit allé percher sur un arbre voisin.

Sophie , aussi surprise qu'affligée , fit un cri perçant, qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'insulter *Blifil* ; le second , de se débarrasser de son habit , & de grimper sur l'arbre où l'oiseau s'étoit réfugié.

Il étoit sur le point de le rattraper, lorsque la branche qui s'étendoit sur un canal assés profond, vint à manquer, & le laissa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de *Sophie*, alors, changea d'objet : le danger que couroit *Tom* la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : & *Blifil* même fut presque assez humain pour la secourir.

La compagnie, qui n'étoit pas loin de-là, accourut au moment que le pauvre *Tom*, après s'être long-tems débattu, atteignoit le rivage. *Tuakum*, à cet aspect, débuta par entrer en fureur ; mais il fut retenu par l'arrivée de M. *Alworthy*, qui demanda à *Blifil* ce qui pouvoit avoir occasionné cet accident.

Blifil avoua, sans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excusant sur ce que, par la Loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiselle *Sophie* pût être si sensible à une semblable perte ; & qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir exposée à ce chagrin , que le petit oiseau , au moment de la chute de *Jones* , ayant volé sur un autre arbre , étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triste *Sophie* , dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention , apprenant la malheureuse fin de son oiseau , versa beaucoup de larmes , que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter , en lui en promettant un plus beau. Elle se retira dans sa chambre , en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre : les deux jeunes gens furent renvoyés au Château ; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille , où *Tuakum* & *Square* , en louant également l'action de *Blifil* (quoique très peu du gout de MM. *Alworthy* & *Western*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de l'aventure de l'oiseau , que nous n'avons pû nous dispenser de raconter,

quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre Histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

P*arva leves capiunt animos* : peu de chose gagne un cœur tendre; c'étoit le sentiment d'Ovide, de ce grand maître, en fait d'amour ! ce qu'il y a de certain, c'est que, de ce moment, Sophie se sentit autant de penchant pour Jones, que d'aversion pour Blifil. Plus d'une rencontre de ce genre, arrivées depuis de tems à autres, & que la différence du caractère de nos deux condisciples doit faire présumer au Lecteur, ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune Sophie.

Quel que fût son peu d'expérience, elle pensoit assez pour apper-

cevoir que *Tom* , tout éventé , tout dissipé , tout polisson (tranchons le mot) qu'il sembloit être , n'avoit d'autre ennemi que lui-même ; tandis que *M. Blifil* , quoique prudent , discret , & sérieux , n'avoit d'autre intérêt en vuë que celui d'un seul ; & quel étoit ce seul ? la belle énigme à deviner.

Il y avoit trois ans passés que *Sophie* étoit sous la tutelle de sa Tante ; & pendant tout ce tems , elle avoit peu vu nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant un jour dîné avec cette même Tante chez *M. Alworthy* ; & c'étoit justement quelques jours après l'aventure du Garder-chasse , & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de *Tom* avoit été racontée par *M. Alworthy* ; & *Sophie* l'avoit écoutée , sans répondre un seul mot ; la Tante même n'avoit pû tirer une parole d'elle , à leur retour au Château de *M. Western*.

Mais , la Femme-de-chambre de *Sophie* lui ayant demandé , en la deshabillant , des nouvelles du jeune *M.*

Blifil : Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant son nom , que je déteste tout ce qui tient de la bassesse & de la perfidie. Je ne conçois pas même , que M. *Alworthy* souffre qu'un pédant barbare punisse si cruellement un pauvre garçon , pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de son caractère.

Au retour de *Sophie* chez son père , il lui avoit confié le gouvernement de la maison , & l'avoit fait asseoir au haut bout de la table , où *Tom* (qui par ses talens pour la chasse , étoit devenu le plus cher favori de M. *Western*) dînoit presque chaque jour.

Les caractères francs & vifs , sont ordinairement galans ; & cette galanterie , lorsqu'elle part d'un bon fond , tel qu'étoit réellement celui de *Jones* , rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & presque toujours complaisant pour les femmes.

Tom , par cet endroit seul , le

faisoit heureusement distinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voisins, qui fréquentoient chez *M. Western*. Aussi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton, la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de respect peut-être que pour toute autre femme : il croyoit devoir cette espèce de distinction à sa beauté, à sa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ses yeux si supérieure à celles de son sexe : mais, de desseins sur sa personne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'insensibilité, fait sans doute dès-à-présent mal augurer de lui : peut-être l'en justifierons nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modestie possible, avoit le cœur tendre & les passions vives. Ces sentimens se développoient si sensiblement dans les conversations qu'elle avoit avec *Jones*, qu'il falloit être aussi jeune & aussi étour-

di qu'il étoit , pour n'en rien appercevoir. M. *Western* lui-même , si toutes ses idées n'avoient pas été renfermées dans son écurie & dans son chenil , en auroit sûrement conçu des soupçons. Mais , le bon homme étoit si loin de-là , qu'il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occasions de voir sa fille que le plus tendre amant en eût pû désirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant , que ce penchant de *Sophie* pour *Tom* eût échappé à tous les autres yeux , puisque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même ; & que son cœur étoit irrévocablement perdu , avant qu'elle se doutât qu'il fut en danger.

Telle étoit la situation des choses, lorsqu'une belle après midi, *Tom* ayant trouvé *Sophie* seule , lui dit , d'un grand sérieux , après quelques complimens , qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien , soit dans la contenance , soit dans le propos de
Tom

Tom, ne dût le faire soupçonner d'être prêt à parler d'amour ; cependant, un frissonnement qui s'empara tout-à-coup de *Sophie*, ne lui eut pas laissé la force de répondre, si *Jones*, qui pour lors n'avoit que sa requête en tête, ne se fut point hâté de la tirer d'embarras, en implorant sa protection, pour son ami le Garde-chasse.

A ces mots, *Sophie* revenue de son trouble, lui répondit en souriant avec douceur, telle est donc cette grace importante que vous me demandez d'un air si grave ? Je vous l'accorde de tout mon cœur : je plains véritablement ce pauvre homme ; j'envoyai même hier quelques bagatelles à sa femme.

Ces bagatelles, étoient une de ses propres robes, du linge, & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent, & c'est ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie* ; qui, charmée d'avoir trouvé l'occasion de l'obliger, lui demanda une grace à son tour.

Une grâce , Madame ! (s'écria Tom) si vous connoissiez le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres , vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui , Madame , je vous le jure ; oui , je jure , par cette chere main , que je voudrois sacrifier mes jours pour vous !

Il s'étoit saisi , en s'exprimant ainsi , de la main de Sophie , qu'il baisoit & rebaisoit avec ardeur : c'étoit la premiere fois qu'il avoit osé les toucher. Les joues de cette aimable fille , qui , l'instant auparavant , étoient pâles , se couvrirent tout à coup d'une rougeur , qui *changea tous les lys en roses* : Sophie , pour la premiere fois , sentit des mouvemens , jusqu'alors étrangers pour elle ; & qui , lorsqu'elle eut le tems d'y penser à loisir , commencerent à lui dévoiler des secrets , que le Lecteur a sans doute déjà suffisamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne fut pas d'abord) elle lui dit , que la

grace qu'elle attendoit de lui , étoit de moins exposer son pere aux dangers de la chasse; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de maniere à la faire trembler chaque jour pour sa vie; enfin, qu'elle le supplioit de faire en sorte que M. *Western* se ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avoit fait.

Tom promit sincerement d'exécuter les ordres de *Sophie*; & après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignoit avoir pour *George* & sa famille , il la quitta transporté de son heureux succès.

Sophie , n'étoit pas moins contente, mais dans un autre sens. Le cœur du Lecteur , mâle ou femelle, (si l'un ou l'autre en eut jamais) se représentera mieux ce qui se passoit en elle que je ne pourrois le lui dire , eussai-je autant de bouches qu'un Poëte en pourroit desirer, pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Western* étoit accoûtumé l'après midi, sitôt qu'il étoit ivre, de s'en-

dormir au son du clavecin. Il étoit grand amateur de Musique; & peut-être, même, auroit-il pû passer pour connoisseur : car, il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel*. Rien ne trouvoit grace devant lui, que ce beau simple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la première fois; aussi, le vieux *Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres Vaudevilles de cette espèce, étoient ses airs les plus chéris, & les seuls qu'il put trouver bons.

Sa fille, quoique Musicienne, & zélée partisane de *Handel*, avoit tant de plaisir à amuser son pere, qu'elle s'étoit prêtée, à apprendre toutes ces belles choses. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, & obtenoit avec peine la permission de jouer quelques symphonies modernes.

Le soir même qui avoit suivi sa conversation avec *Jones*, *Sophie*, au moment où son pere quittoit sa

bouteille, joua trois fois de suite, fans se faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut si comblé, que fautant tout à coup en bas de son lit, il jura, en embrassant tendrement sa fille, que sa main se perfectionnoit tous les jours. L'occasion ne pouvoit être plus favorable, pour remplir la promesse qu'elle avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita, & obtint toutes ses demandes.

Le succès de *Tom*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays : on en parla diversement. Les uns, applaudissoient à son bon cœur, d'autres s'en mocquoient, en disant, qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégât son semblable.

Blifil, sur tout, en étoit indigné : il avoit toujours mesuré sa haine, pour le Garde-chasse, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui ; non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offense, mais par pur amour de la Religion & de la vertu : il suffisoit que *George* n'eut pas bonne réputa-

tion. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. *Alworthy* ; & soutint , gravement , que nul autre motif n'avoit pû induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi mauvais sujet.

Tuakum & Square, chanterent sur le même ton : la jalousie de tous les deux , & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à son comble , contre notre ami *Johnes*. Le drôle , qui touchoit alors à sa vingtième année , étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame , à toutes les attentions qu'elle avoit pour lui , paroissoit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant , toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procédé de *Tom* , loua sa persévérance , la candeur de son amitié , & souhaita qu'il pût donner souvent de nouvelles preuves d'une vertu qu'il trouvoit si louable.

Mais la fortune, qui d'ordinaire, sert peu les jeunes gens du caractère de *Tom*, pour se venger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, se préparoit à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour bien moins favorable aux yeux de M. *Alworthy*. C'est ce que nous verrons dans l'autre Chapitre.

CHAPITRE III.

*Motifs de l'insensibilité de JONES
pour SOPHIE.*

J'Ai bien peur, que deux sortes de gens n'ayent déjà conçu quelque mépris pour mon Héros, relativement à sa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accusent sans doute d'imprudence, en le voyant ainsi négliger l'occasion de faire une grande fortune ; les autres, ne condamnent peut-être pas moins sa froideur pour une belle fille, qui

paroît n'avoir d'autre désir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier totalement. Je dirai seulement, que *Jones*, soit qu'il les tint de *Tuakum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit ce qu'on appelle, des principes.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal ; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais de le faire, sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix secrète, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maison, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur, qui lui disoit tout bas, que si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevoit encore sa fille, il n'étoit point de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eut été bien amoureux de

Sophie , je ne dis pas qu'il n'eut oublié tant soit peu , ces *principes*. Mais permettez-moi de penser , que la différence est grande entre un enlèvement motivé par l'amour aveugle , & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil intérêt.

Disons donc , que ce jeune homme n'étoit point du tout insensible aux charmes de *Sophie* ; qu'il étoit , au contraire , enchanté de sa beauté , & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais , que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impressions aussi profondes que le Lecteur eût pû le désirer. Cependant , comme indépendamment de toutes ces raisons , on pourroit peut-être encore l'accuser de stupidité , ou de défaut de goût , il faut vaincre nos répugnances , & dire les choses telles qu'elles sont.

Apprenez donc , amis Lecteurs , que *Tom* étoit amoureux ; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je vois votre surprise , & je vous entens déjà condamner ma réticen-

ce : vous ne devinez pas ; quelle est cette rivale de *Sophie* , dont nous n'avons pas encore dit un mot ? Car , quant à *Madame Blifil* , quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom* , nous n'avons pourtant , je crois , rien dit , d'où l'on puisse induire qu'il se sentît quelque penchant pour elle ?

Pour ne pas vous faire trop languir , rappelez-vous donc , que nous avons déjà parlé plusieurs fois de la famille de *George Seagrim* , le Garde-chasse , consistant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles , que l'on nommoit *Moly* , passoit pour une des beautés du canton.

Congreve dit fort bien , qu'il est dans le vrai *Beau* , un je ne sçai quoi , qui frappe rarement les ames vulgaires : donc la crasse , & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux je ne sçai quoi , aux ames d'une espece plus sublime.

Quoiqu'il en soit , la beauté de

cette fille n'avoit fait quelque impression sur *Tom*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre sa seizième année : c'est alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déjà senti pour lui quelque tendresse ; & sans les principes de *Jones*, il n'eut pas dédaigné d'en profiter. Mais, quoique son tempérament le portât assez à jouir du bien présent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime très-condamnable. D'ailleurs l'amitié qu'il avoit pour *George*, & la pitié que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réflexions, il obtint enfin sur lui-même d'abandonner cette poursuite, & d'être trois mois entiers sans aller chez le Garde-chasse.

Ce refroidissement subit, de la part d'un jeune homme dont on se flattoit d'être aimée, n'accom-

modoit pas *Moly*. Cette fille, que nous avons dit si belle, l'étoit en effet : mais, c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuses, dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure ; de ces femmes, en un mot, qui de leur sexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre chose encore, augmenta sa passion pour *Jonnes*, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer sur ses pas ; elle en fit tant enfin, que *Tom* eût surpassé tous les Héros, s'il avoit eu la force de résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (& en falloit-il beaucoup avec un Amant, de l'âge & du caractère de *Tom* !) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de *Moly*, qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre Amante, qui avoit enfin succombé à la violence des feux de son Amant, & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser, & le bon

cœur de ce garçon , sont assez connus , pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus *Moly* , que comme un objet , dont le bonheur , ou l'extrême infortune , étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle est enfin la vraie raison de cette insensibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie* : d'un côté , il ne pouvoit se résoudre à abandonner *Moly* , surtout dans la situation critique où il l'avoit mise ; de l'autre , à tromper une fille aussi aimable & aussi respectable à ses yeux , que l'étoit *Miss Western*.



CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la première à s'appercevoir du naissant embonpoint de sa fille. Elle crut, sottement, que le moyen de la cacher aux yeux du voisinage, étoit de lui faire porter cette même robe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait présent.

Moly fut charmée de cette occasion de rehausser ses attraits : car, quoique son miroir les lui eût souvent exagérés, mêmes à travers l'extrême simplicité (pour ne rien dire de plus) de son ajustement ; quiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenue à conquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres ; elle imagina pourtant, que cet accroissement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ses charmes aux yeux de son Amant,

& peut-être étendre aussi ses propres conquêtes

Le Dimanche suivant, *Moly* revêtue de la robe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de *Jones*, fort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroisse.

Que les Grands sont trompés, s'il croient s'être appropriés tout ce qui est du ressort de l'ambition, & de la vanité ! ces nobles qualités fleurissent tout autant dans une Eglise, ou dans un cercle de Village, que dans les Assemblées les plus illustres : plus d'une chétive Sacrificie a vû concerter des projets, & des ressorts politiques, dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cèdent pas d'avantage aux autres ; & ne sont pas moins sçavantes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité ou par la fortune. La plus petite Ville a ses prudes, ses coquettes, ses *modes*, ses lor-

gneries , ses rivalités , ses tracasseries , ses scandales.

Puissans du siècle ! laissez tomber un œil moins dédaigneux sur la prétendue ignorance de vos inférieurs ; & vous , Vulgaire ! respectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Eglise , long tems avant qu'aucun des Paroissiens l'eût reconnue. Chacun se demandoit , tout bas , quelle étoit cette Dame ? mais , dès qu'on fut bien assuré que c'étoit elle , le ricannement , le chuchetage , & enfin les éclats de rire , devinrent tout-à-coup si bruyants dans le quartier des femmes , que M. *Alworthy* fut obligé d'interposer son autorité pour y rétablir la décence.



CHAPITRE V.

Combat.

Monsieur *Western* avoit une terre dans cette Paroisse ; & comme son Château étoit moins éloigné de cette Eglise , que de la sienne , il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit justement , avec la charmante *Sophie* , lorsque ce scandale arriva.

Sophie , qui , trouva la fille aimable , eut pitié de la simplicité qu'elle avoit eüe de se vêtir ainsi , & de ce que son imprudence lui eut attiré si hautement l'envie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere , qu'elle envoya chercher le Garde-chasse , auquel elle ordonna de lui amener sa fille , avec promesse d'en avoir soin , & de la prendre peut-être à son service , lorsque sa femme de chambre , à qui elle avoit donné son congé , seroit partie.

George, qui n'étoit déjà que trop instruit de la situation de sa fille, fut frappé de la foudre à cette proposition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit que sa fille ne fut trop maladroite pour servir une si grande Dame. Peu importe, repartit *Sophie* : elle apprendra bien-tôt ; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plutôt chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'un si grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robe de sa fille avoit irrité l'envie & la jalousie des femmes. A peine M. *Alworthy* & la Noblese des environs avoit quitté l'Eglise, que cette rage, long-tems retenue, avoit éclatée en injures, de la part de l'escadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les supporter ; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait : on avoit eu l'indignité d'éclabousser & de gâter sa

robbe. La vivacité de son ressentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne , qui après avoir mis hors de combat la moitié de ses ennemies , alloit être accablée par l'autre , si *Tom Jones* qui par hasard passoit à cheval , avec *Square* & *Blifil* , n'avoit à coups de fouet dispersé toutes ces furies , & fait porter la triste *Moly* chez son pere.

La douleur de *Tom* , est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les secours possibles , il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre sa compagnie , après lui avoir dit à l'oreille , en l'embrassant , qu'il comptoit la revoir le soir. Les sœurs de *Moly* eurent beau champ pour la désespérer , après le départ de *Jones* ! la mere même , quoique premiere cause du malheur de sa fille ; fit chorus avec elles. *Moly* paroît , & ripostoit à tout ; & toutes crioient ensemble à tuë tête , lorsque *George* arriva chez lui , chargé & très-embarrassé des propositions de *Sophie*.

Il épuisa vainement ses poulmons, sans pouvoir obtenir un petit instant d'audience. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainsi que des reproches de sa femme & de ses filles (à cause de son attachement pour *Jones*, d'où disoit-on, provenoit le deshonneur de la famille) ne sçavoit plus à quel Saint se voïer. Il n'étoit naturellement méchant, ni colérique : mais sa femme avoit si souvent abusé de sa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuse aigreur de la bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il est vrai, & peu usité dans ce qu'on appelle un *certain monde* ; mais sûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette tout justement au bout du bras : il en fit usage ; & le calme subit, qui succéda à la tempête, le convainquit, plus que jamais, de la vertu de ce puissant *Topique*. Un grand conseil fut ensuite tenu ; *Mo-*

ly acheva la guérison de sa mere ; en lui montrant quelques guinées qu'elle avoit reçues de *Jones*, & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé , que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie*, il falloit faire en sorte de trouver quelque prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre
SUPPLÉ. Effets qu'elles
produisent.

LE lendemain , *Tom*, après avoir chassé le matin avec *M. Western*, fut retenu à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie , & plus brillante encore que de coutume : *Jones* , probablement , avoit quelque part au soin qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer , sa réussite fut complète.

M. *Supple*, Ministre de la Paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit à tous égards, un très-bon homme, singulièrement taciturne à table, quoique sa bouche n'y fût jamais oisive ; mais, qui avoit pour coutume, au dessert, d'indemniser la Compagnie de son silence.

La nappe, à peine étoit-elle levée, qu'adressant la parole à M. *Western*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridgel*. *

Cette nouvelle, vû le caractère doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'assemblée ; qui fut bien plus surprise encore, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foiblesse pour un homme, qu'elle n'avoit jamais voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *Alworthy*,

* On a déjà dit, que c'est une fameuse maison de correction.

informé de la bagarre scandaleuse de la veille , en plein cimetiere , & qui avoit mandé *Moly* pour en sçavoir tout le détail , s'étoit d'abord appercû de l'état de cette fille , qui , forcée d'avouer sa faute , étoit peut-être déjà en chemin pour le lieu destiné à sa pénitence.

Le Ministre n'avoit pas achevé ces derniers mots ; que *Tom* quittant tout à coup la table , étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire , de la part de *M. Western* , rendit le Ministre muet ; *Sophie* , rouge jusqu'au blanc des yeux , les tenoit fixés sur la table , & ne quitta cette attitude , que lorsque *M. Western* redoublant ses éclats , affirma par un très gros juron , qu'il connoissoit le pere de l'Enfant ; qu'il venoit de boire avec lui , & qu'il ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots , *Sophie* prenant prétexte de ce que son pere alloit entrer en belle humeur , se retira dans son appartement , où l'intérêt sensible qu'elle prit à la nou-

velle du Ministre , lui prouva que son cœur étoit bien plus engagé qu'elle n'avoit encore osé le croire.

Quand le Ministre fut parti , & que M. *Western* eut fait sa *méridienne* ordinaire , il fit envain appeller sa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui servit d'excuse , & la dispensa même de descendre pour souper : ce qui mit le bon Gentilhomme , qui n'aimoit pas à manger , encore moins à boire seul , dans la nécessité de faire appeller un Fermier voisin , pour avoir du moins un vis - à - vis à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm Jones avoit couru le matin sur les chevaux de M. *Western* ; de façon , que n'en ayant point
à

à lui dans l'écurie , & ne jugeant pas à propos de perdre le tems à en faire seller un , il prit le parti de retourner au Château à pied ; & ce voyage , qui étoit de plus d'une lieue , fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. *Alworthy* , il rencontra le Connétable ,* avec son monde , conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle , la prit dans ses bras , & jura en l'embrassant tendrement , qu'il tueroit le premier d'ent'eux assez hardi pour approcher de cette fille. Console-toi , disoit-il ma chere *Moly* ! je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable , tremblant , & chapeau bas , ouvroit de grands yeux , & ne sçavoit quel parti prendre. *Jones* le pria poliment de revenir avec lui chez son pere , (c'est ainsi qu'il crut alors devoir

* Officier de Police , dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

appeller M. *Alworthy*) je suis certain , dit-il , qu'il n'a besoin que de m'entendre , pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier , qui de bon cœur eût composé à moins , ne se fit pas prier deux fois.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Tom* laissa son monde dans la salle publique , & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré , il se jeta à ses pieds , lui avoua sa faute , & le supplia , les larmes aux yeux , d'avoir pitié d'une infortunée beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy* , quoique touché de la douleur & surtout de la sincérité de *Jones* , étoit ennemi du vice : la clémence , & la justice qui combattoient à la fois dans son cœur , le laissoient indécis & embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. *Jones* étoit toujours à ses pieds , écoutant avec humilité les pieuses & vives remontrances de son bienfaiteur , qui enfin attendri par le repentir du pécheur , consentit que *Moly* fût renvoyée chez

Son pere, pour y pleurer sa faute ;
& vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laissa pourtant dans l'esprit de M. *Alworthy* quelques impressions peu favorables pour *Jones* ; mais, après avoir long-tems réfléchi sur le fond du caractère de ce jeune homme, il commença à en avoir la même opinion que le Lecteur en a déjà sans doute. En pésant ses vertus & ses vices, la balance lui parut pancher du bon côté.

Aussi, *Tuakum* perdit-il son tems, lorsqu'instruit de cette histoire par le religieux *Blifil*, il vint pour dénigrer *Tom* dans l'esprit de son bienfaiteur. Tout le venin de ses pieuses invectives, ne fut payé que de cette froide réponse : je sçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom*, ne sont que trop sujets au vice que vous avez raison de condamner ; mais j'ai vu le fond de son cœur, & la vérité de son repentir, ainsi comptez qu'il se corrigera.

Square, tout aussi violent, mais

plus artificieux , s'y prit plus finement pour tirer parti de cette aventure , au gré de sa haine pour Tom.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée , du Cheval vendu , ni des autres faits également graves , rapportés dans notre second Livre : tous événemens , qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour l'orphelin , n'avoient fait que la fortifier. Les âmes fortes & généreuses , pardonnent volontiers aux foibles ; & la pitié les y attache d'autant plus.

Square lui-même , n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pu produire ces différentes bonnes actions de *Jones* , dans une âme de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit très-bien ce que c'étoit que la vertu ; quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours cultivée de bonne foi. A l'égard de *Tuakum* , je ne vous dirai pas précisément pourquoi , mais ces idées n'étoient jamais entrées dans

sa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si *M. Alworthy* paroissoit agir autrement, c'étoit suivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer s'être trompé dans le choix d'un sujet qu'il avoit d'abord cru digne de son affection.

L'occasion de perdre *Tom*, en prenant *M. Alworthy* par l'endroit sensible, parut donc très-favorable à *M. Square*. Après lui avoir rappelé toutes les petites fredaines de ce jeune homme, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité... Je suis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouer que cet enfant nous a trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confesse, m'empêcher d'être séduit par des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroissent cependant avoir l'amitié pour motif. Sa jeunesse, me faisoit excuser ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Aurois-je imaginé,

eussiez-vous cru vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet, qu'une passion aussi vive que criminelle? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procedoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille! Il protegeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié*! Telle est donc la générosité de *Tom*!.... Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuser des foiblesses de la nature; de ne plus rien penser de vertueux, que ce qui quadrera dans la dernière exactitude, avec la règle *inaltérable du Droit*.

Ces idées s'étoient déjà offertes, dans le lointain, à *M. Alworthy*, & son bon cœur les avoit rejetées. Mais, ainsi présentées par un tiers,

& dans un point de vûe si plausible, elles ne pouvoient manquer de produire tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses , & plus claires , mais partant de la même source.

LE Lecteur ne fera , je crois , pas fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avions quittée , assez désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée ; les songes encore moins. Quand *Mademoiselle Honora* , sa femme-de-chambre , étoit entrée dans son appartement , à l'heure ordinaire , *Sophie* étoit déjà debout & habillée.

A la campagne , pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres , on est censé voisins ; & les nouvelles volent avec la même vitesse , que si l'on vivoit

porte à porte. Mademoiselle *Honora* sçavoit déjà toutes les circonstances de l'aventure de *Moly*, & débuta par en régaler sa maîtresse, en jettant tout le blâme du fait sur l'imprudence de la fille, & en plaignant extrêmement le pauvre *Tom*, qu'elle avoit, disoit-on, séduit; & qui, par cette faute, que les circonstances rendoient pourtant excusable dans un jeune homme, étoit tombé dans la disgrâce de M. *Alworthy*.

Honora n'auroit de long-tems épuisé un si beau texte, si *Sophie*, impatientée de son verbiage, ne l'avoit pas interrompue, avec quelque sorte d'aigreur, pour lui dire d'aller voir si M. *Western* ne l'attendoit pas à déjeuner. *Honora* obéit, en murmurant : nous en dirons la cause une autre fois; & pour en indemniser le Lecteur, nous lui ferons part de ce qui se passoit alors dans la tête de *Sophie*.

On sçait déjà, qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. *Jones*; & que ce penchant s'étoit beau-

coup accru, avant qu'elle s'en fût doutée. Lorsqu'elle en avoit reconnu les premiers indices, son cœur s'étoit trouvé rempli d'un sentiment si délicieux, & si nouveau pour elle, qu'à peine avoit-on pensé à le combattre : moyennant quoi, la tendre *Sophie* avoit laissé croître insensiblement des feux, dont son peu d'expérience ne lui avoit pas même laissé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avanture de *Moly*, lui dessilla les yeux. Elle connut, & se reprocha sa foiblesse ; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil subit sur l'état de son cœur, quoique bien douloureux pour elle, produisit pourtant l'effet d'un remède aussi violent que désagréable, & suspendit pour le moment le cours du mal.

L'opération fut si prompte, que dans le peu de tems que dura l'absence de la femme de chambre, *Sophie* se crut entièrement guérie, & fut déjeuner avec son pere, d'un air aussi libre, & le cœur aussi dégagé que si *Tom* lui eût toujours été indifférent.

Il en est des maladies de l'esprit ; comme de celles du corps, elles sont sujettes aux rechûtes. *Sophie*, hélas ! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revû *Jones*, que les premiers *symptômes* reparurent ; & qu'à dater de ce jour, son cœur ne ressentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa situation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord : cette passion, quelques jours auparavant si délicieuse, ne lui parut plus qu'un poison dans son cœur. Elle s'arma de toute sa raison, fit des efforts au dessus de son âge, pour triompher de sa foiblesse, & pour en extirper jusqu'aux moindres racines. Son succès fut si rapide, qu'elle se crut bientôt en état d'espérer sa guérison du tems, ou de l'absence. Elle résolut d'éviter, autant qu'il lui seroit possible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de son pere la permission d'aller passer quelques mois chez sa Tante, qui demeurait à quelques lieues de là.

Mais la fortune , qui avoit d'autres vûes , mit un obstacle invincible à ce projet , en faisant naître l'incident que nous allons raconter.

CHAPITRE IX.

A quelque chose , malheur est bon.

LA tendresse de M. *Western*, pour sa fille , augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle ; ses chiens, même les plus chéris , se voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres caresses de leur Maître. Mais , comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner , il trouva enfin , après y avoir réfléchi mûrement , un moyen capable de concilier de si chers intérêts. Ce fut , d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval , & à

Gvj

venir à la chasse avec lui.

Sophie, pour qui les désirs de son pere étoient des Loix, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, souscrivit pourtant à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux Chasseur, préviendroient peut-être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit la retenir le plus, étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec *Jones*, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, comme la saison de la chasse commençoit à tirer à sa fin, elle se flattoit qu'une absence de quelque tems chez sa Tante, la délivreroit entièrement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle se flattoit même alors d'être assez forte, pour pouvoir se retrouver

à la saison prochaine avec *Tom*, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de sa seconde chasse, au moment que précédant son père, elle alloit arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie*, qui avoit besoin d'un Cavalier plus ferme, s'avisa tout à coup de se câbrer, & de la secouer si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque *Jones*, qui la suivoit toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être câbré de plus belle, fit sauter la pauvre *Sophie* dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si *Tom*, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut long tems sans pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle rassura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentoit aucun mal; & le remercia du zèle qu'il avoit té-

moigné pour elle , dans un péril aussi pressant. Je suis donc bien récompensé , Madame , répondit *Jones* : Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore , je les aurois de bon cœur affrontés , pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel malheur , répliqua *Sophie* , avec vivacité , vous est il donc arrivé ! quoi , seriez vous blessé ?

Ne vous effrayez point , Madame , repartit *Jones* , Dieu soit loué , je vous ai secouru à tems ! après ce que j'ai craint pour vous , pouvoit-il m'en coûter moins qu'un bras.

Un bras ? s'écria *Sophie* , Ciel ! seroit-il cassé ?

Je le crois , Madame , répondit froidement *Tom* , mais souffrez que je vous remène au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reste encore , est à votre service.

Sophie , voyant pendiller son bras gauche , tandis qu'on la soutenoit de l'autre , ne douta plus de la vé-

rité. Elle devint plus pâle , & plus saisie de l'accident de *Tom* , qu'elle ne l'avoit été du sien même. Le frissonnement qui s'empara d'elle , étoit si violent , qu'il avoit peine à la soutenir ; & peut-être que *Jonas* eût bientôt succombé lui-même , si ses yeux fixés sur *Sophie* , n'eussent pas lû dans la tendre langueur de ses regards , combien le cœur de cette aimable fille étoit sensiblement touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. Western , arrivant alors avec son monde , fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa , & remercia mille fois , les larmes aux yeux , le sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour *Tom* , dans l'ame de *Sophie* ; elle aimoit le courage : elle en trouva dans la façon dont il s'étoit exposé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse , que certaine. La qualité d'homme courageux , eut toujours droit de plaire au sexe : on en

dit plus d'une raison ; mais , je m'en tiens au sentiment de *Bayle* , qui attribue cette prédilection des femmes , pour les gens braves , au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent , à l'envie de dominer sur ceux qui dominaient , ou sont dans le cas de dominer sur les autres : & presque toujours , au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit , cet événement fit grande impression sur *Sophie* ; & après une très-exacte recherche , j'ai tout lieu de penser que cette belle n'en fit pas moins alors sur le cœur de *Jones* ; qui , dit-on , avoit commencé depuis quelques jours , à devenir sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.



CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de
SOPHIE, avec sa femme de
chambre.*

EN arrivant chez son pere, Sophie, qui s'étoit traînée jusque-là avec peine, tomba évanouie dans un fauteuil. A force de secours, elle revenoit à elle-même, lorsque le Chirurgien que l'on avoit fait appeller pour Tom, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit absolument la saigner. M. Western fut du même avis; & Sophie, toujours obéissante, quoique très ennemie de la saignée, abandonna son beau bras au disciple de S. Côme.

Dès que l'opération fut faite, elle se retira dans son appartement, pour ne pas retarder plus long-tems celle qu'il falloit faire à Tom; & de là seul naissoit peut-être la ré-

pugnance à se laisser saigner. Mais *M. Western*, lorsqu'il s'agissoit de sa fille, ne connoissoit personne, & n'avoit des yeux que pour elle. Quant au pauvre *Jones*, il ressembloit alors à la Statue de la *Patience*, assise sur un monument, & fouriant à la douleur. Le sang, qu'il croyoit encore voir sortir du beau bras de *Sophie*, lui faisoit presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant ; & après avoir soutenu en héros, l'opération la plus douloureuse, il fut mis au lit chez *M. Western*, qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez *M. Alworthy*.

Mademoiselle *Honora* avoit assisté à son supplice. Elle fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La femme de chambre, enchantée du courage de *Jones*, ne tarissoit point sur ses louanges : la bonté de son caractère, les graces de sa figure, la blancheur même de

sa peau , rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiselle *Honora* , se seroit apperçue de l'effet que produisoit ce discours sur la jeune maîtresse ; mais, ayant heureusement rencontré sa propre figure dans un miroir de l'appartement , la bonne femme de chambre n'avoit pû se perdre de vûe pendant tout le cours de sa harangue , ni par conséquent songer à l'impression qu'elle faisoit sur le visage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de se remettre , & de dire en souriant à *Honora* : en verité je te crois amoureuse de ce jeune homme ? moi , Madame ! répondit - elle ; moi amoureuse de lui ? je vous jure sur mon ame , sur mon honneur même , qu'il n'en est rien. Qu'il soit aimable tant qu'on voudra , qu'il plaise même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme ; ie suis ce que je suis : mes parens étoient du moins mariés ; & mon grand pere étoit bien membre du Clergé. Non , non , Ma-

dame : tout beau , tout courageux qu'il est , je crois que mes parens ne me verroient pas , de bon œil , prendre les restes d'une *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinence , interrompit *Sophie* , avec un sang froid , qu'on eut cru naturel , d'oser parler avec aussi peu de ménagement d'un ami de mon père ! quant à la fille que je viens de nommer , je vous défens de jamais prononcer son nom , du moins en ma présence.

Honora, étourdie de la mercuriale, chercha à réparer sa sottise. Ce n'étoit , s'écria-t-elle , que l'indignation qu'elle avoit conçue contre *Moly* pour avoir séduit *Jones* , qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de *M. Tom*, elle n'avoit que mille biens à en dire ; elle avoit toujours soutenu son parti, envers & contre tous ceux qui parloient de sa bâtardise. Il n'étoit pas possible, ajouta-t-elle , qu'avec un si bon cœur , un air si noble , une main aussi blanche , il ne fût pas né vé-

ritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé, sans doute, s'écria-t-elle ; aussi, tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout se découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems, sous cappe, à certains traits de cette *Palinodie* ; ce qui étant interprété favorablement par *Mademoiselle Honora*, l'encouragea bientôt à s'écrier, ah ! j'en dirois bien d'autres, si je ne craignois pas de vous offenser....

Que me dirois-tu donc ? répondit *Sophie* toute émue ; parle, je te l'ordonne, & je t'en prie.

Ah, Madame ! quoiqu'il n'y pensât point à mal... Ce récit vous offenserait peut-être ; & j'en serois au désespoir.

Finis donc ; je le veux, répartit vivement *Sophie*, je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai donc, puisque vous le voulez, que *M. Jones*, étant un jour entré dans une chambre où j'étois à travailler, & ayant apperçu votre man-

chon sur une chaise , ce même manchon que vous me donnâtes avant hier..... le prit , mit ses mains dedans , & le baïsa.... ah , Madame ! je ne vis jamais de baiser semblable.... j'imagine , interrompit *Sophie* , qu'il ignoroit que ce manchon fût à moi ?

Ecoutez , Madame , vous saurez tout. Il continuoit à baiser ce manchon , avec une ardeur que je ne puis vous peindre , en répétant à chaque fois , que c'étoit le plus joli manchon du monde.... mais , dis-je , qu'a-t'il donc aujourd'hui de si distingué ? vous l'avez déjà vu cent fois dans les mains de *Sophie*... hélas ! oui , s'écria-t-il , mais quand on est près de *Sophie* , est-il rien de beau qu'elle même ?.... ce n'est pas tout encore , Madame ; mais daignez ne pas vous fâcher , car , encore un coup , le pauvre garçon n'y pensoit point à mal !

Un jour , que vous étiez au clavecin , pour amuser M. *Western* , M. *Tom* étoit assis dans la chambre voisine , & paroïssoit mélancoli-

que. Qu'avez-vous donc , lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gagnons que je lis dans votre pensée ?... hélas , dit-il , en se réveillant tout-à-coup , comme d'un songe , à quoi puis-je penser en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse ?.... O ma chere *Honora* ! heureux , & mille fois heureux , le fortuné mortel ! un soupir arrêta le reste , & son haleine étoit plus douce qu'une rose ... mais ne vous fâchez pas au moins , Madame ! car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal ; & je me flatte que vous tiendrez ceci secret. Je vous dirai même , qu'il m'a donné un bel écu , pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûre que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainsi je puis parler.

Jusqu'à ce que les Peintres aient imaginé un plus beau rouge que le vermillon , je ne dirai rien des couleurs de *Sophie* , pendant le discours de la femme de chambre.

Ho... nora , dit-elle , si vous me pro...mettez , de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne , je ne vous trahirai point..... je veux dire , que je ne serai plus fâchée contre vous... mais , je crains votre langue : prenez-y garde , ma fille , vous lui donnez souvent trop de liberté.... Ceci peut venir aux oreilles de mon pere , & le fâcher contre M. Jones , qui comme vous le dites fort bien , n'y pense sans doute pas à mal ; car je serois fâchée moi-même , si je soupçonnois qu'il osât.... ah , Madame ! s'écria la femme de chambre , vous lui rendez justice ; il est incapable d'oublier tout ce qu'il vous doit ; comme moi , de révéler jamais de pareils secrets.... hélas ! le pauvre garçon , étoit si transporté , qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir..... mais , pardon , encore une fois , Madame ? j'aurois mieux perdre ma langue , que de vous offenser !... Acheve ,
repliqua

répliqua *Sophie* , après ce que tu m'as déjà dit , je puis tout entendre sans être plus émue.

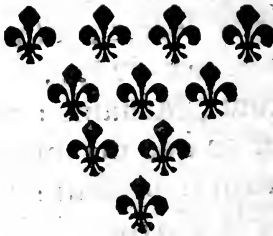
Eh bien , chere *Honora* , dit-il , tu connois l'état de mon cœur , (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je sois assez lâche , assez téméraire pour jamais regarder *Sophie* , que comme une Déesse , comme l'objet d'un culte aussi respectueux que secret , jusqu'au dernier jour de ma vie !...

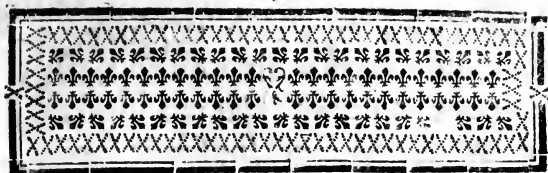
Voilà tout , Madame ; voilà du moins tout ce que ma mémoire me rapelle quant à présent ; & ce qui m'intéresse le plus pour lui , en vous en rendant compte , c'est la certitude où je suis que ce tendre jeune homme n'y pense point à mal.

Je vois enfin , chere *Honora* , dit *Miss Western* , en se levant , que tu m'es véritablement attachée : Tu m'avois mise en colere l'autre jour , quand je te donnai ton congé ; si tu veux rester avec moi , tu le peux , & tu feras bien. *Honora* , charmée d'être rentrée en grace , remercioit

Sophie, & lui promettoit une fidélité inviolable, lorsque la cloche annonça le diner, & força *Sophie* de se rendre auprès de son pere.

Fin du quatrième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE CINQUIEME.

*Contenant l'espace d'un peu plus de
six mois.*

CHAPITRE PREMIER,

*Visites faites à J O N E S. Pâturage pour
ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade , reçut nombre de visites , qui ne l'amuserent pas également. M. *Alworthy* ne passoit pas un jour sans le voir ; mais , quoiqu'il le plaignît , & qu'il fût très-content de la galanterie courageuse qui avoit occasionné la blessure , il crut pourtant cette occasion favorable pour rap-

peller *Tom* à une conduite plus régulière que cy-devant. Aussi le bon Seigneur ne perdit-il jamais l'instant, surtout quand *Jones* souffroit moins, de lui représenter tendrement combien de torts il s'agissoit de réparer ; & de lui faire entendre, qu'il ne pouvoit trop s'attacher à dissiper les impressions que ses égaremens avoient fait naître dans l'ame d'un bienfaicteur, qui gémiroit d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui même, le venoit voir assez assidûment, & pensoit qu'un malade étoit bien plus propre à être Chapitré, qu'un autre. Aussi assommoit-il le pauvre *Tom* des sermons les plus durs, les plus ennuyeux ; & dont la conclusion étoit toujours, que la rupture de son bras étoit un juste châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis ; & que, sans un prompt repentir (si tant est que *Jones* en fût susceptible,) il le voyoit menacé, dès ce monde, des supplices réservés aux plus grands scélérats.

M. *Square*, parloit sur un tout autre ton. Un bras , disoit-il , ou quelqu'autre membre de moins , n'étoit pas digne de l'attention d'un homme sage : il suffisoit , pour sa consolation , de réfléchir sur les misères adhérentes à l'humanité ; de songer , que le plus juste des hommes étoit exposé aux accidens de la vie , comme le plus pervers ; que c'étoit enfin abuser des termes , que d'appeller maux , ou peines , tout ce qui ne troubloit pas l'ordre général & éternel des choses.

M. *Blifil*, voyoit rarement *Tom* , & jamais seul. Ce vertueux jeune homme paroissoit cependant s'intéresser à son infortune : mais , avoit soin de faire entendre , qu'il craignoit l'intimité avec un sujet d'un aussi dangereux commerce ; & citoit , aussi modestement qu'à propos , le proverbe de *Salomon* sur la mauvaise compagnie. Il n'étoit pourtant pas si rigoureux que *Tuakum* : il osoit même concevoir quelque espérance de conversion de la part de *Jones*.

L'inexprimable bonté de M. *Alworthy* , devoit , disoit-il , toucher le cœur de *Tom* , s'il n'étoit pas en durci dans le vice , & absolument indigne que quelqu'un , à l'avenir , s'intéressât pour lui.

Pour M. *Western* , il passoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chasse , & à la bouteille , & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de se lever , il lui amena sa fille : & la vue de cet aimable objet hâta si fort la convalescence du malade , qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle , & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entières près du Clavecin de *Sophie* , qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes : à moins qu'il ne plût à M. *Western* , de les interrompre tout à coup , pour faire jouer le vieux *Sir Simon* , ou quelque autre pièce de cette force.

Il est vrai que *Sophie* avoit un soin extrême de s'observer auprès de

Tom : mais , quelque scrupuleuse que fût son attention , il lui échappoit quelquefois des marques de tendresse , qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens , n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit d'étudier tous les mouvemens de *Sophie* , le rendoit si attentif , qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir se dissimuler à lui-même que *Miss Western* , avoit quelque penchant pour lui.

Lorsqu'il fût bien affermi dans cette pensée , *Tom* se trouva dans un état si violent , que tout autre tempérament que le sien (surtout dans sa situation) en eût sans doute éprouvé de funestes suites. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie* , il aimoit éperduëment sa personne , il admiroit ses bonnes qualités , il chérissoit tendrement la bonté de son cœur. Mais , n'ayant réellement jamais conçu la moindre idée de la posséder un jour , ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à son in-

clination , la passion dont il se trouva tout à coup rempli , étoit beaucoup plus forte qu'il n'avoit pû l'imaginer. Son cœur enfin , ne lui révéla tout son secret , qu'au moment même où *Tom* se crut assuré que sa charmante Maîtresse avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second service , pour les mêmes gens.

L Extrême émotion où se trouva *Jones* , après cette découverte , s'augmentoît encore par les réflexions douloureuses qui se présentoient en foule à son esprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais assez prévaloir sur le cœur de cette fille , pour l'aveugler jusqu'au point de consentir à faire le bonheur d'un amant si peu digne d'elle. En supposant même , que son espoir dût ne

point trouver d'obstacles de la part de la fille , n'étoit-il pas certain d'en rencontrer d'insurmontables de la part du pere ? Ce pere , quoique Gentilhomme très-campagnard dans ses amusemens se retrouvoit homme du monde dans tous les cas où la fortune exigeoit qu'il le fut. Il aimoit passionnément sa fille ; il lui avoit dit mille fois , à table , que sa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouse du plus riche Seigneur de la Province. *Tom* auroit-il été assez vain , assez stupidement fat , pour se flatter , quelque amitié que ce pere montrât pour lui , de le voir consentir à sacrifier tant de brillantes espérances à la passion ridicule d'un jeune homme sans naissance , & sans biens ? Et si ce consentement ne pouvoit être espéré , sans extravagance , n'étoit-ce pas être bien ingrat , n'étoit-ce pas violer bien basément les loix de l'hospitalité , que de nourrir la passion d'une fille adorable à l'insçu de son pere ? & de risquer sans doute , à faire le

malheur de tous les deux.

Si *Tom* envisageoit ces conséquences , avec une espèce d'horreur , à quel point ne frémit-il pas , en songeant aux nouveaux reproches qu'il alloit s'attirer de la part de M. *Alworthy* ! Ignoroit-il , combien l'apparence même de la trahison , ou de la lâcheté , étoit capable de blesser l'ame de ce Seigneur ? & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

Tant d'obstacles invincibles l'eussent jetté dans le désespoir , si le souvenir d'une autre femme ne s'étoit pas offert à sa pensée.

Qu'avoit fait la tendre *Moly* ? avoit-elle mérité son sort ? Il avoit juré de lui être fidele ; elle avoit juré mille fois de ne pas survivre à l'infidélité de son Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte !

Il se peignoit tout ce qu'elle avoit dû souffrir , depuis que son accident le retenoit chez M. *Western* : il ne pouvoit se pardonner , d'avoir payé

tant d'amour de tant d'ingratitude ! La pitié exagère tout : *Moly*, aux yeux de son cœur, se présenta mille fois plus aimable, plus fidèle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé *Tom*, qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réflexions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement *Miss Western*.

Cette résolution tint tout le lendemain, jusqu'au soir : il travailla de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de son cœur. Il y seroit peut-être même parvenu, si Mlle *Honora*, qui le sçavoit seul dans sa chambre, n'étoit venu lui faire une visite.

Devinez, dit-elle, en entrant, d'où je reviens dans la minute ? je vous le donne en mille.

Tom devina long-tems en vain, la discrète *Honora* vouloit être pressée ; la chose étoit très-importante : *Tom* fut pressant ; & cette fille, enfin, après s'être assurée de sa pa-

role , voulut bien lui livrer son secret.

Apprenez donc , lui dit-elle , mystérieusement , que ma maîtresse m'a envoyée chez *Moly Seagrim* , pour sçavoir par moi-même si cette fille ne manquoit de rien : la commission n'étoit pas trop de mon goût ; mais que faire ? les domestiques sont faits pour obéir... Ah ! mon cher M. *Jones* , comment avez-vous pû vous encanailler ainsi ? ... ma Maîtresse à pourtant voulu que j'y allasse ; que je lui portasse du linge & quelques autres nippes !... elle est en vérité trop bonne : Un pareil bagage seroit bien mieux à *Bridwel*..... quoi ? (interrompt *Jones*.) ma *Sophie* est assez généreuse !.... oui , oui , votre *Sophie* reprit *Honora* , oui votre *Sophie* elle-même ; mais si vous sçaviez tout , vous seriez bien plus étonné..... si je sçavois tout , répliqua *Tom* ; ah daignez vous expliquer !... j'entends ce que j'entends , répondit *Honora*.... en vérité , si j'étois ce qu'est M. *Jones* , je leverois les

yeux un peu plus haut , que sur une gredine telle que sa *Moly Seagrim*... vous souvient-il du jour que vous caressâtes le manchon de ma Maîtresse avec tant de plaisir ?.... quoi ! le lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones* en rougissant.... si je l'ai dit , répondit *Honora* , il ne vous reste qu'à m'en remercier. Le plus puissant *Lord* d'Angleterre se croiroit trop heureux , s'il sçavoit.... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla la vivacité de ses instances ; & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler , que l'autre d'entendre , continua ainsi.

Sçachez donc , puisqu'il faut vous le dire , que ma Maîtresse m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau : mais , deux jours après que je lui eus raconté toute votre histoire , *Honora* , m'a-t-elle dit , mon nouveau manchon me déplaît..... il est si gros.... si maussade , que je ne puis le voir..... jusqu'à ce que

j'en trouve un autre qui me plaise ,
rends-moi le vieux , prends celui-ci...
Car elle est si bonne Demoiselle !
qu'elle rougiroit de donner pour
repandre : oh ! c'est de quoi je puis
vous répondre.... Ce manchon ,
enfin , puisque j'en ai tant dit , n'est
jamais sorti de son bras ; & je ga-
gerois ma tête , qu'il a été baisé
mille & mille fois en secret !.... La
conversation fut ici interrompue
par M. *Western* , qui venoit lui-
même inviter *Jones* à descendre au
clavecin.

Sophie , aux yeux de *Tom* , parut ce
soir beaucoup plus belle que jamais :
il est vrai que le cher manchon
étoit passé dans son bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de
son pere , qui étoit appuyé der-
rière sa chaise , & ravi de l'enten-
dre , lorsque le manchon retom-
bant tout-à-coup sur les doigts de
Sophie , la mit hors de mesure.
Le fougueux Gentilhomme fut si
piqué de cet accident , que le
manchon arraché du bras de sa

filles , & régale d'une Epithète de campagne , fut à l'instant jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un saut du Clavecin à la cheminée , & le sauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être de peu d'importance à plus d'un Lecteur : cependant , l'effet qu'il produisit sur l'ame de notre Héros , ne nous a pas permis de le supprimer. Un Historien judicieux n'obmet jamais les moindres circonstances ; ce sont souvent d'elles que naissent les plus grands événemens. Il sçait, que le monde , n'est en effet qu'une vaste machine , dont les grandes rouës ne reçoivent leur mouvement que des petites ; & qu'il en est de cette mince espece , qui ne sont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainsi , ce que tous les attrails de l'incomparable *Sophie*, ce que la douceur de ses yeux , l'harmonie de sa voix , les graces de sa personne , la beauté de son ame , & ses tendres dispositions n'avoient pû

faire pour conquérir absolument le cœur de *Jones*..... fut opéré par un manchon !

Ce cœur , ainsi que certaine forteresse , fut en cet instant enlevé par surprise. Toutes ces considérations d'honneur & de prudence , que *M. Jones* , ainsi qu'un militaire habile , avoit placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur , désertèrent leurs postes ; & l'Amour vainqueur , entra triomphant dans la place.



CHAPITRE III.

Grand incident.

A Mour ! Amour ! qui peut te résister?... Il restoit pourtant encore dans l'ame de *Tom Jones* des sentimens de pitié pour *Moly*, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins son repos : il avoit encore pour cette fille une sorte d'amour de reconnaissance, qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la situation où lui-même croyoit l'avoir mise ; & la délicatesse de ses sentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A forced'y rêver, il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly*, au moyen de quelque argent. Du caractère violent & tendre dont il connoissoit cette fille, il s'attendoit bien à voir sa proposi-

tion rejetée, de prime abord, avec, tout l'appareil du désespoir. Mais, attendu qu'elle étoit vaine, il espéra que l'offre d'une petite fortune capable de la mettre tout d'un coup au-dessus de ses égales, pourroit, en flattant son ambition, la rendre moins sensible à la perte de son Amant.

Fondé sur cet espoir, un jour que M. *Western* étoit à la chasse, *Tom*, le bras en écharpe, sortit du Château sans être vû, & s'achemina chez *Moly*. La mere & les sœurs, qu'il trouva prenant leur thé, lui dirent d'abord, qu'elle étoit sortie. Mais la sœur aînée, quelques instans après, lui fit signe, en souriant malicieusement, que *Moly* étoit en haut, & couchée. Il y monta.... La porte étoit fermée en dedans; on le fit attendre: on ouvrit enfin, en s'excusant, sur ce qu'on étoit profondément endormie.

Moly fut long-tems à pouvoir exprimer les sentimens que la vûe inespérée de *Tom* produisoit en elle, après une si longue absence.

Quand les premiers transports furent calmés, *Tom* fit tomber par degrés la conversation sur les conséquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le courroux, les défenses réitérées de M. *Alworthy*, & les malheurs certains qui les menaçoient tous deux, si ce Seigneur venoit à sçavoir qu'ils se vissent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre ; & termina son discours, en lui offrant de quoi se former un établissement solide avec quelqu'un de ses égaux, qui, à l'aspect de sa fortune, se croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, resta quelques instans muette ; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante ! Ses sanglots redoublés lui laissoient à peine l'usage de la voix : Ses regards étoient attachés sur *Tom* ; l'amour & le désespoir y étoient peints ; ceux de *Tom*, fixés sur le lit, n'osoient se relever jusques sur elle.... Cette

situation trop pénible pour tous les deux , surtout pour *Moly* , ne pouvoit durer long-tems. Cette Amante irritée, éclata bientôt en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inspirer à une femme , contre l'indigne objet de sa tendresse , ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant , trop foible contre un tel orage , & déjà pressé par les remords , alloit peut-être tomber aux pieds de son infortunée *Moly* , lorsqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthèse étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapisserie , qui montra à *Tom* un spectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapisserie , mal attaché au haut du plancher , servoit de rideau au pied du lit de *Moly* , & cachoit un petit réduit , où cette fille ferroit ses hardes. Soit que ses pieds se fussent embarrassés dans ce rideau , soit que *Jones* , sans y penser , l'eût un peu trop



tiré , jugez de sa surprise , lorsque la chute de ce même rideau , offrit à ses regards , qui ? le lira-t-on sans douleur , & puis-je l'écrire sans honte ? ... Le Philosophe *Square* ! & dans la position la plus ridicule (à cause de la petitesse du lieu) qu'il soit possible d'imaginer.

La situation de nos trois personnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square* , dans un deshabillé très-libre , tapi dans son trou , fixant de grands yeux effarés sur *Jones* ; *Moly* tremblante , & la tête à demie cachée dans ses couvertures ; *Jones* le bras levé , la bouche ouverte , voulant parler , & ne sçachant que dire , ne présentent qu'une foible esquisse de ce tableau

Tom rompit enfin le silence : mais par un long éclat de rire. Il se leva ensuite , & présenta très-poliment la main à *Square* pour l'aider à sortir de sa retraite.

Ce dernier , rappelant alors sa vertu , plus forte encore que sa confusion , regarda *Jones* d'un air gra-

ve, & lui dit, vous triomphez, Monsieur!.... vous jouissez déjà de tout l'avantage que cet événement vous offre, pour me noircir à votre gré dans l'esprit du Public? Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences sont contre moi, & je sens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oserois peut-être.... arrêtez! (s'écria *Jones*) laissez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de vous prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'est pas vous qui m'offensez ici le plus; ne craignez pourtant rien, ni l'un, ni l'autre: Agissez-en bien avec cette fille, & soyez sûr de mon silence. Vous, *Moly*, soyez, s'il se peut, fidelle à votre Amant: j'oublierai, en ce cas, votre inconstance; & vous pouvez même compter sur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots sont à peine achevés, que *Tom*, trop généreux pour attendre des remerciemens, part &

revoile au plutôt chez M. *Western*.

Square, assez content du tour qu'avoit pris cette aventure, ne songea plus qu'à consoler *Moly*, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir trop profité de la longue absence de *Jones*. Cependant les caresses, & mieux encore l'argent de *Square*, aiderent bientôt à la consoler de ce petit malheur.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

TOm, bien guéri de la foiblesse qu'il avoit eue pour *Moly*, tant par ce qu'il avoit vû lui-même; que par ce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur, n'en étoit pas plus tranquille par rapport à ses sentimens pour *Sophie*. Son cœur, affranchi de tous autres liens, étoit totalement à

elle ; il étoit même assuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adoucissoit pas son désespoir , quand il réfléchissoit sur le peu d'apparence d'obtenir jamais le consentement de M. *Western* , pour une alliance aussi disproportionnée. Cette pensée accablante , qui le tourmentoit nuit & jour , influa bientôt sur son tempérament : il perdit toute sa gayeté , n'aima plus que la solitude , & s'abandonna entièrement à la sombre mélancolie de ses idées. Il chercha même à fuir *Sophie* ; & lorsque le hasard le rapprochoit d'elle , il affectoit une réserve si sévère , dans ses discours & dans ses démarches , que *Sophie* eût pû le croire absolument guéri de sa passion , si les tendres regards & les soupirs contraints de *Jones* n'eussent à chaque instant démenti l'extérieur de sa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui se passoit dans la cœur de son Amant , que le sien propre étoit en proie aux mêmes agitations. Cette découverte fut
encore

encore favorable à *Tom* ; elle ajouta la plus haute estime à l'amour qu'elle avoit déjà pour lui ; & ce dernier sentiment , presque toujours suivi de la pitié , acheva d'enflamer son cœur de la tendresse la plus vive.

Ces deux Amans se promenoient un jour dans le jardin , chacun dans une allée aboutissant au canal où *Tom* avoit jadis risqué de se noyer , pour sauver l'oiseau de *Sophie* : elle aimoit cet endroit , & alloit souvent y rêver seule. Ils se rencontrèrent ; & ils étoient déjà face à face , avant qu'aucun des deux se fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politesses d'usage , & quelques propos vagues , auxquels le trouble & la confusion des Parties ne permettoit pas plus de suite , *Sophie* jettant les yeux sur le canal , ne put s'empêcher de rappeler à *Jones* le risque qu'il avoit autrefois couru , pour lui rendre un léger service.

Hélas , Madame , répondit-il , j'eusse été trop heureux , si le canal

eût été plus profond : cet instant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit la suite de ma vie ! Ah , que me dites-vous ? répliqua *Sophie* , se peut-il que vous le pensiez ? Ce mépris affecté de la vie n'est , sans doute , qu'un excès de votre complaisance pour moi : vous voulez que je vous sois moins obligée d'avoir , à mon sujet , déjà deux fois hasardé vos jours. Craignez , hélas , craignez plutôt pour la troisième !

Ces derniers mots , étoient accompagnés d'un sourire & d'un regard si tendre , que *Jones* en fut pénétré. Il répondit , en souriant , que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De-là , jettant sur elle un coup d'œil fixe & languissant : ah , *Sophie* , s'écria-t-il ! pouvez-vous souhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie* , les yeux baissés , répondit , après avoir hésité quelque tems.... non , M. *Jones* , non , je ne vous hais pas.... ah ! s'écria *Tom* , ai-je , pu méconnoître un cœur aussi cé-

leste que le votre? ai-je pu me dé-
fier des sentimens de l'incompara-
ble *Sophie*?... Ciel! quel bon-
heur, de pouvoir me flater... ar-
rêtez, Monsieur, lui dit *Sophie* in-
terdite, je ne vous entends pas.....
je ne puis rester ici plus long-tems...
vous ne m'entendez pas? vous au-
rois-je donc offensée!.. (interrom-
pit *Tom*, les yeux en larmes, & hors
de lui-même) moi, je vous aurois
offensée! hélas, auriez-vous pû le
croire?..... votre rencontre im-
prévue..... le trouble de mon
cœur..... au nom du Ciel, par-
donnez-moi! pardon, pardon,
Madame! la seule idée d'avoir pu
vous déplaire..... suffit pour m'ar-
racher la vie.... vous me surprenez
de plus en plus, lui dit *Sophie*: sur
quoi donc pensez-vous m'avoir
offensée?..... Hélas, reprit *Tom*,
la crainte produit souvent l'extra-
vagance; & je ne connois d'autre
crainte, que celle de vous voir ir-
ritée contre moi! que puis-je donc
vous dire encore?... ah! détour-
nez, adoucissez, du moins ce re-

gard sévère : il suffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux..... condamnez vos charmes..... ce sont eux seuls qui m'ont perdu.... qui m'ont fait oublier ce que je suis. ... vous en ferez bientôt vengeance.

Le transport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la situation n'étoit pas plus tranquille..... *M. Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entends que trop bien ! mais, au nom du Ciel, si vous avez quelque amitié pour moi, souffrez que je retourne au Château..... puissai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine se soutenir lui-même, lui offrit son bras, qu'elle consentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette conversation. Il se soumit à tout, pourvû que *Sophie* promît aussi d'oublier ce que la violence de son amour avoit fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite que tien-

droit *Tom* , à l'avenir ; & c'est ainsi que nos jeunes Amans , tous deux tremblans , & tous deux charmés l'un de l'autre , arriverent au Château.

Sophie se retira dans son appartement , où le secours de Mlle *Honora* , & quelques heures de repos , calmèrent par degrés ses sens. Le pauvre *Jones* , au contraire , étoit attendu par une mauvaise nouvelle , qui va changer toute la scène de cette Histoire ; & qui par conséquent, mérite un Chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. ALWORTHY.

Monsieur *Alworthy* , depuis l'accident de *Jones* , avoit négligé un rhume , qui ayant dégénéré en fluxion de poitrine , l'avoit enfin forcé de se mettre au lit , & d'appeller un Medecin.

Soit par hasard , ou autrement , le danger s'étant accru de jour en jour depuis l'arrivée de son Esculape , ce bon Seigneur , toujours prêt à tout événement , avoit jugé à propos de faire rassembler sa famille. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil* , qui étoit depuis quelque tems à Londres ; & un autre , avec une voiture , pour *Jones* , convalescent chez M. *Western*.

Jones , en arrivant au Château , trouva toute la famille , à l'exception de Madame *Blifil* , autour du lit de son bienfaiteur. Il venoit de leur faire part de son testament , par lequel il avoit institué M. *Blifil* pour son héritier , à charge de quelques legs assez considérables pour *Tuakum* , pour *Square* , & pour ses principaux domestiques. Quant à *Tom Jones* , M. *Alworthy* lui avoit fait un assignat particulier , de 500 livres sterlin de revenu annuel , & de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Blifil*,

prosterné aux pieds du lit de son oncle , étoient si bruyans que la voix de *Tom* , encore plus affligé du danger de M. *Alworthy*, que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui , eut peine à percer jusqu'au malade. La foiblesse de M. *Alworthy* , & les représentations du Médecin , ne lui permettoient pas de leur parler long tems. Un domestique vint alors annoncer un Procureur , arrivé en toute diligence de *Salisbury* , & qui avoit disoit-il , à parler en particulier à M. *Alworthy*, d'une affaire très-importante. Ce Seigneur chargea son neveu de l'entendre , n'étant plus en état de se mêler d'affaires ; & congédia la compagnie , dans l'espoir de pouvoir prendre quelques instans de repos.

En sortant de son appartement , *Tuakum* & *Square* également peu satisfaits du legs que leur avoit laissé M. *Alworthy* , se prirent de querelle. Mille livres sterlin , une fois payées , n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompense très-

mince , pour les soins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exorbitant pour un petit répé- titeur tel que *Tuakum* , déjà aux gages de M. *Alworthy* : tandis que lui-même , homme de condition , & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami ; ne se voyoit gratifié que d'un legs égal à celui d'un pé- dant !

Les paroles commençoient à s'é- lever entre ces deux personnages , lorsque M. *Blifil* , arrivant avec un air consterné , leur apprit , que l'Ex- près envoyé de *Salisbury* , venoit de lui annoncer la mort de sa mere. A ces mots , les deux Docteurs se réunirent pour consoler leur cher disciple , l'un par les motifs de la vertu , l'autre par ceux de la Reli- gion.

Ils délibérèrent ensuite , s'il étoit à propos , ou non , d'instruire M. *Alworthy* de cet événement. Le Mé- decin , qui parut alors , fut pour la négative : c'étoit risquer , sans né- cessité , d'accabler le malade ; il ne

pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solennelle faite à son oncle , de n'avoir jamais rien de caché pour lui , quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit , disoit-il , manquer essentiellement à ma promesse , & m'exposer à encourir la juste indignation de mon oncle , au cas que le Ciel le guérissè , comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal , quel qu'il soit , ne doit jamais faire celer la vérité.

Tuakim & Square , enchantés des sentimens de leur disciple , ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent si fortement , que le Médecin se vit forcé d'y souscrire , & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du malade , à qui ce dernier , les yeux en larmes , fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec confiance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes , & demanda à parler au Messager : mais *Blifil* l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant , à

cause des affaires pressantes dont il disoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompue.

LE Lecteur s'étonne, sans doute, de nous voir perdre si long-tems de vûe M. Jones. Il étoit resté dans la chambre de M. Alworthy, qu'il n'avoit pû se résoudre à laisser seul avec sa garde. Il avoit été témoin, & indigné de la cruelle indiscretion de Blifil, lorsqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de sa mere; & très-peu s'en étoit salu, qu'il n'eût brusqué son grave condisciple.

Cependant, M. Alworthy, après avoir été condamné par la Faculté, se préparoit à subir son arrêt avec cette constance qui dans ces derniers momens caractérise toujours la vertu, lorsqu'une crise favorable donna tout à coup quelque

espérance au Médecin. La joie de *Tom* en fut extrême; il eût donné sa vie pour sauver celle de son bienfaiteur : ses vœux furent remplis ; & le malade , dès le jour suivant , fut déclaré hors de danger.

Cette guérison inespérée , en répandant l'allégresse dans tous les environs du Château , prouva combien *M. Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin , qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement , fut à l'envi complimenté & fêté par tout. *Tom* l'accabloit d'embrassemens , & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin , *Jones* voulut le régaler de quelques bouteilles de vin , dans sa chambre : *Blifil* , *Tuakum* , & *Square* , y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous ; l'autre se fit long-tems attendre : on commença sans lui.

On buvoit , depuis deux heures ,

à la santé du malade ; le vin & la joie échauffoient déjà la tête de *Jones*, lorsque le froid *Blifil* parut. Sa sagesse, offensée de l'air de débauche qui paroissoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'est pas, disoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on se réjouit de la convalescence de son oncle : mais la joie doit avoir ses bornes, & la décence doit toujours les fixer, surtout dans une maison où la mort récente de sa mere rendoit de tels excès d'une indécence, & d'un scandale inexcusables.

Malgré l'aigreur de ces reproches, *Jones* fut désarmé par les derniers mots de *Blifil*. Il convenoit, que la sensibilité d'un fils pouvoit être excusable en pareil cas : aussi s'empressa-t-il, après quelques excuses à *Blifil*, de lui présenter la main, & de lui demander la sienne en signe de réconciliation.

Mais, *Blifil* ne pardonnoit pas si vite. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant, d'un ton

indigné, il n'est pas étonnant que le spectacle le plus triste ne fasse aucune impression sur un aveugle ; quant à moi, qui ai eu le bonheur de connoître mes parens, il seroit un peu surprenant que je fusse insensible à leur perte.

Quoi, traître (s'écria *Tom*, en lui sautant au collet, (tu as la lâcheté de me reprocher le malheur de ma naissance?.... Cet éclair alloit être suivi d'un terrible orage, si les spectateurs ne s'étoient point hâtés d'en prévenir l'effet. On sépara les adversaires ; on les réconcilia, du moins en apparence ; on acheva tristement la fête ; & chacun tira de son côté.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

TOm , en quittant la compagnie , avoit senti que le grand air , pouvoit ne lui pas être inutile , avant que de se hasarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La soirée étoit belle ; & il se promenoit seul dans un petit bois voisin , en rêvant aux charmes de sa chère *Sophie* , lorsque ses réflexions amoureuses furent interrompues par l'apparition d'une femme , qui après l'avoir regardé fixement , se sauva dans le plus épais du bois. Les Héros sont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les esprits : il ne balançoit pas à suivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire , il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favorise ou persécute quelqu'un , la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade sérieuse ; ils avoient vu passer , & très bien reconnu la revenante. Tous les deux , aussi soupçonneux l'un que l'autre , & présumant du mystère dans cette aventure , étoient entrés dans l'allée aboutissant au petit bois , au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la poursuite du phantôme.

C'en fut assez pour les convaincre de la réalité d'un rendez-vous ; & nos dévots, charmés d'une recidive , qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy* , projettent , en surprenant les coupables , de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureusement pour *Tom* , le chemin qui les conduisoit jusqu'à lui étoit difficile & très-abondant en brossailles. Quelques précautions qu'ils prissent , il entendit du bruit , leva la tête , & les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fièrement à eux , très-résolu de leur disputer le passage.

Tuakum , outré de l'audace de son ancien Ecolier, & qui se croyoit encore en droit de lui parler en Maître , lui cria, qu'il prétendoit en vain leur cacher son infâme *Moly* ; que *M. Blifil* , ainsi que lui , l'avoit très-bien reconnue ; que rien enfin ne les empêcheroit de la conduire au Château , pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom , médiocrement ému de ce discours , mais indigné de le voir confirmé par *Blifil* , (dont les insultes de l'après-midi étoient encore vivement gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum* , qu'en l'assurant que tous les Pédans de la Province , dussent-ils être secondés par autant de *Blifils* , ne parviendroient jamais à le forcer , lui vivant , de consentir à l'ombre d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avoit droit d'enflâmer la bile de *Tuakum* & de son disciple chéri ; & fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats à coups de

poings , dont les Annales des ruës de Londre ayent jamais fait mention.

Qu'il suffise au Lecteur, que le brave *Tom* , après avoir soutenu longtems, sans perdre un pouce de terrain, l'effort de ses deux assaillans, qu'il avoit mis alternativement hors de combat, alloit peut-être succomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces, lorsque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & décidèrent la victoire en sa faveur.

Tuakum & *Blifil* étoient déjà par terre, avant que *Tom* eût eu le tems de jeter les yeux sur le généreux guerrier qui venoit de le secourir. Avec quelle joie, avec quels sentimens de reconnoissance, ne reconnût-il pas *M. Western* !

Ce gentilhomme, qui se promenoit aux environs avec sa famille, avoit entrevû de loin le combat de deux hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage, pour

le faire voler au secours du parti le plus foible.

Le reste de sa compagnie ne tarda pas à arriver sur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Ministre *Supple*, que nous avons vû dernièrement à la table de M. *Alworthy*, Madame *Western* tante de *Sophie*, & *Sophie* elle-même.

Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux, n'étoit pas amusant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le désastreux *Blifil* étendu sur la terre, pâle, & presque sans sentiment; non loin de là, le glorieux *Jones*, couvert de sang, partie du sien propre, partie de celui de *Tuakum*; plus bas, étoit le *Grand Western*, jettant un œil de clémence sur le Ministre respirant à peine à ses pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empressa d'abord à secourir les blessés; & *Blifil*, le plus maltraité de tous, commençoit à reprendre ses sens, lorsqu'un spectacle bien plus touchant encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'assemblée.

L'aimable *Sophie* elle-même , étoit évanouie .

Tous les flacons sont bientôt épuisés , toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais , tandis que chacun court , & cherche vainement , *Tom* qui se souvient d'un petit ruisseau voisin , prend *Sophie* dans ses bras , traverse en courant un champ de bled mûr , se plonge dans l'eau jusqu'à mi-corps , en arrose sa belle malade , & parvient enfin à la rendre à la vie.

M. Western, & les autres, ignorant le dessein de l'impétueux *Tom* , l'avoient suivi à toute jambes. Ils arrivèrent à l'instant même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la scène tragique , à compter de cet instant , fut changée en scène de joie & de reconnoissance. *M. Western* , après avoir mille fois embrassé *Tom* & sa fille , ne voulut pas qu'il retournât chez lui ce soir , & prétendit l'emmener sur le champ à son Château , pour faire panser ses playes. Mais le bon cœur de *Tom* ne lui permettoit pas d'abandonner ainsi

les deux blessés , quoique ses adversaires. Il obtint enfin , de M. *Western* , que l'on revînt à eux.

On les trouva sur pieds , se consolant mutuellement de leur disgrâce , & se promettant bien de s'en venger. Ils se hâtèrent même de commencer dès-lors , en faisant part à la Compagnie du sujet de la querelle. Mais *Western* n'en fit que rire : ce qui acheva tellement de les irriter , qu'ils refusèrent constamment le souper qu'il leur offroit chez lui , dans l'intention de terminer entr'eux toutes querelles.

Quant à *Jones* , il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie*, dans l'espérance de trouver l'occasion de se justifier auprès d'elle , pour ne pas profiter des offres de M. *Western*.

C'est ainsi que se termina cette aventure , & que nous mettons fin au cinquième Livre de cette Histoire.

Fin du cinquième Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE SIXIÈME.

*Contenant l'espace d'environ trois
semaines.*

CHAPITRE PREMIER.

*Caractère de Madame WESTERN,
Finesse de son discernement.*

QUoique Jones eût eu le tems d'entretenir sa maîtresse pendant la route, elle fut triste pendant tout le souper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta brusquement, après avoir feint de manger un mor-

ceau, sans que son pere, ni sa tante, en scussent la raison.

Cette tante se piquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit autrefois passé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle *le monde*. Ses connoissances, depuis sa retraite, s'étoient prodigieusement perfectionnées, par la lecture des Pièces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes & de tous les papiers publics : desorte que, dans tout le canton, *Madame Western* passoit pour une femme aussi consommée dans la Littérature, que dans la Politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute son attention.

Après avoir rassemblé mûrement toutes les circonstances capables de jeter quelque jour sur une matière si digne d'être approfondie, elle étoit enfin parvenue à se convaincre que la taciturnité de sa niece ne pouvoit partir que d'une pas-

sion secrète. Ce premier point trouvé, il ne s'agissoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle se rappela l'évanouissement de *Sophie* dans le bois, le soir du combat de *Jones* contre *Tuakum* & *Blifil*, ainsi que la tristesse de cette fille pendant le souper du soir même, & dont *Blifil* avoit refusé d'être. Il n'en fallut pas davantage pour conclure, que *M. Blifil* étoit l'heureux mortel qui faisoit soupirer *Sophie*.

Cependant, la crainte de se compromettre, empêcha pendant quelques jours la tante de faire part de sa découverte à son frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles observations, tous ses soupçons changés en certitudes.

M. Western fut charmée de cette nouvelle. *Blifil* étoit l'héritier présomptif de *M. Alworthy* ; *M. Alworthy* étoit très riche ; leurs Terres se touchoient : rien n'étoit plus convenable que cette alliance ; on

ne pouvoit trop tôt la proposer.

J'ai déjà insinué, je crois, que M. *Western* étoit de ces tempéramens ardens, toujours prêts à céder aux premières impressions soit de la peine ou du plaisir, & incapables d'observer jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il saisi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de sa fille lui paroïssoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy*, convalescent depuis quelque jours, à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaisir pour M. *Western*, que celui de surprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Blifil* pour époux : car il s'en falloit de cent lieues qu'il prévît le moindre obstacle à ce mariage, soit de la part de M. *Alworthy*, soit de celle de son neveu.

Le dîné où les deux familles se trouvoient rassemblées, fut très-gai. Il ne fut pas plutôt fini, que M.
Western,

Western attira l'oncle de *Blifil*, dans une allée écartée du jardin , & sans autre préambule , lui proposa ce mariage.

M. *Alworthy* , quel que fût le brillant extérieur des objets , étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la proposition , il la reçut sans transport , & même sans émotion apparente : il se contenta de témoigner combien il étoit flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie* , remercia M. *Western* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de son neveu ; & l'assura , que si les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre , il ne souhaitoit rien plus sincèrement que d'accomplir au plutôt cette affaire.

La réponse de M. *Alworthy* déconcerta un peu le bouillant *Western* , qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans son voisin. Le doute de sçavoir , si les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre , lui parut surtout extrêmement ridicule. Les parens , dit-

il avec vivacité, sont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéisse ; & si quelqu'un avoit assez peu de goût pour balancer à prendre une épouse telle que *Sophie*, je suis son humble serviteur, n'en parlons plus.

M. Alworthy essaya vainement de le calmer, en l'assurant qu'il ne doutoit pas que son neveu ne fût enchanté de ses offres, & très-prompt à les accepter ; tout ce qu'il put tirer de l'impétueux *Gentilhomme*, fut une répétition cent fois réitérée de ses dernières paroles.

Le caractère de *M. Western* étoit trop bien connu, pour que *M. Alworthy* s'offensât de ses emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion & la nuit le ramèneroient à la raison. On parla d'autre chose ; & l'on se quitta le soir, sans que personne se doutât de ce qui s'étoit passé entr'eux.

CHAPITRE II

Matières curieuses.

DES que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il appella son neveu dans son cabinet ; & lui fit part des propositions de M. *Western*, en lui marquant toute la satisfaction qu'il auroit de ce mariage.

Blifil, sur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impression, avoit pourtant songé quelques fois qu'un parti aussi considérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déjà eues sur elle, que par la crainte que M. *Western* venant un jour à se remarier, ne diminuât peut-être la fortune de sa fille.

Dans ce cas-ci, cette crainte dispa-
roissoit. C'étoit M. *Western* lui-même qui proposoit le mariage : on pouvoit le lier. Ainsi, le grave

Blifil parut se prêter avec plaisir aux desirs de son oncle, en se réservant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition, & plus encore son avarice, n'osoit mettre au jour, par rapport aux précautions utiles qu'il convenoit de prendre contre le beau-père futur, dans les clauses du contrat.

M. Alworthy, écrivit dès le lendemain à *M. Western*, pour lui apprendre combien son neveu étoit reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire; & pour l'assurer, que *M. Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis de s'aller jeter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. Western, au comble de ses vœux & sans en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la première entrevue des deux Amans.

Très-content de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Western*, pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interpréter la

gazette au Ministre *Supple. M. Western*, qui sçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation aussi sérieuse, fut malgré sa vivacité naturelle, obligé d'attendre plus d'un quart d'heure avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin, qu'il avoit une affaire importante à traiter : sur quoi, Madame *Western* ayant répondu, qu'elle étoit entièrement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contente de la situation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas possible qu'on lui parlât dans un quart d'heure plus favorable.

Le Ministre parti, M. *Western* apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter cette bonne nouvelle à *Sophie* : commission dont la tante se chargea volontiers, & sans rien objecter à son frere. Graces, sans doute, à l'aspect favorable du *Nord*, sans quoi la conduite précipitée de M. *Western* eût servie de matière à plus d'un commentaire politique.

Sophie lisoit , lorsque sa tante entra chez elle. Debout , debout , ma nièce , (s'écria Madame *Western* , d'un ton & d'un air semblant] il est bien question maintenant de lecture ! Allons , dis - je , que l'on se coiffe , que l'on s'habille au plutôt de son mieux. oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien servie : nous le verrons dès cette après - midi ; jugez si je vous aime !

Eh qui , Madame ? répondit *Sophie* interdite , la rougeur sur le front , & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua Madame *Western* , Eh qui ? ... c'est donc à votre tante que vous comptiez en imposer ? c'est donc à moi , que vous imaginiez pouvoir cacher votre passion ? à votre pere , passe : mais à moi ! à moi ! ... j'ai trop vécu , ma pauvre nièce ; ne dissimulons plus. J'ai lû , je lis encore jusqu'au fond de votre pensée. Dès le jour même de mon arrivée , j'ai connu la carte de votre ame ; j'ai suivi , j'ai déchiffré ses moindres

mouvemens ? j'ai vu votre vainqueur !... n'en rougissez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai fait part à votre pere , qui l'approuve aussi ; & M. *Alworthy* , d'accord avec nous , consent aux vœux des deux jeunes Amans, que nous jugeons tous très - dignes l'un de l'autre.... Eh bien , vous rougissez encore ! vous ne répondez pas ?... Aux armes , dis - je encore un coup ! il vient dès cette après-midi : c'est M. *Alworthy* , c'est votre pere qui l'envoie.

Cette après-midi ! s'écria *Sophie* , en soupirant. Oui , oui , cette après-midi même , dit la tante. Pourquoi donc ce tremblement ? pourquoi ce trouble , & cet air abatu ? Pour moi , je le trouve très - bien ! & j'eusse presque été de votre goût , si mon âge....

Je conviens , interrompit *Sophie* , en bégayant , qu'il est aimable ; & que j'en connois peu qui soient plus dignes d'inspirer de tendres sentimens.... courageux , & compatissant ; plein d'esprit , sans mé-

chanceté ; humain , poli... en un mot , fait pour plaire... Eh , qu'importe le défaut de la naissance , lorsqu'il est compensé par tant de vertus !

Qu'appellez-vous défaut de la naissance ? répartit Madame *Western* ; où prenez-vous cela ? qui peut vous avoir fait de tels contes ?

Hélas , Madame , répondit *Sophie* les yeux baissés , puis-je ignorer un fait public ? puis-je ne pas sçavoir combien le pauvre *M. Jones* a dû souffrir , & souffre encore peut-être , d'un malheur , dont il n'est pas coupable.

M. Jones ! s'écria tout-à-coup la tante. *M. Jones* ! Ciel , qu'entens-je ?... ce n'est donc pas *M. Blifil* ? quoi , malheureuse , c'est *M. Jones* que vous aimez !..... le silence & la pâleur de *Sophie* plus morte alors que vive , ne pouvoient laisser plus long-tems la tante incertaine sur l'objet des vœux de la nièce.

Ce que la surprise , le mépris ,

la rage , tout enfin ce qui peut inspirer une femme ambitieuse qui se voit cruellement trompée dans ses espérances , fut ici rassemblé pour accabler la triste *Sophie* , & le malheureux *Jones*.

La nièce , presque inanimée , étoit aux pieds de l'implacable tante , qui rugissant de fureur , vouloit sortir pour aller tout apprendre à son frere ; rien ne pouvoit appaiser le feu de sa colère ; & *Sophie* frémissait à chaque instant que les éclats n'en fussent entendus !

A force de soupirs , de pleurs & de supplications , la tante un peu moins irritée promit enfin , de ne point trahir le secret de *Sophie* : mais, ce ne fut qu'après avoir promis , à son tour , de travailler à étouffer son indigne passion pour *Jones* , & de recevoir la visite de M. *Blifil* , avec toute la politesse & les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

DE'S que Madame *Western* fut sortie de l'appartement de *Sophie* ; *Honora* y entra , & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. *Honora* , qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la scène qui venoit de se passer entre la tante & la nièce , avoit prêté l'oreille au trou de la serrure , & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau surcroît de confusion pour *Sophie* ! qui se voyant à la merci de sa femme de chambre , fut obligée de lui dévoiler un secret qu'*Honora* savoit aussi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, étoit sensible ; ellè aimoit sa maîtresse , & nous avons déjà vû qu'elle ne haïssoit point *Jones*. Elle déclama long-tems contre les peres assez injustes pour prétendre forcer l'inclination

de leurs Enfans; plus vivement encore, contre les gens qui se mêlent sans mission des affaires d'autrui : Chapitre, où Madame *Western* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie*, à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir sans trop de répugnance les visites de M. *Blifil* ; promit enfin à sa Maîtresse, de lui être fidelle, & de lui servir au risque même de sa vie.

L'après-midi, M. *Western*, pour la première fois, déclara ses volontés à sa fille, en lui faisant valoir l'ardeur avec laquelle il avoit travaillé à la rendre heureuse, dès l'instant qu'il avoit été instruit de ses inclinations par Madame *Western*.

Sophie, encouragée par les caresses de son pere, & par sa bonne humeur, alloit risquer de lui apprendre combien sa tante s'étoit trompée dans ses conjectures, lorsque l'on annonça M. *Blifil*.

M. *Western* après avoir embrassé fortement son gendre futur, se crut de trop dans cette première

entrevuë , & laissa les Amans ensemble.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune Gentilhomme , parmi toutes ses bonnes qualités , étoit encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même , que l'on traite assez vulgairement de modestie , & qui naît communément d'un fond d'orgueil , mêlé avec le sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais , il vouloit ici parler mieux ; & les mots se croisoient sur ses lèvres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés en complimens guindés , auxquels on répondit , en regardant ailleurs , par quelques demie-réverences , & par autant de monosyllabes polies.

M. *Blifil* , fondé sur l'expérience qu'il o-yoit avoir des femmes , & sur la bonne opinion de soi-même , interpréta favorablement le trouble de *Sophie* , qu'il regarda com-

me un aveu tacite des sentimens qu'il avoit inspirés. Lors même que *Sophie*, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de la pudeur, & de s'en consoler, dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très-digne fils de feu son pere, la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere; également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parens, *M. Blifil* sortit très-satisfait de sa visite.

M. Western, qui l'attendoit au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il en avoit eue, que ce vieux Gentilhomme, qui de sa vie n'avoit scu commander à ses passions, pensa danser de joye, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut ensuite à l'appartement de sa fille , où ses transports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choisir tout ce qui pouvoit lui plaire , tant en habits , qu'en bijoux : sa fortune n'étoit pas à lui , tout étoit à *Sophie* , il vouloit qu'elle seule en disposât.

Sophie , qui n'imaginait pas que *Blifil* eût lieu d'être si content d'elle , ne concevoit pas trop d'où parloit cette effusion de cœur de la part de son pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laisser échapper cette occasion de lui ouvrir le sien propre : *Blifil* étoit homme à presser le mariage ; la vivacité de *M. Western* ne manqueroit pas de seconder l'impatience de cet odieux Amant : la haine qu'elle avoit pour lui , aussi forte que sa tendresse pour *Jones* , ne pouvoient plus être long-tems cachées..... Tant de motifs réunis , la jetterent aux pieds de *M. Western* , & lui donnerent assez de force pour supplier son pere , de ne pas la contraindre à recevoir pour époux

l'homme du monde pour lequel elle se sentoît le plus d'aversion.

Quelle surprise ! quel coup de foudre , pour M. *Western* !... Cette *Sophie* , cette fille l'instant auparavant si chère à ses yeux , n'est plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un courroux, d'autant plus terrible , qu'il le croit légitime. Sa fille gémit , & l'implore envain , il s'arrache brusquement de ses bras ; & lui annonce , en jurant à l'Angloise , qu'il faut se résoudre à épouser *Bliss* , ou à être chassée de la maison paternelle , pour n'y rentrer jamais.

L'emportement de M. *Western* étoit monté au point , qu'il étoit sorti sans s'appercevoir que la pauvre *Sophie* , après avoir en vain prétendu le retenir par son habit , étoit tombée la face contre terre , & nageoit dans son sang.

Tom étoit dans l'appartement de M. *Western* , quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux Gentilhomme , encore tout fumant de colère , ne se fit point presser pour

faire part à *Jones* de ce qui l'avoit al-
luminée.

Tom, qui n'avoit pas eu le moindre vent de ce qui s'étoit passé en faveur de *Blifil*, pensa tomber à la renverse, en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par degrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à *M. Western* la permission d'aller voir sa fille, sous prétexte de hasarder ses conseils pour l'engager à se soumettre aux desirs de son pere.

L'extrême agitation de *M. Western*, ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint sans peine la permission qu'il demandoit.



CHAPITRE IV.

Scène touchante.

Sophie , que son pere avoit laissée évanouie , en sortant de chez elle , se relevoit avec peine , lorsque Tom y entra : les larmes , & le sang , couvroient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah , M. Jones , dit elle , vous voyez la plus malheureuse des créatures ! Hélas , qui vous amène ici ?... Vous ignorez sans doute toute l'horreur de ma situation ; & votre présence en ces lieux , peut l'augmenter encore ! Fuyez , fuyez au plutôt : c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi , dit-il , d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne du sang que je vois couler.... Ah , Sophie ! Que ne puis-je épuiser mes veines , pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux !... Je ne

vous dois déjà que trop , interrompit-elle , en le regardant tendrement..... Hélas , pourquoi m'avoir sauvé la vie ?... Nous serions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel que dites-vous ? repartit *Jones* : est-il quelque supplice plus horrible pour moi, que les souffrances de *Sophie* ? Puis-je respirer que pour elle ?

Sa voix & ses regards , en prononçant ces mots , étoient embrasés du feu de sa passion. Il se saisit de la main de *Sophie* , que cette fille trop occupée de sa douleur , ne songea guères à retirer.... Tous deux observoient un profond silence , tandis que leurs yeux mouillés de pleurs , & fixés l'un sur l'autre , lisoient mutuellement dans leur ame.

Sophie . enfin , revint assez à elle-même pour presser de nouveau son Amant de sortir au plutôt de sa chambre , en lui faisant entendre , qu'elle étoit perdue si on les y trouvoit ensemble.

Tom la tranquillisa , & la surprit encore davantage , en l'assurant , que c'étoit par ordre de son pere , qui lui avoit appris toute l'aventure de l'après-diné , qu'il étoit maintenant auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival , s'écria-t'il , c'est en faveur de *Blifil* , qu'il croit que je viens vous parler.... Mais , que n'eussai-je point promis , pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ?... Parlez , parlez-moi donc , chere *Sophie* , consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t'il jamais si tendrement que moi!.... Quoi , vous êtes assez barbare , pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver pour jamais de vous !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle , pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !...

Sophie , alors , levant sur lui des yeux où toute l'énergie du sentiment étoit peinte. Hélas ! que veut donc *M. Jones* ? dit-elle , que prétend-t'il que je lui dise ?

Promettez, promettez seulement, s'écria-t'il en souriant, que vous n'épouserez jamais *Blifil*.

Arrêtez, répondit *Sophie* : le son même de ce nom détesté est mortel pour mon cœur ! soyez certain, qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce que je pourai lui refuser... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baissant la main ; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'espérer !

Hélas ! lui dit *Sophie* ; à quoi prétendez-vous que je m'engage ? quel espoir puis-je vous donner ?..... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon père ? Ignorez-vous ses intentions ?

Non, répliqua-t'il, mais je sais qu'il ne peut vous forcer de vous jeter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'est pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, C'est plus encore la crainte de troubler le repos de ses jours. C'est plus encore celle de rendre votre perte aussi certaine que la mienne, si je suis ac-

sez foible pour ne pas résister à vos feux... C'est cette idée seule qui m'afermit assez pour vous ordonner d'éviter votre perte, en vous séparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones*, je ne crains rien, que de perdre *Sophie*, Ciel ! prononce ma mort, avant que de nous séparer.

Les deux Amans, fondans en larmes, s'attendrissoient ainsi mutuellement, lorsqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonstance, que celui du tonnerre, annonça l'arrivée du redoutable *Western*.

Sa sœur, qu'il avoit instruite de la désobéissance de sa fille, s'étoit cruë affranchie de la promesse qu'elle avoit faite à *Sophie*; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle savoit des sentimens secrets de sa nièce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre sa fille, autant que contre son téméraire Amant, M. *Western* n'avoit fait qu'un saut, de

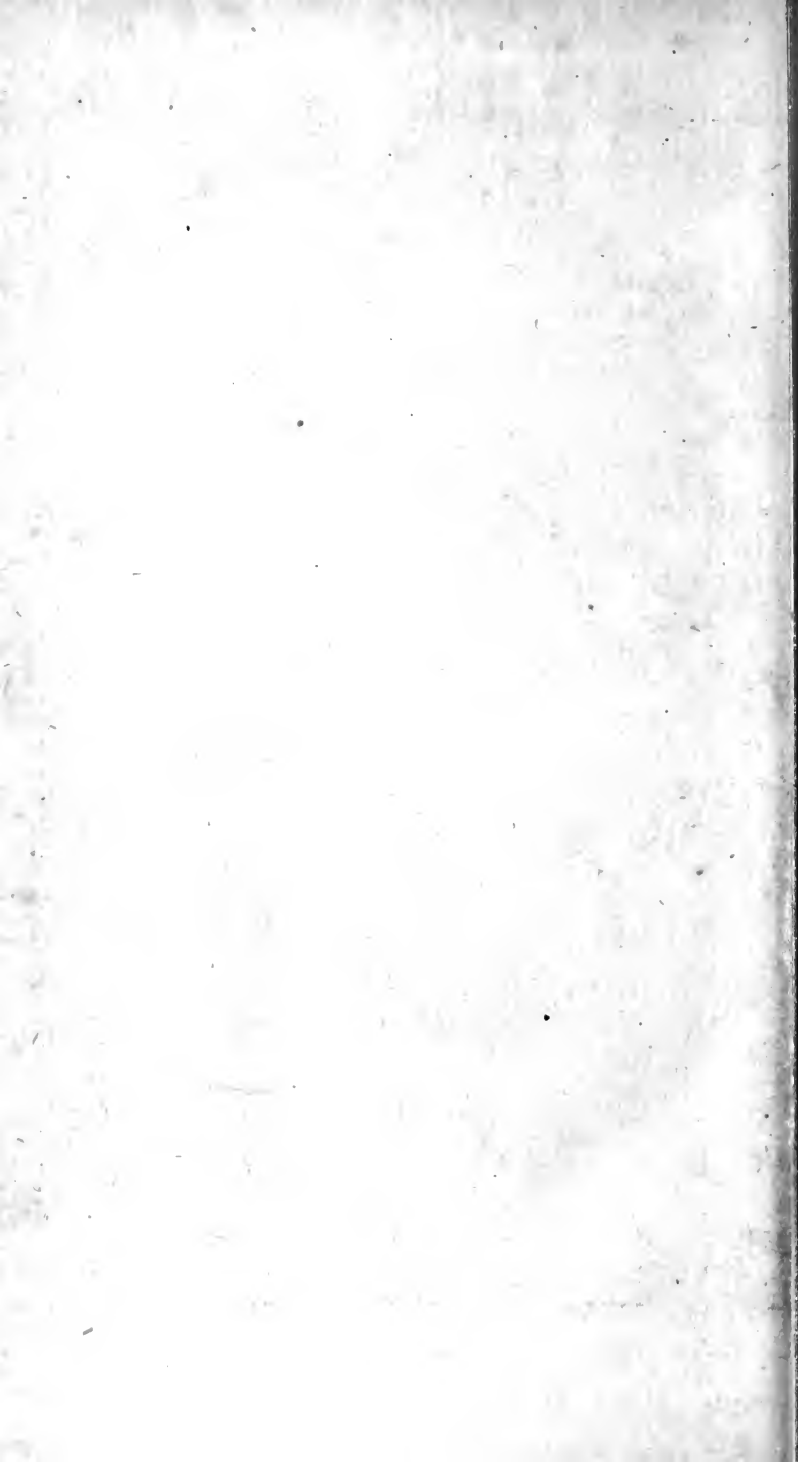
l'appartement de sa sœur , à celui de Sophie , dont il avoit presque enfoncé la porte.

Mais un spectacle , auquel il ne s'attendoit pas , suspendit en entrant la rage : Sophie , pale , sanglante , & presque sans mouvement , étoit tombée dans les bras de Jones ! ... Le premier soin de M. *Western* fut de courir à sa fille , qu'il croyoit morte ; de-là , à la porte de la chambre , pour appeller du secours ; de revenir ensuite à elle , sans faire attention dans les bras de qui elle étoit , pour la prendre dans les siens propres , & tâcher de la rappeler à la vie.

Madame *Western* , suivie de toute la maison , fut bientôt dans la chambre de Sophie , qu'on eut grand-peine à faire revenir ; & que l'on mit au lit , après avoir congédié tous les hommes.

M. *Western* , un peu rassuré sur la santé de sa fille , reprit toute sa fureur en jettant enfin les yeux sur Tom Jones. Heureusement , peut-être pour tous deux , que le Minis-





tre *Supple*, homme robuste & pacifique, s'opposa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le désolé *Tom*, tandis que son adversaire étoit retenu dans les bras du Ministre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour apaiser le ressentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures, & des menaces emportées, au cas qu'il osât jamais reparoître au Château; & il se vit enfin forcé, en cédant aux conseils du Ministre, de se soustraire à la présence du furieux vieillard, pour retourner dès l'instant même au Château de M. *Alworthy*.



CHAPITRE V.

Visite de M. WESTERN à M. ALWORTHY. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de cette scène, M. Alworthy étoit à déjeuner tranquillement avec son neveu Bli-fil ; lo que M. Western encore tout échauffé de la veille, entra sans se faire annoncer ; & leur fit, tout d'une haleine , le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. Alworthy , véritablement touché de ce contretems imprévû, & déjà prévenu contre Ton , s'en remit à M. Western de la punition du coupable , & des mesures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule , qui dérangoit tous leurs projets.

Il fut arrêté , que le Château de M. Western, & les environs mêmes, seroient

seroient désormais interdits à *Tom* ; sur peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaiteur ; qui se chargea de le réprimander d'une façon qui ne laisseroit rien à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. Western , content de *M. Alworthy* , envisageant le triste *Blifil* , que la surprise & la rage avoient jusques-là rendu muet , lui jura dix fois , en l'embrassant , qu'il n'auroit jamais d'autre gendre ; & retourna chez lui , plus vite encore qu'il n'en étoit venu , dans la crainte de ce qui pouvoit s'y passer pendant son absence.

Après le départ de *M. Western* , *M. Alworthy* qui voyoit son neveu rêveur , & soupirant profondément , lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas , Monsieur , lui répondit *Blifil* , peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant , quand la raison & la passion lui montrent chacune un chemin contraire , La raison , veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un

autre : & la passion me flatte, que le tems & mes soins pourront la disposer en ma faveur. Je sens, d'un autre côté, l'injustice de vouloir supplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paroît posséder ; mais la résolution déterminée de M. *Western* me fait en même tems sentir, qu'en disputant ce cœur, je puis faire le bien de toutes les parties : non seulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte est infaillible, s'ils sont jamais époux. La fille, & j'en suis bien certain, est perdue sans ressource ; puisqu'indépendamment de la ruine de sa fortune, & d'une alliance sans doute deshonorante, elle aura encore la douleur de voir dissiper le peu de bien que M. *Western* n'aura pû se dispenser de lui donner... Ah, mon cher oncle ! si comme moi, vous connoissiez bien *Tom* ? si vous sçaviez ce que j'ai crû devoir vous taire ?... Quoi donc ? (interrompt M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau ? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monsieur, répliqua *Bliss*,

oublions le passé; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne , encore un coup , dit M. *Alworthy* , de ne me rien cacher.

Vous sçavez , Monsieur , que vos ordres furent toujours sacrés pour moi : je suis pourtant fâché d'avoir parlé ; vous pourriez , dans la circonstance présente , me soupçonner de quelque animosité contre *Tom* : le Ciel m'est cependant témoin , qu'un motif aussi bas n'entrera jamais dans mon cœur ! daignez donc me dispenser d'en dire davantage ; ou si vous m'y forcez , souffrez que dès à présent j'ose vous demander sa grace !

Je ne vous promets rien , répliqua M. *Alworthy* ; je n'ai montré , je crois , que trop de faiblesse pour lui ; & beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en sçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit , sans doute ! s'écria *Blifil* , puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie , quand toute la famille , à mon exemple , étoit en larmes , il faisoit reten-

tir la maison des chants que lui inspiroient son mauvais cœur , & son ivresse. Je hazardai quelques représentations , sur l'indécence de sa conduite : mais l'état où le vin l'avoit mis , lui permettoit peu de m'entendre : il poussa l'insolence , après m'avoir accablé d'un torrent d'injures , jusqu'à porter la main sur moi.... Qu'entens-je ! interrompit M. *Alworthy* : le traître osa-t-il vous frapper ?

Je l'avois oublié, Monsieur , continua *Blifil* : Puisse-t'il aussi bien oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaiteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin , pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désiroit depuis long-tems , il acheva d'écraser *Tom* , en chargeant des plus noires couleurs l'histoire de son prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par notre Héros : Histoire que la charité l'avoit , disoit-il ,

empêché d'apprendre à son cher oncle, & surtout dans un tems de convalescencé.

M. *Alworthy* avoit déjà prononcé, dans son cœur, la sentence de *Jones*. Il fit pourtant appeller *Tuakum*; qui, après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Blifil*, couronna l'ouvrage de son disciple, en montrant à M. *Alworthy* son estomac encore meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le Lecteur est peut-être surpris que *Blifil* & *Tuakum* eussent tardé si long-tems à instruire M. *Alworthy* des dernières fredaines de *Jones*. Mais, il avoit fallu qu'ils attendissent que le rétablissement de la santé de M. *Alworthy* eût fait renvoyer le Médecin, qui auroit pû les démentir, du moins pour la première scène. Ils étoient sûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matière à grossir encore son procès : au moyen de quoi, leur succès n'étoit plus douteux. Ajoutons aussi, que *Blifil*, en paroissant avoir

exigé le silence de *Tuakum* (sur les outrages qu'il avoit reçus) sembloit être en effet ami de *Jones*; & que *Blifil* étoit bien sûr de ne pouvoir prendre son oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles.

Monsieur *Alworthy* avoit pour coutume de ne jamais punir personne, de ne pas même congédier un domestique, dans la chaleur de son ressentiment. Il attendit l'après-dîner, pour mettre la sentence de *Tom* à exécution.

Le pauvre garçon assista au dîner, à son ordinaire; mais son cœur étoit trop surchargé de peines, pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber sur lui, de la part de M. *Alworthy*, l'avertirent que M. *Western* avoit révélé toute

son intrigue avec *Sophie* , & acheverent de le déconcerter. La table levée , & les domestiques partis , M. *Alworthy* , commença sa harangue.

Il rappella , en détail , toutes les iniquités de *Jones* , principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même ; & finit par lui dire , que s'il étoit hors d'état de se justifier nettement sur chaque article , il pouvoit dès à présent partir , pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de *Jones* , déjà accablé par ses autres chagrins ; le trouble qui s'empara de son cœur , aux accusations imprévues d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé si sévère , ne lui laissoient pas l'esprit assez libre pour défendre sa cause , avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs , au fond , les charges , étoient vraies : les circonstances seules auroient pû l'excuser : mais , il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête ; & semblable à un criminel , réduit au dé-

l'espérance, il n'invoqua que la clémence de son Juge.

La pitié que m'inspiroit votre jeunesse, lui dit M. *Alworthy*, & l'espérance de vous ramener à la vertu, ne m'ont déjà que trop de fois séduit. Je serois plus coupable que vous, si je vous pardonnois encore. Que dis-je ? votre coupable audace, en tentant de séduire une fille, à qui vous ne deviez que le respect le plus profond, me force à me justifier moi-même, en punissant votre attentat : on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude, ou de la lâcheté. Si mon humeur, & mon repos vous eussent été chers, vous n'eussiez pensé, qu'en frémissant, à l'indignité de votre entreprise. Est-il des châtimens assez sévères, pour un traître & pour un ingrat ? Je me crois à peine excusable, en songeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe : je vous ai élevé comme mon fils, je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ou-

vrant ce papier , de quoi vous mettre en état de vivre , pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais , si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté , ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un , qui , cet instant passé , ne veut plus de commerce avec vous.... je veux bien vous dire encore , que rien de ce qu'on vous reproche , ne m'a plus vivement touché , que votre extrême ingratitude pour un ami (en montrant *Blifil*) dont les tendres sentimens , méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle , pour être supporté par *Jones*. Un torrent de pleurs ruissela de ses yeux ; toutes les facultés de la parole & du mouvement , lui furent interdites. Il se sentit , pendant quelques instans , incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de quitter la maison. Il s'y résolut enfin , après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. *Alworthy* , avec des transports

aussi difficiles à feindre , qu'à d'écrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

TOm, dûment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems, informé, que ses habillemens, ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui seroit remis partout où il trouveroit bon.

Il partit, en recevant cet avis; & fit environ un quart de lieue sans se retourner, ni sans sçavoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau, qui croisoit son passage; & bien plus fatigué de sa douleur, que de sa lassitude, l'infortuné Tom se reposa quelques instans dans la prairie, dont ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t'il, d'un air d'indignation, ne

m'enviera peut-être pas la consolation de gémir ici !

C'est-là , qu'il s'abandonna tout entier aux violens transports de sa douleur ; & qu'après avoir long-tems pleuré sur son sort , il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur sa passion , & sur le parti qu'il avoit à prendre , dans la situation déplorable où son malheur le réduisoit.

Son plus grand embarras , étoit de sçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de se détacher d'elle , lui portoit la mort dans le cœur ; mais celle de causer la perte de cette aimable fille , s'il persistoit dans un espoir trop chimérique , étoit un autre supplice , bien plus cruel encore !

Déchiré tour à tour par ces accablantes idées , le malheureux *Jones* se relevoit & retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de *M. Alworthy* , l'amertume de ses reproches , l'impossibilité probable de toute espèce de succès , & surtout la gloire de sa-

crifier sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminèrent enfin à fermer l'oreille à la voix de l'amour, pour se livrer entièrement à celle de l'honneur.

Son amour propre, flatté de la grandeur du sacrifice, l'aveugla sur ce qu'il pourroit lui coûter. Une maison s'offrit à ses regards : il y courut, & se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je presume assez de l'excellence de votre ame, pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçues, trouveront grace devant vous. Hélas ! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

Je vais vous obeir, Madame, je me prive de votre présence ; & je m'en prive pour jamais..... que cet ordre est cruel pour moi ! mais j'en accuse la fortune, bien plus que ma Sophie. Et tel est mon malheur, qu'il devient né-

ressaire pour elle ; & que la félicité de ce que j'aime est attachée à la nécessité d'oublier qu'il exista jamais un infortuné tel que moi !

Croyez , croyez , belle Sophie , que je vous cacherois mon malheur même , si je pouvois probablement imaginer que la voix publique ne dût pas vous le révéler. Je connois la bonté , la sensibilité de votre cœur ; je voudrois lui sauver les peines que les malheurs d'autrui lui causent. Puissent les miens ne point troubler votre repos ! Après vous avoir perduë , tous les maux que me prépare l'avenir ne pourront me trouver sensible.

O ma Sophie , qu'il est affreux de vous quitter ! Qu'il est bien plus affreux encore , de souhaiter d'être oublié de vous ! Cependant , l'amour le plus pur , l'amour le plus tendre , l'amour enfin que j'ai pour vous , exige l'un & l'autre.

Pardonnez-moi d'oser penser , que le ressouvenir d'un malheureux soit capable de jamais altérer votre repos. Mais, si la chose étoit possible, immolez , sacrifiez jusques à ma mémoire à

la tranquillité de votre cœur. Croyez ; s'il le faut , que je ne vous aimai jamais ; pensez , combien je vous méritois peu ; écoutez la voix de la gloire ; & méprisez un enfant de la Terre , dont la témérité ne sçauroit être trop punie.... La plume tombe de ma main... Grand Dieu ! veillez toujours sur ma Sophie..

Jones , cherchant dans ses poches de quoi cacher cette Lettre , fut fort étonné de les trouver vuides. La vérité du fait est , que notre Héros , dans un des accès des fureurs douloureuses qu'il avoit eû l'instant auparavant dans la prairie , s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : le porte-feuille , qu'il avoit reçu de M. *Alworthy* , & qu'il n'avoit pas encore ouvert , quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres sterlin , avoit été jetté au vent avec le reste ; & le pauvre *Tom* ne s'en ressouvenoit qu'alors.

Il trouva , dans la maison où il étoit , ce qu'il falloit pour fermer sa Lettre ; & il n'eut rien de plus pressé , que de retourner sur les

bords du ruisseau , dans l'espoir d'y retrouver ce qu'il avoit perdu.

A peine étoit-il en chemin , qu'il rencontra son ancien ami *George* , le Garde Chasse , qui après l'avoir très tendrement complimenté sur son infortune , (déjà connue dans le canton) s'étoit hâté de suivre ses pas , pour lui présenter ses services.

Il accompagna *Tom* dans la prairie , où tous deux chercherent long-tems ce qu'ils ne devoient point trouver ; & la raison en étoit simple : c'est que le porte-feuille , & le reste , étoit dans la poche de *George* , qui l'ayant trouvé sous ses pieds , croyoit le tout de bonne prise.

Tom n'ayant plus d'espoir de recouvrer ses effets perdus , & beaucoup moins touché de cette nouvelle disgrâce , que bien des gens ne le croiront peut-être , se retourna tout-à-coup vers son ancien ami. Puis-je espérer de vous , lui dit-il ; mon cher *George* , le service le plus signalé que vous puissiez me rendre , dans l'état où je suis ?

L'honnête *George* , qui avoit amassé quelque argent au service de *M. Western* , au sçu de son ami *Tom* , craignant qu'il ne fut ici question d'en prêter une partie , ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois , que *M. Tom* pouvoit en toute occasion compter sur ses services. Mais son inquiétude s'évanouit , en apprenant qu'il ne s'agissoit que de porter une Lettre à *Sophie* . Il s'en chargea de tout son cœur : car , à l'argent près , *Tom Jones* étoit au monde , ce qu'il aimoit le plus.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la Lettre pouvoit passer jusqu'à *Sophie* . *George* partit au moment même ; & *Tom* fut attendre le retour de son Messager dans une Hôtellerie , à un quart de lieuë de là.

George , en arrivant chez *M. Western* , rencontra Mlle *Honora* , à qui , après l'avoir sondée par quelques questions préliminaires , il remit la Lettre pour sa Maîtresse ; & de qui il en reçut une autre , qu'on

avoit portée tout le jour dans son sein, & qu'on désespéroit déjà de pouvoir faire tenir à M. Jones.

Le Garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où étoit Jones, qui saisissant, sans lui parler, la Lettre de Sophie, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi, les mauvais procédés de mon pere, fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnoissance que je ne croirai jamais assez dignement acquitter. Vous connoissez son caractère; daignez, à ma priere, éviter partout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler.... Croyez pourtant, que la plus grande violence pourra seule forcer le sacrifice de ma main en faveur de quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut, relut, & baïsa cent fois

cette Lettre ; elle ralluma tous ses feux. Il se repentit de la façon dont il avoit écrit à *Miss Western* ; mais , il se reprocha bien plus d'avoir fait partir une autre Lettre , pendant l'absence de son Messager , par laquelle il promettoit solennellement à M. *Alworthy* , d'étouffer jusqu'aux moindres lueurs de sa passion pour *Sophie*.

Cependant , dès qu'il fut un peu de sang froid , il sentit que le billet de *Sophie* n'adoucissoit ni ne changeoit sa situation , qu'en lui laissant l'espoir que la constance de cette fille pouvoit être assez ferme pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux Amans aussi fidèles.

Cette dernière idée confirma ses premières résolutions ; & après avoir pris congé de *George* , il se mit en chemin vers une petite ville voisine , où il avoit prié M. *Alworthy* , (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer sa sentence ,) de faire tenir son porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de SOPHIE, qui sera approuvée par celles de son sexe capables de penser comme elle.

Sophie, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point passé le tems agréablement. Elle avoit essuyé de longues conversations, & de très-ennuyeuses lectures de la part de sa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus envisagé que comme une passion ridicule. Le mariage, disoit-elle, n'est aujourd'hui considéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'est par les hommes : proportionné aux avantages qu'on en retire, soit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes solides, appuyées par nombre d'exemples illustres, & très-prolixement commentés par

la scientifique tante , avoient tellement excédé la pauvre *Sophie*, qu'elle s'étoit enfin déterminée à se mettre au lit ; où elle étoit encore , au retour de son pere , de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorsque M. *Western* entra précipitamment dans l'appartement de sa fille. Je suis charmé de vous trouver ici , lui dit-il ; tout est en sûreté : je vais faire en sorte qu'il en soit toujours de même.

A ces mots , il ferma la porte , & en donna la clef à *Honora* , après avoir joint , aux ordres les plus précis , les plus brillantes promesses au cas qu'elle lui fût fidelle , & les menaces les plus terribles , au cas qu'elle trahît sa confiance.

Les instructions d'*Honora*, étoient, de ne pas souffrir que *Sophie* mît le pied hors de sa chambre , à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller ; & de n'en permettre l'entrée, qu'à sa tante seule. Ordre pourtant à la Duégne , de faire toutes les volontés de sa maîtresse, en lui inter-

disant seulement l'encre , les plumes & le papier , dont l'usage étoit défendu à *Sophie*.

A l'henre du dîner , le vieux Gentilhomme fit descendre sa fille , qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire, on ne parla de rien; & la table levée , on la remit dans sa prison.

Le soir , la Geoliere *Honora* lui glissa la lettre qu'elle avoit reçue des mains du Garde-Chasse. *Sophie* la lut très - attentivement deux ou trois fois de suite , & se jetta sur son lit , en versant un torrent de larmes.

Honora , aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse , s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora* ! je suis perdue , s'écria la tendre *Sophie* ; je suis convaincue que tu m'aimes : c'est trop long-tems te cacher mon secret.... j'ai laissé surprendre mon cœur par un ingrat , qui n'en étoit pas digne.... hélas , il m'abandonne , il me trahit !

Ciel ! répondit la femme - de-

chambre , se peut-il que M. *Tome* soit un perfide ? il l'est , il l'est sans doute ! vois cette lettre , répliqua *Sophie* , m'abandonneroit-il , me prieroit-il d'oublier jusqu'à son nom même , s'il m'eût jamais aimée ! l'auroit-il pû penser ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien , Madame , il faut le mépriser , interrompit *Honora* : il faut vous en vanger , en vous donnant à M. *Blifil*. Il convient fort à un drôle , tel que M. *Jones* , à un misérable bâtard , dont le pere même n'est pas encore trop bien connu , d'oser manquer à ma maîtresse ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête , lui dit *Sophie* , avec aigreur , arrête tes blasphêmes , & garde-toi de jamais prononcer son nom devant moi , qu'avec respect.... lui me manquer jamais ? juste Ciel , que je suis injuste ! son cœur , son triste cœur a plus souffert , eu écrivant ces mots cruels , que je ne souffre moi-même en les lisant.... Tout est vertu , tout est générosité , tout est noblesse en lui ! ah ! que je dois rougir de ma foi-

blesse , quand je condamne ainsi ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora* , le croiras - tu ? c'est mon seul intérêt qui le guide ! c'est à moi qu'il se sacrifie , qu'il s'immole lui-même !..... la crainte d'être un obstacle à mon bonheur , l'a jetté dans le désespoir !....

Je suis charmée , dit *Honora* , qu'il ait senti , & que vous sentiez enfin combien cette crainte est juste. N'auroit-il pas été bien triste , n'auroit-il pas été cruel de vous voir risquer de vous perdre , pour un jeune Avanturier chassé de chez son bienfaicteur , & chassé , dit-on sans un sol ?

Chassé ? s'écria *Sophie* , en frémissant.... Qu'entens - je ? explique-toi.

Honora , lui apprit alors ce qu'elle avoit scû , par le bruit du Village , du bannissement de *Tom Jones* , fondé sur la hardiesse qu'il avoit eue de porter ses vœux jusqu'à la fille unique de M. *Western* : ce qui avoit tellement fâché M. *Alworthy* , qu'il avoit mis *Jones* à la portée ,

sans lui faire présent d'un denier.

C'est donc moi ? dit *Sophie* en sanglottant ; C'est moi qui cause sa ruine !.... Chassé , sans un denier !... Hâte-toi , ma chere *Honora* , prends tout ce que je possède : ôte ces bagues de mes doigts. Tien , voilà ma montre : porte lui tout.... Cours , vole , tâche au plutôt de le trouver.

Honora , qui craignoit que M. *Western* ne lui demandât compte des bijoux de sa fille , se jeta aux genoux de *Sophie* , pour lui représenter les conséquences de sa libéralité , & le danger certain qui les menaçoit toutes deux , peut-être même son Amant , au cas qu'elle fût sourde à de si justes remontrances.

Eh bien , prends donc tout mon argent , lui dit *Sophie* , n'en réserve pas une obole ; fais en sorte de trouver cet infortuné , & de le lui remettre.... Cours , cours , te dis-je ; ne perds pas un moment.

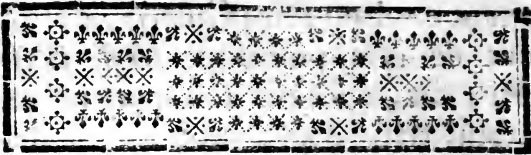
La tendre Amante fut obéie ; *Honora* retrouva *George* dans le Château , & lui remit une bourse contenant

tenant environ seize *Guinées* : c'étoit tout ce que possédoit *Miss Western* ; car, quoique son pere ne lui refusât rien, *Sophie* étoit trop généreuse pour beaucoup amasser.

George se sentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que son larcin, dont il subsistoit ici deux témoins, ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compassion pour l'état actuel de *Jones*, l'emporta sur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidèlement de son message, & remit la bourse bien complète à son ami,

Fin du sixième Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,¹

LIVRE SEPTIEME.

Concernant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

Jones reçut ses effets le lendemain matin , de chez M. *Alworthy* , avec cette réponse à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire , Monsieur , que le parti qu'il a pris de se défaire d'un hôte , tel que vous , n'ayant été fondé que sur une résolution bien réfléchie , & sur l'évidence même du peu qu'il vous valiez ,

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi admirable que rare : vous avez apparamment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoiqu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaisance de votre part, que celle de quitter le Pays au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sincères pour votre amendement, dans l'espoir de pouvoir me dire votre Serviteur ;

B L I F I L.

La lecture de cette Lettre élevoit dans le cœur de Jones mille sentimens aussi impétueux qu'opposés : celui de la douleur prévalut enfin sur celui de l'indignation & de la rage ; les larmes vinrent à propos à son secours ; & détournèrent le

danger qui menaçoit sa tête.

Il rougit pourtant bien ôt du remède ; & se relevant tout à coup , eh bien , s'écria-t'il , donnons donc à M. *Alworthy* la seule preuve qu'il exige de mon obéissance : Partons , dès ce moment..... Mais où aller ? De quel côté tourner mes pas ?... Laissons ce soin à la fortune : puisque nul Etre sur la terre , ne s'intéresse pour un malheureux tel que moi , tout m'est également indifférent.... Nul ne s'intéresse à ton fort ? Ingrat ? tu fais trop le contraire ! Les vœux que quelqu'un fait pour toi , ne te sont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier ?... Je veux , je dois penser , que mon destin n'est pas indifférent à ma *Sophie*.... Faut-il donc abandonner le seul ami , le seul bien qui me reste ? & quel ami , grand Dieu !Mais , puis-je rester auprès de *Sophie* ? dût-elle le souhaiter aussi ardemment que moi , ai-je quelque espérance de pouvoir l'aborder , sans l'exposer à la vengeance de son père ? Puis-je la faire con-

sentir à sa perte ? & dût-elle y consentir , oserai-je me prévaloir de sa foiblesse.... comme un méprisable brigand , roderai-je autour du Château de son pere , en nourrissant un si coupable espoir ?... Non , j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu , *Sophie* ! adieu la plus aimée & la plus aimable des femmes !.....

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller , & que faire ? Le monde , suivant l'expression de *Milton* , étoit ouvert devant ses yeux ; & *Tom* , ainsi qu'*Adam* , ne voyoit , ne connoissoit aucun mortel de qui pouvoir attendre du secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés , qu'un vuide affreux !

Toutes les professions , tous les métiers exigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrâce , il se trouvoit à peu près sans argent. L'*Océan* enfin , cet ami secourable des malheureux , vint s'offrir à sa pensée , & parut lui tendre les bras : *Tom* se décida

dans l'instant ; & , pour parler moins figurément , se détermina à se faire marin.

Mais , avant que de le suivre sur la route de *Bristol* , où il projette de s'aller embarquer , nous ramènerons le Lecteur chez M. *Western* , pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Western* avoit tenu sa fille prisonnière ; la tante de *Sophie* étoit absente du Château. Le soir , à son retour , elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaise , qu'il avoit agi sans la consulter ; & , que pour se tirer d'embaras , il s'étoit absolument reposé sur sa sœur de la conversion de sa fille.

Le matin même du départ de M.

Jones, Madame *Western* fit appeller *Sophie* dans son appartement ; où , après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu sa liberté , cette femme Philosophe déploya toute son éloquence pour prouver à sa nièce, que le choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raisonnable , pourvu qu'il fût bien riche , & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour , qui , suivant elle , n'étoit qu'une passion romanesque , depuis long-tems proscrire par les personnes sensées , & reléguée dans l'obscurité des Provinces ; & conclut enfin , après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. *Bliss* , par exhorter sa nièce à consentir de recevoir ses vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les sentences , toutes les citations , toutes les maximes & les raisonnemens politiques , dont Madame *Western* avoir fortifié divers endroits saillans de sa harangue. Je crois devoir aussi passer sous silence , les réponses de *Sophie* , & les répliques de la tante.

Il suffit de ſçavoir , que notre Héroïne ſe défendit bien ; & que Madame *Western* , outrée de n'avoir encore pû remporter , ſur une petite Provinciale , une victoire qu'elle croyoit certaine , & dont elle avoit flatté ſon frere , après avoir paſſé rapidement du ton de la perſuaſion à celui de la menace , inſultoit *Sophie* ſur la baſſeſſe de ſes ſentimens , & croyoit déjà lire dans les yeux effrayés de ſa nièce l'inſtant de ſa défaite , lorsque M. *Western* , qui avoit tout écouté a la porte , vint bruſquement l'interrompre , pour joindre ſa voix à celle de ſa ſœur.

Madame *Western* étoit en colére , cette imprudence de ſon frere , qu'elle interpréta comme naiſſant de la défiance qu'il oſoit concevoir de la ſublimité de ſes lumieres , la rendit furieuſe. Sa médiation mépriſée à ce point , ne lui permettoit plus de ſe mêler d'une négociation , que l'intérêt d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre , & qu'il venoit faire echouer au moment de

la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teintures, sans notions des premiers principes du monde & de la politique, ne permettoit pas à une femme comme elle de rester plus long-tems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné, demande son carrosse, & déjà se dispose à partir.

Autre scène pour *Sophie* !..... son pere, resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de forces pour accuser sa fille d'une rupture, qui va peut-être lui coûter l'opulente succession de *Madame Western*. Il gronde, il éclatte, il menace, & jure de se venger d'elle, en la forçant d'épouser *Blifil* avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie*, pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond plus raisonnable que le pere; l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux

Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie* : il ne s'agissoit que de flatter l'antour propre de Madame *Western*, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens , pour tout obtenir d'elle. Cette reflexion , qui vint frapper *Sophie* , la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere , pour le supplier , puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture , de courir après Madame *Western* , d'empêcher son départ , ou de le retarder du moins , jusqu'à ce que sa colére fut apaisée.

M. *Western* , ébranlé par les pleurs de sa fille , & peut-être bien plus encore par la crainte de perdre la succession de sa sœur , consentit enfin , mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe , à s'humilier jusqu'à faire , ce qu'il appelloit , une *basse*.

Madame *Western* montoit en carrosse , lorsque son cher frere arriva , qui d'abord lui sautant au col , & s'excusant sur l'aveu de ses torts , parvint enfin à l'appaiser. Nous

avons déjà insinué qu'elle n'étoit pas méchante ; ajoutons , qu'elle aimoit son frere , quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le *bon ton* , & la connoissance du monde.

Sophie , qui avoit de si bonne foi causé cette réconciliation , en fut la victime. Les parties réunies , concourant également à condamner sa conduite , & à chercher les moyens de la mettre à la raison , la prompte conclusion de son mariage avec *Blifil* fut résoluë , sinon par la force , du moins par la surprise

Ce projet , conçu par *Madame Western* , & adopté par son frere , venoit d'être arrêté , lorsqu'on leur annonça *Blifil*.

Le Pere de *Sophie* , par l'avis de sa sœur , part à l'instant & signifie , en jurant à sa fille , qu'il faut se disposer à recevoir dans le moment la visite de *Blifil* , ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un pere justement indigné contre elle.

Sophie , comme sa tante l'avoit

très-sagement prévu , étoit dans un état d'accablement qui ne lui laissoit guères la force de résister à un pere qu'elle aimoit , & auquel jamais elle n'avoit désobéi : son silence , son trouble , furent interprétés comme un aveu ; on fit entrer *Blifil*. Le détail de cette entrevue n'interresseroit que peu de Lecteurs : suivons donc la règle d'*Horace* , qui conseille aux Ecrivains sensés , de supprimer toutes les situations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Blifil* se conduisit dans cette seconde visite , auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'estimer assez pour lui confier l'état de son cœur : mais elle avoit conçu des idées si odieuses du caractère de ce jeune homme , qu'elle aimoit mieux se contraindre avec lui , que de risquer en de pareilles mains le plus mince de ses secrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuse. *Blifil*, guidé par l'intérêt , poussé par la vengeance , & brûlant d'enlever à *Tom* une maîtresse ai-

mable , interpréta tout en sa faveur : les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient , selon lui , que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées , à la vûe d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western* , à la sœur de ce Gentilhomme , & à M. *Alworthy* même , au sortir de cette visite , dont il feignit d'être content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones* , n'étoit à l'entendre , qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame , & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western* , & sa sœur , quoique un peu mieux instruits , étoient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts , & pour ne le pas seconder auprès de son oncle , dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Bref , la vivacité de M. *Western* , excitée par celle de son futur gen-

dre, secondée par la tante de *Sophie*, ne trouvant & ne prévoyant plus d'obstacles, fixa, avec le consentement de M. *Alworthy*, le mariage au sur-lendemain.

CHAPITRE III.

*Etrange résolution de SOPHIE.
Stratagème de Mlle HONORA.*

ON s'étoit bien gardé de confier ce projet à *Sophie*, qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones*, & l'avoir baignée de ses larmes, ainsi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de la femme de chambre, étoit entièrement absorbée dans ses tristes idées, lorsque cette fille entra tout-à-coup dans sa chambre, en s'écriant, tout est perdu, Mademoiselle ! je viens d'entendre M. votre pere, ordonner au Ministre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des dispenses : on veut, probablement,

Vous marier , dès demain matin.

Dès demain ! s'écria *Sophie*, en pâlisant, & d'un air indigné....

Oui, Madame, répliqua la fidelle femme de chambre, c'est ainsi, je vous le jure, que je crois l'avoir entendu ! *Honora*, lui dit *Sophie*, tu viens de me surprendre, de m'effrayer au point, qu'il me reste à peine la force de parler !.... dis-moi, chere *Honora*, que ferois-tu, dans le cas où je suis ? moi, Madame ? dit elle, j'épouserois M. *Bliss*. Il est jeune, il est riche, il vous aime ; & vous pourriez l'aimer un jour. L'autre, est mieux fait, & plus aimable ; j'en conviens : mais voilà tout ; & c'est vouloir vous perdre, que.... *Honora*, fière d'être consultée par sa maîtresse, alloit donner carrière à la prolixité de ses avis, lorsque *Sophie*, lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le sein, que d'épouser ce monstre..... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir un moment..... c'en est fait..... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ;

je fuis , je quitte pour jamais la maison de mon pere : Si tu m'aimes , tu me suivras.

Doutez-vous de mon zèle ? s'écria la Duègne , que le moment présent avoit toujours droit de subjuguier. Doutez-vous , que je ne sois prête à vous suivre, au bout du monde même ?.... mais , daignez réfléchir aux suites d'une telle entreprise ! qu'allez-vous devenir ? quel est votre but ? où voulez-vous aller ?

J'ai une parente à Londres , répliqua *Sophie* , femme du plus haut rang , qui a passé quelques mois à la campagne de ma tante , & qui dès-lors m'aimoit assez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allasse passer quelques tems chez elle. J'y serai certainement bien reçue..... je n'en y ferois pas , interrompit la femme de chambre ma première maîtresse : avoit la maniere d'inviter ainsi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en Ville : mais , à leur arrivée , elle n'étoit jamais chez elle. D'ailleurs,

quand celle-ci sçaura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle....

Tu te trompes encore , lui dit *Sophie* , l'autorité d'un pere est d'un foible poids à ses yeux. Quand je la lui objectois , pour me dispenser de la suivre à Londres , sans le consentement de M. *Western* , j'étois l'objet de ses railleries perpétuelles. Ainsi , j'ai tout lieu d'espérer un azile , & la protection de cette Dame , jusqu'à ce que mon pere , me voyant hors de sa puissance , consente enfin de revenir à la raison.

Honora , satisfaite de ce côté , se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château , sans être vûes ? quels chevaux , quels domestiques avoir ? Comment affronter seules , nuitamment , les rigueurs de la saison , les voleurs , & les autres dangers d'un pareil voyage ?

Sophie , affermie dans son dessein , trouva réponse à tout. Nous partirons la nuit , dit-elle ; nous trouverons des chevaux dans la Ville

voisine ; & ceseroit un grand hazard, qu'on nous fussions attaquées, dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, si tu veux me suivre, je te promets une récompense qui surpassera ton espoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus question que de s'arranger sur la façon de sortir du Château, & d'un obstacle très difficile à surmonter : c'étoit, comment emporter leur bagage ? Cet article n'intéressoit guères *Sophie* : une fille résolue à suivre, ou à fuir un Amant, s'embarrasse peu de ce qu'elle laisse derrière elle. *Honora*, n'étoit pas dans le cas de penser ainsi : l'amour n'inspiroit à son cœur ni espoir, ni craintes ; & la valeur réelle de ses nippes, qui faisoient toute sa fortune, l'occupoit fortement.

La nécessité, mere de l'invention, lui suggéra enfin le moyen de sauver sa chere garde-robe. Ce fut de se faire chasser par *Sophie*, dès le soir même. L'expédient fut approuvé ; & la femme de chambre, après avoir promis à *Miss Western*, de

lui donner , dans la journée , matière plus que suffisante pour être mise à la porte , se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit leur être nécessaire pour le voyage.

CHAPITRE IV.

Altercations.

Honora n'eut pas plutôt quitté Sophie , pour se disposer , à jouer son rôle , que quelque chose lui suggéra , qu'en sacrifiant & sa maîtresse , & son secret à M. *Wes-tern* , elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressoit de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service , flattoit son amour pour l'argent ; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir , l'incertitude du succès , la nuit , le froid , les voleurs , les

ravisseurs mêmes , tous ces objets ajoutaient à ses craintes !

D'autre part , un voyage à Londres , après lequel elle aspirait depuis longtems ; les délices vantés , & mille fois exagérés dans son esprit , qu'elle croyait aller goûter dans cette grande Ville ; la récompense promise par *Sophie* , beaucoup plus libérale que son pere ; les remords anticipés d'une si noire trahison , & surtout l'amitié sincère qu'elle avait pour sa maîtresse , faisoient pencher la balance en faveur de *Sophie*. Mais , une idée d'un tout autre poids , pensa tout perdre. *Sophie* étoit mineure , ses promesses ne pouvoient de longtems être remplies , quoiqu'héritière de sa mere , quoique Légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles mort depuis peu , elle ne pouvoit encore disposer de rien ; mille accidens imprévus pouvoient , dans la suite , mettre obstacle à sa générosité : tandis que la récompense , qu'on espéroit de M. *Western* , pouvoit être acquise , & acquittée dans le moment !

Ces différentes réflexions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & peut-être eussent été fatales à *Sophie*, si le hazard n'avoit produit un incident qui leva les obstacles, & préserva la fidélité de la femme de chambre,

Madame *Western* en avoit une, beaucoup moins âgée, & beaucoup plus fière. *Honora*, qui supportoit impatiemment ses airs de hauteurs, avoit déjà eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir, J'ignore, non, mais il importe peu de connoître quel sujet amena Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora*, au moment où cette dernière étoit toute entière à ses réflexions : il suffit de sçavoir, que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également *contradictoires* en tout, n'avoient pas été un quart-d'heure ensemble, sans faire retentir le Château de leurs clameurs & de leurs cris ; que Madame *Western*, qui passoit par là, étant accourue au bruit, fut, ou crut être insultée par *Honora* ; & qu'il n'en fallut pas da-

vantage à cette Dame, pour voler chez son frere, & pour lui signifier, que si *Honora* n'étoit pas mise à la porte avant la fin du jour, il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légère satisfaction à sa sœur : il crut même, ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel*. Mais Madame *Western*, qui, comme nous l'avons déjà dit, s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colère, intercédâ pour elle, & se contenta d'un simple, mais très-prompt bannissement, hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui payâ ses gages, & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie*, qui lui avoit donné rendez-vous, à minuit juste, dans un endroit convenu, & peu éloigné du Château.

Mais, il falloit encore essuyer deux audiences bien pénibles : l'une de la

part de la tante , l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue & vive ; & celle du pere fut terrible ; & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles) qu'il arracha d'elle une espece de promesse , de ne plus résister à sa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut si agréablement surpris , & flatté de ce prétendu consentement de sa fille , que changeant tout à coup ses reproches en remerciemens , & ses menaces en caresses , il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterlin , en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre ; la joye de *M. Western* , sa générosité la toucha jusqu'aux larmes , & pensa produire ce que la sagacité de la tante , & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu gagner sur elle. La reconnoissance & la tendresse filiale balancèrent pendant quelques instans l'a-

mour dans son cœur. Mais ce combat , quoique cruel , ne pouvoit être ni long ni douteux : deux souvenirs , quoiqu'opposés , celui de l'odieux *Blifil* & de l'aimable *Jones* , en l'affermissant dans son premier dessein , étoufferent bientôt ses remords. Laissons-la dans cette disposition , pour voir ce que fait maintenant l'ami *Tom*.

CHAPITRE V.

Matières diverses , peut - être assez naturelles , mais ignobles.

NOus avons , je crois , laissé notre Héros sur la route de *Bristol* , déterminé à chercher fortune sur Mer , ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver sur Terre.

Il avoit pris des chevaux , & un guide ; & par malheur , le guide étoit mauvais ; il y a plus , il étoit vain. La honte de demander aux passans le chemin duquel il sentoît bien

bien qu'il s'écartoit , lui fit prendre tant de détours , que la nuit le gagna ; & que *Jones* , qui malgré ses rêveries , commençoit à se douter de l'avanture , voulut absolument s'arrêter au premier village , où il apprit qu'il étoit sur le chemin de *Gloceſtre* , directement opoſé au ſien.

Il exhaloit ſon courroux contre le guide , lorsqu'un honnête *Quaker* s'approchant , le chapeau ſur la tête : ami , dit-il , à *Tom* , j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire , tu ne marcheras pas la nuit ; elle eſt obſcure , la route eſt difficile ; & depuis quelques jours , on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine eſt bonne ; crois-moi , profite-en pour tes chevaux & pour toi-même , juſqu'à demain matin.

Jones , quoique ſurpris de la familiarité de l'inconnu , adopta le conſeil ; & ſuivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Tom , étoit bien vêtu , & marchoit avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'Hôte , qui le

pria pourtant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang , attendu que sa femme , qui étoit absente depuis le matin , avoit disoit-il , emporté ses clefs.

Notre Héros avoit la tête trop remplie , pour faire attention à ce compliment : il ne désiroit que d'être seul , pour se livrer à toute sa mélancolie. Le *Quaker* , qui s'en aperçut , en eut pitié ; & lui fit tant d'instances , que *Jones* se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence , le *Quaker* , qui croyoit n'être que charitable , & qui peut-être étoit également curieux , élevant tout à coup la voix : Je crois , dit-il , ami , que ton cœur n'est pas à son aise. Mais pour quoi te laisser abbatre ? si c'est un ami que tu pleures , tu dois songer que tout homme est né pour mourir , De quel secours lui sont tes larmes ? l'homme doit apprendre à souffrir , la peine est son partage ; j'ai les miennes ainsi que toi , & peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterling de revenu,

qui ne doit rien à personne , & qui suffit à mes besoins ; avec une conscience , qui grace au Ciel , connoît peu les remords ; avec un corps robuste, un cœur humain & pacifique, ami, je suis plus malheureux que toi.

J'en suis sincèrement fâché , répondit *Tom* , en soupirant.

Ah , mon ami ! répliqua le *Quaker* , c'est ma fille , c'est une fille unique qui me rend malheureux ! elle seule faisoit ici bas toute ma félicité : elle m'a quitté cette semaine , elle s'est enfuie de chez moi , pour épouser un jeune *Avanturier* qui n'a pas un sol !..... ah , que n'est-elle morte , ainsi que l'amî dont le trépas t'attriste : je me croirois bien plus heureux !

Ce que j'entens est bien étrange , lui dit *Jones*. Quoi , vous aimeriez mieux la voir morte ?

Sans doute , répliqua le *Quaker* ; cela ne vaudroit-il pas mieux pour moi , que de la voir exposée à demander son pain ?.... Ne t'ai-je pas dit , que le drôle qu'elle a épousé est un gueux ?

N ij

Eh bien , répartit *Tom* , n'est-elle pas votre fille ? en avez-vous d'autres ? n'êtes-vous pas riche ? l'imprudence d'un enfant , fait-elle cesser d'être pere ?

Ah ! s'écria le *Quaker* , puisqu'elle m'a désobéi , puisqu'elle m'a trompé , quisque l'amour seul la conduit , c'est à l'amour à la nourrir ; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte , mourant de faim , & de misère , sans en être touché.

Jones , à ces mots , le regarda en frémissant , & voulut le quitter.

Allons , allons , ami , lui dit le *Quaker* , en le retenant , reste avec moi , ne t'abandonne pas à la douleur : tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens.... je vois , qu'il est des insensés & des barbares , s'écria *Tom* , en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches , lui dit l'autre ; mets-toi donc en place : dis-moi , que ferois-tu ?

Je chercherois ma fille & mon gendre , répondit *Jones* ; je par-

donnerois à leur jeuneſſe , je les prendrois chez moi : je ne penſerois pas , ſans horreur , à cauſer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi , les chercher ! ſ'écria le *Quaker* , moi , les prendre dans ma maiſon !.... perſuade-moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis !

Eh bien , vas y donc toi-même , lui dit *Tom* , outré d'indignation , & le mettant hors de la chambre par les épaules , je déteſte la ſociété d'un monſtre tel que toi !....

Les propos du *Quaker* avoient fait tant d'impreſſion ſur *Jones* , que ſon air en étoit tout égaré : l'autre ſ'en étoit apperçu ; & cette obſervation , jointe à ce qu'il avoit déjà remarqué de ſingulier dans le reſte de ſa conduite , avoit aſſez frappé l'honnête *Quaker* pour pouvoir juger en conſcience que *Tom* étoit réellement fou.

Ainſi , bien loin d'être offenſé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir ,

le bon *Broadbrim* touché de compassion pour son frere , alla faire part de sa découverte à l'Hôte , en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un Gentilhomme infortuné qui , disoit-il , n'étoit qu'à plaindre.

L'Hôte , qui après avoir fait jaser le guide , déjà s'étoit instruit de la naissance , & des aventures de *Jones* , répondit en jurant & en riant au nez du *Quaker* , que son prétendu Gentilhomme , quoique bien galonné , n'étoit qu'un bâtard de Paroisse des environs , chassé pour ses friponneries , & dont il voudroit être déjà défait , dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien , pourvu qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de sçavoir , que ce propos se tenoit discrettement dans la cuisine , auprès du feu , en présence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plutôt désabusé sur la noblesse de *Jones* , que

la pitié sortit tout-à-coup de son cœur , & fit place à l'indignation. Il partit , aussi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu , que le seroit un de nos Ducs bravé par un bon Gentilhomme.

L'Hôte , comme on la vû , n'étoit pas de meilleur humeur : *Tom* avoit beau sonner , les domestiques étoient sourds ; envain il demandoit un lit , il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience : accablé de chagrin , de fatigue , & de sommeil , notre Héros qui sçavoit se prêter au tems , se jeta dans un large fauteuil , & s'endormit.



CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

TOut étoit à peine couché dans l'Hôtellerie , lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte de derrière , que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte , qui ne dormoit que d'un œil , depuis ce qu'il avoit appris de *Jones* , se hâta d'y courir ; & vit en un instant sa cuisine pleine d'hommes armés , & agissant chez lui comme dans une forteresse prise d'assaut. Contraint de céder à la force , il descendit dans la cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables Hôtes ; & ne fut pas peu surpris , à son retour , de trouver *Jones* éveillé , & jasant familièrement avec eux. Pour le coup , il se crut perdu ! ses idées brouillées par le sommeil & pas la crainte , ne lui montrèrent plus en *Jones* qu'un scélérat , qui , d'accord avec

les autres , avoit concerté le pillage de sa maison.

Tandis qu'il se livroit à ses terreurs , *Tom* s'entretenoit paisiblement avec celui qui paroissoit commander ; & de qui il apprit , que la troupe qu'il conduisoit étoit une compagnie de recrue pour l'Armée du Duc de *Cumberland* , destinée à combattre les rebelles d'Écosse.

Tom étoit né courageux ; on a déjà même appercû , qu'il avoit des idées un peu romanesques. Celle d'être utile à sa Patrie , en s'opposant à ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverser les loix & la Religion , échauffa tout-à-coup sa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir sur mer , dans de pareilles circonstances , ne lui parut plus qu'ignoble , & peu digne de lui : le titre de volontaire dans une expédition , d'où dépendoit le salut de la Patrie , lui sembla bien plus glorieux. Ce parti pris en un instant , & proposé à l'Officier , fut accepté avec ar-

deur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la santé du Roi George , & à la sienne ; on maudit élégamment (suivant l'usage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones* , pour sa bienvenue , paya l'écot ; & l'on partit , au grand étonnement de l'Hôte , charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent , s'étant emparé de *Tom* , l'entretint pendant la route de l'histoire de la Compagnie , surtout de la sienne propre. En arrivant à la Dinée , *Jones* fut présenté au Lieutenant de la Compagnie , qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier surpris de la bonne mine du nouveau Soldat , & de la richesse de son habillement , exalta son courage , l'assura qu'il seroit toujours libre dans son service , & après l'avoir embrassé , le retint à dîner avec les Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire.

LE Lieutenant , dont nous parlons , étoit un homme d'environ soixante ans. Il avoit servi , en qualité d'Enseigne , à la bataille de *Tannieres* , où il avoit reçu deux blessures , & où il s'étoit si bien distingué , que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant , sur le champ de bataille.

Il exerçoit , par conséquent , cette commission depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle , il avoit eu le désagrément de servir d'échelon à un nombre immense de ses inférieurs , & il avoit maintenant celui de le voir commandé par des enfans , dont les peres l'étoient eux mêmes lors de son entrée au service.

Le malheur de cet honnête homme , ne venoit pas uniquement d'a-

voir toujours été sans protections à la Cour : son Colonel, qui depuis très-long-tems conservoit le Régiment , étoit son ennemi secret. Ce n'est pas non plus que le Lieutenant l'eût offensé , ni qu'il négligeât jamais les moindres devoirs : mais il avoit une épouse aimable , il en étoit aimé ; & elle étoit assez peu politique , pour ne pas songer que l'avancement de son mari dépendoit d'un peu plus de complaisance pour les attentions marquées que le Colonel avoit depuis longtems pour elle.

Le pauvre Lieutenant , étoit en ceci d'autant plus malheureux , que tandis qu'il souffroit journellement de l'inimitié de son Colonel , il ne sçavoit ni ne soupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : sa femme , trop prudente pour exposer son mari aux suites d'une confiance si délicate , se contentoit d'être vertueuse , sans viser à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie , qui marchaient avec lui ,

étoient au nombre de trois : un second Lieutenant, François d'origine, depuis assez long-tems hors de son pays pour en avoir oublié le langage, & trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux Enseignes, tous deux très-jeunes, l'un, tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur, l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai, on y but beaucoup. Les deux Enseignes, fort fots, fort ignorans, parlant toujours, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux Grenadiers, entreprirent *Tom* à frais communs. Notre Héros, très-neuf dans ce genre de conversation, y brilloit d'autant moins, que les juremens n'étoient point de son goût ; & qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser

ouvertement. D'ailleurs , le respect qu'il avoit pour la Religion , lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux Enseignes contre les gens d'Eglise ; & le zèle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois , & il s'appelloit *Northerton*) ne tarda pas à s'en trouver piqué , & d'autant plus , que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il dissimula pourtant son ressentiment , en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les santés vinrent , on les folem-nisa à l'Angloise ; & le tour de *Tom* arrivant , il balança d'autant moins à porter celle de sa chere *Sophie* , qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun de ses Convives.

Mais le Lieutenant , en cette occasion Maître des cérémonies , ne se trouvant pas satisfait du seul nom de *Sophie* , & ayant exigé le

surnom de cette Demoiselle , *Jones* après avoir hésité un instant , nomma *Miss Sophie Western*.

Les choses étant en règle , on alloit boire , lorsque l'Enseigne *Northerton* , déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût buë en même ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois , s'écria-t'il , cette *Sophie* ; nous l'avons vüe aux Eaux de *Bath* , & cent autres , que je pourrois nommer , la connoissent bien mieux encore que moi : c'est certainement la même.... Vous vous trompez , interrompit *Tom* , l'air ému & le ton menaçant : vous vous trompez , dis je ; celle dont je parle , est une fille respectable , tant par son nom , que par sa fortune.

Justement ! c'est elle-même , répliqua l'Enseigne : va six bouteilles du plus fin *Bourgogne* , que *Tom French* , Officier de notre Régiment , la fait venir partout où nous voudrons l'avoir ? Notre homme fit ensuite le portrait de *Sophie* , & le fit très-ressemblant , attendu qu'il

l'avoit effectivement vûe à *Bath* ; avec sa tante ; & finit par dire , que le pere de cette même fille avoit de très-grands biens dans le Comté de *Sommerfet*.

Ce dernier point est vrai , répliqua *Jones* ; & aussi vrai , que vous êtes le plus impudent , & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine prononcés , qu'une bouteille des plus lourdes , lancée par un bras vigoureux , vole à travers la table , vient frapper *Jones* à la tête , & le renverse aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés se levent , entourent le blessé , & cherchent à le secourir ; tandis que le féroce assaillant , à l'aspect du sang coulant abondamment de la playe d'un ennemi qu'il croit mort , ou mourant , ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il s'en flate envain : l'honnête Lieutenant s'est déjà emparé de la porte , & lui interdit la retraite. Envain *Northeton* , envisa-

geant alors toutes les suites de sa brutalité, représente-t'il à son Officier supérieur, que l'honneur, en cette occasion, n'exigeoit pas moins de lui; en vain voudroit-il s'excuser, en protestant que tout ce qu'il avoit dit de *Miss Sophie Western*, n'étoit qu'un simple badinage; pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en est que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, M. ce que mérite un pareil badinage; & ce que la Justice doit à ceux qui ne rougissent point d'employer ces indignes armes. Vous êtes mon Prisonnier, M. & vous ne sortirez d'ici, qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'ascendant du Lieutenant sur l'Enseigne étoit si puissant, que tout le courage qu'il venoit de montrer, en mettant notre Héros au niveau de la terre, n'eût peut-être pas suffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier, quand même il en auroit eu une à son côté. Mais l'Enseigne

François, dès le commencement de la querelle, avoit eu soin de les porter hors de la chambre. Ainsi M. *Northerton* fut forcé de céder, & d'attendre l'issue de cette affaire.

La Garde, mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une, pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie; l'autre, eut peine à rappeler *Tom* à la vie. Il visita, sonda, pansa sa playe; leva dix fois les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande aventure.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade, le bon Lieutenant resta avec l'Hôtesse, à qui il le recommanda expressément. Il croyoit *Tom* en grand

danger ; & le rapport du Chirurgien , après avoir fait mettre son patient au lit , ne fit que confirmer encore cette pensée. Sur quoi , le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton* , en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire , & de confier la conduite de la Compagnie , jusqu'à *Glocestre*, à l'Enseigne François , qui , quoiqu'il ne sçût ni lire , ni écrire , ni parler intelligiblement aucune langue , étoit pourtant un très bon Officier.

Le soir , notre Commandant inquiet de l'état de *Jones* , lui fit demander si sa visite ne lui feroit point importune. *Tom* lui fit dire , qu'il seroit très bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant , lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade , il le trouva levé , dans le meilleur état du monde ! Cette résurrection subite , après y avoir un peu réflé-

chi , lui parut cependant suspecte ; attendu le genre de la blessure ; mais les raisonnemens de *Tom* , détruisirent bientôt ces soupçons : le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite ; il ne sentoît à la tête qu'une douleur assez légère , & bien plus supportable , assuroit-il , que l'abstinence & l'eau de gruau , à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis , je vous jure , enchanté , lui dit le Lieutenant en l'embrassant , de vous trouver infiniment mieux que je n'osois m'en flater , après l'état où vous m'aviez parut tantôt. Je le ferois bien plus encore , de vous voir assez rétabli , pour pouvoir , sur le champ , vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçûs , la plus promptre vengeance est d'autant plus à désirer , que ces sortes d'affaires , parmi nous , ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais , encore un coup , je crains que vous ne vous flatiez sur votre état , & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'est , répondit *Jones* , ce que je prétends éprouver , si vous daignez m'aimer assez pour me prêter une épée.

La mienne , & mon cœur sont à vous , s'écria le vieux militaire , en le serrant de nouveau dans ses bras : vous êtes un brave garçon , que j'estime , & que j'aime. Mais , je ne souffrirai pas que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous serez , dans quelques jours , en état de rejoindre la troupe : nos journées sont courtes ; & je vous jure , par l'honneur , qu'après vous avoir fait tirer raison de votre homme , je le ferai chasser du Régiment. Il n'en est point des blessures de l'honneur , comme de celles du corps : les dernières veulent être guéries ; une semaine de délai , n'est d'aucun préjudice aux autres.

Jones , prévoyant qu'il ne gagneroit rien sur l'esprit du Lieutenant , se garda d'insister : il demanda à souper ; & après avoir mangé de très-bon appetit , son ami charmé d'une si prompte convalescence , lui souhaita le bon soir.

Mais *Tom* , dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces , & qui au gré de son courage ne pouvoit trop tôt vanger l'affront qu'il croyoit avoir reçu , rouloit bien d'autres idées dans sa tête.

Il se souvenoit des caresses qu'il avoit reçues du Sergent , & des offres de services que cet homme lui avoit faites dans la route : il voulut le mettre à l'épreuve , & le fit prier de passer dans sa chambre. Le Sergent , qui s'alloit coucher , se r'habilla , & vint dans le moment. *Tom* s'aperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun ; d'où il jugea qu'il n'avoit pas à prendre de grands détours pour venir à son but.

Après avoir témoigné au Sergent , qu'il n'avoit pu se résoudre à se rendormir sans le voir , *Tom* fit tomber la conversation sur le métier de la guerre qu'il venoit d'embrasser sous ses auspices , & eut bientôt le plaisir de voir son homme prendre feu , & se repandre en éloges sur la noblesse de la

profession en général , & en particulier sur le détail de ses propres exploits : c'est où notre homme l'atendoit. Dans la juste impatience de marcher à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvu du meuble le plus nécessaire à un guerrier , c'est à dire d'une bonne épée ; & pria le Sergent de vouloir bien lui en procurer une de son choix, ajoutant , qu'elle lui seroit toujours chere , & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent , qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé à Jones , & qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger , conclut de tout ceci , & surtout de cette dernière demande, que le malade avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire , lui-dit-il, d'un air important : ce n'est pourtant pas une épée de *Petit Maître*, de ces colifichets à poignées d'or ou de vermeil, si peu dignes d'un vrai Soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame

de l'Europe.... C'est une lame qui...
c'est une lame enfin , dont la bon-
té !... bref , vous l'allez voir ; & je
me rejouis d'avance avec vous , du
marché que vous allez faire.

Le Sergent ne fit que sortir &
rentrer ; & présentant à *Tom* une
longue & large rapiere à poignée
de cuivre ; regardez lui dit-il ,
cette épée : c'est celle d'un Officier
Général François , que j'ai tué à
Dettingen : la garde étoit d'or pur ,
je l'ai vendue à un de nos Damoi-
seaux plus curieux de la poignée ,
que de la lame.... pliez , pliez ceci ,
c'est un arme digne d'un Roi !

Jones impatient d'avoir l'épée , &
brûlant d'être délivré du Sergent ,
le pria d'en dire le prix. Celui-ci ,
qui croyoit le malade absolument
désespéré , & hors de sens , crai-
gnant que sa postérité ne lui repro-
chât un jour d'avoir vendu ce meu-
ble rare à trop bas prix , hésita
quelque tems : il fit , de là , mille ser-
mens , que l'amitié seule l'enga-
geoit à céder un aussi précieux tré-
sor , & déclara qu'il se contenteroit
de vingt Guinées.

Vingt

Vingt *Guinees* ! s'écria *Tom* , surpris comme on le peut penser : Où vous croyez que j'extravague , ou que je ne touchai d'épée ? vingt *Guinées* ! & c'est vous qui me les demandez ? tenez , M. reprenez ce trésor.... Mais non , j'y réfléchi.... je le garde. Je ferai demain part à votre Officier des bontés que vous daigniez avoir pour moi.

Qui fut surpris , ce fut notre Sergent , à qui cette réponse prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois sçavoit se retourner ; & feignant une surprise extrême de la vivacité de *Tom* , je ne croyois pas , lui dit-il , vous avoir demandé un prix exhorbitant. C'est mon épée , au bout du compte , que l'amitié m'engage à vous céder : c'est la seule que j'aye ; & je risque , en m'en défaisant , de déplaire à mon Officier. Tout cela , bien considéré , je ne vois pas qu'il y ait tant à se recrier , sur les vingt *Shellings* ? que j'en demandé !

Vingt *Shellings* ? interrompit *Jones* , vous me demandiez à l'instant vingt *Guinées* !

Moi ! reprit effrontément l'autre , en vérité , vous vous trompez.... ou je ne suis pas bien éveillé.... non , Monsieur , cela n'est pas possible : j'ai dit vingt *shellings* , je vous jure ; l'extravagance seroit trop forte de ma part. Je sçai même , que vous pourriez , pour le prix que je vous demande , trouver une plus belle épée , en apparence..... mais , je défie.....

Tom l'interrompt , en lui disant , qu'il étoit si peu dans l'usage de marchander , qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de sa demande : sur quoi , tirant une *guinée* de sa bourse , & congédiant , le Marchand , il l'assura qu'il rejoindroit la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worcestre*.

Dès que le Sergent fut parti , *Tom* se hâta de s'habiller , & de sortir de sa chambre pour chercher son adversaire. Ce n'est pas qu'il ne

sentit quelques remords de l'action qu'il alloit commettre; mais la crainte de passer pour un lâche , surtout en entrant au service , les rendoit sans effet.

Il étoit minuit passé ; tout dormoit dans l'Hôtellerie , à la réserve de la sentinelle qui gardoit *Northerton* , lorsque notre Héros , après avoir ouvert très doucement la porte de sa chambre , s'achemina vers celle de son ennemi. Il seroit malaisé d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit , de couleur blanchâtre , étoit tout tacheté de sang ; son visage , grâces aux copieuses saignées que le Chirurgien avoit crû nécessaires pour dégager la tête , étoit pâle & livide ; cette même tête , étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'eût fallu pour un turban, sa main droite étoit armée d'une épée nue, la gauche d'une chandelle : jamais spectre , en un mot , celui du sanglant *Banquo* *

* Dans *Macbeth* , Tragédie de Shakespeare.

même , n'eut plus droit de jeter la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier , qui gardoit la porte de *Northerton* , crut voir approcher ce phantôme , ses cheveux se dresserent d'horreur , ses genoux tremblans s'affoiblirent , il lâcha son coup de fusil en l'air , & se laissa tomber sur le plancher.

Jones , sans s'emouvoir du danger qu'il venoit de courir , & sentant d'où partoît l'épouvante du Soldat , rit un peu de sa chute & pénétra sans obstacle , jusques dans la chambre de *Northerton* , où il trouva.... des bouteilles toutes fraîchement vuides , & quelques restes d'un souper, mais nul être vivant

La crainte de s'être trompé de chambre, s'étant offerte à son idée , il appella hautement *Northerton* : mais ses cris ne servirent qu'à redoubler l'effroi de la sentinelle , pleinement convaincuë que le volontaire , mort de ses blessures , étoit revenu de l'autre monde pour tourmenter son meurtrier,

Sûr de l'évasion de son ennemi , désespérant de pouvoir sitôt le rejoindre , craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fusil n'eût allarmé toute l'Auberge , *Tom* , après avoir soufflé sa chandelle , crut qu'il étoit de sa prudence de regagner tout doucement & sa chambre & son lit.

Tout étoit effectivement debout dans la maison. *Jones* rentroit à peine dans sa chambre , que le corridor où étoit la sentinelle se trouva plein de monde , moitié nud , moitié habillé , mais également curieux de sçavoir la cause du grand bruit qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat , toujours saisi de la même terreur , n'avoit point changé de posture. Ce ne fut pas sans peine , qu'après avoir employé la force pour le relever , on parvint à lui faire articuler quelques mots..... Je l'ai vû , s'écrioit-il , je l'ai vû !.... tout couvert de sang ,... vomissant le feu par la bouche & par les narines.... oui , je le jure sur mon ame ! j'ai vu le jeune volontaire tué

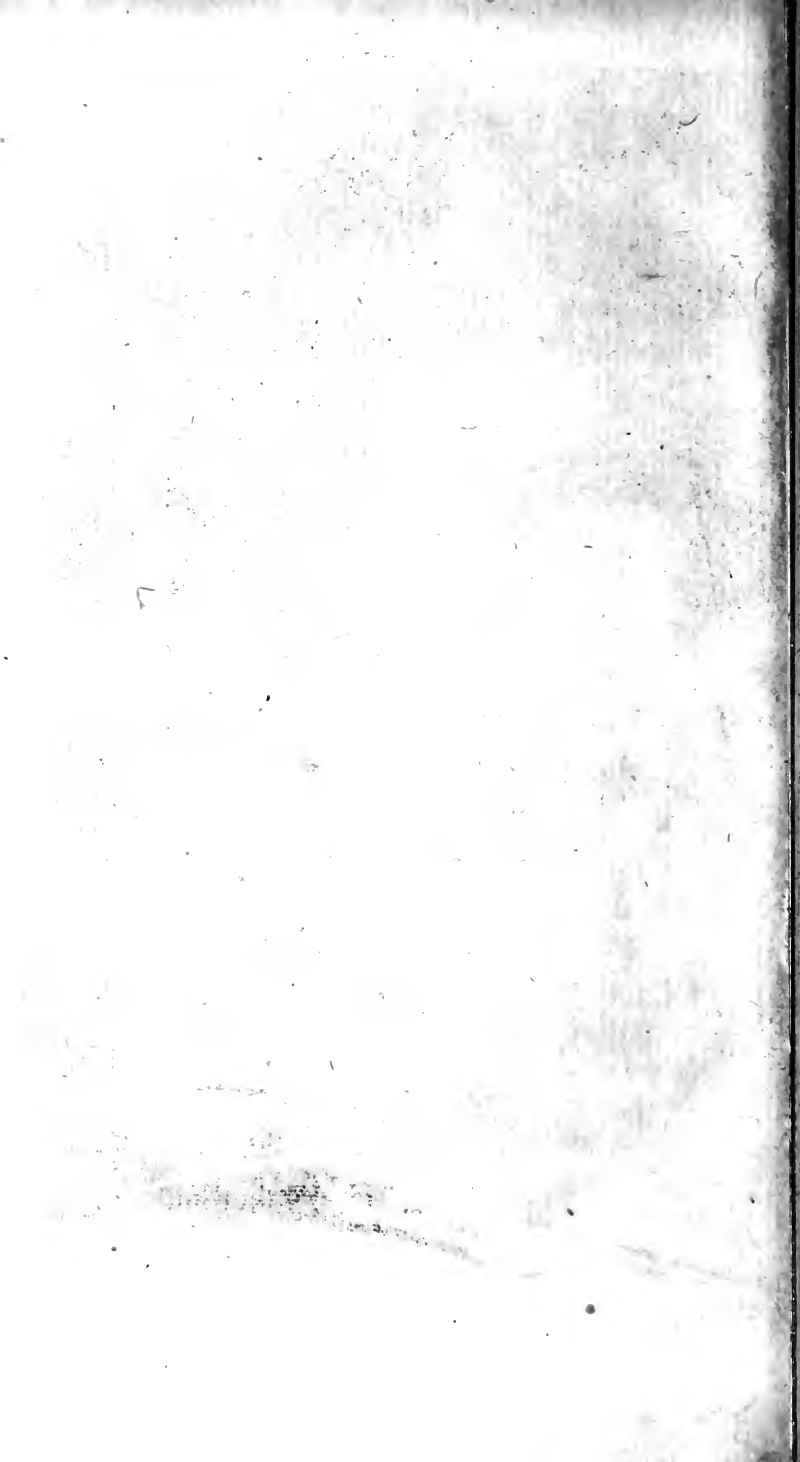
d'hier.... Il est entré chez *Norther-
ton* , il l'a pris à la gorge..... Le
tonnere a grondé : ils ont disparus
tous les deux !

Cette relation trouva du crédit
dans un tel Auditoire. Le Grenadier , reprenant par degrés ses sens ,
répondoit à toutes les questions de
l'assemblée , intérieurement aussi
épouvantée que lui, & ajoutoit , à
chaque réponse , de nouvelles ombres au Tableau , lorsque l'Hôtesse
& le Lieutenant arriverent. L'une
avoit des raisons, que nous dirons
bientôt , pour révoquer l'histoire en
doute ; l'autre , quoique très-hon-
nête homme , & même très-reli-
gieux , ne croyoit pas du tout aux
esprits. Il avoit quitté *Jones* depuis
peu d'heures ; l'état où il l'avoit vû ,
ne laissoit rien à craindre pour sa
vie : matiere à deux soupçons éga-
lement vraisemblables ; le Grenadier s'étoit endormi , & avoit fait
un mauvais rêve ; où il avoit été
payé , pour laisser échapper le pri-
sonnier. Dans les deux cas , la sen-
tinelle étoit également coupable , &



H. Gravelot. pin.

J. Pasquier. sc.



méritoit d'être punie. Le Lieutenant , affermi dans cette idée , ordonna, par provision , que cet homme fut gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'Enseigne ; & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

P Our ne pas laisser plus longtemps soupçonner la réputation d'un bon & vaillant Soldat , hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton*.

Quoique assez pervers dans sa morale , cet Officier étoit d'une jolie figure ; l'Hôtesse l'avoit remarqué , & la pitié avoit parlé pour lui : elle avoit obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites de sang froid sur l'atrocité de son action , & sur les suites qu'elle

pouvoit avoir , lui faisoit supporter impatiemment sa prison : l'Hôtesse redoubla ses craintes , en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit pas de la vie du malade.

Le besoin qu'il avoit de cette femme , le rendit éloquent ; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé , communiquoit à celle de la cuisine : il fut convenu entr'eux , qu'à certain signal que feroit l'Hôtesse , le prisonnier grimperoit jusqu'au haut de la sienne , & descendroit par l'autre , dans la cuisine , au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être la charité de notre Hôtesse. Voilà le sexe , diront-ils ! voilà de ces actes de compassion , presque toujours déplacés , & pernicieux à la société !.... un instant , s'il vous plaît. Certaine circonstance , à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Histoire , peut encore concourir à

justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du trésor de la Compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours, entre le Capitaine & le Lieutenant; il avoit montré cet argent à l'Hôtesse, il l'avoit déposé dans les mains, pour gage de son retour auprès d'elle : résistait-on à de tels procédés?

Quoiqu'il en soit, tout étoit calme dans l'Hôtellerie; l'Hôtesse & le Lieutenant seul, qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, vuidoient ensemble une jatte de *Punch*, * lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de *Jones*. Grande surprise pour les domestiques, qui tous vouloient encore qu'il fut mort! grande dispute entre eux, à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas sçavoir ce qu'il vouloit... les cris de l'Hôtesse, les

* Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau de vie, d'eau commune, de sucre, de jus de citron, &c.

menaces du Lieutenant prévalurent enfin , ils y monterent tous ensemble ; & ne firent pas peu de plaisir , en rapportant à l'Officier , que le deffunt qui paroissoit se porter à merveille , le supplioit de vouloir bien monter un instant chez lui , avant que de partir.

L'Officier y vola ; & s'étant assis à côté du lit du malade , lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit même dans la maison , & apprit à *Jones* la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Tom , crut alors lui devoir découvrir la vérité des choses , en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier , qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron , répondit le Lieutenant ; & je serois tenté de l'en punir. Mais , qui peut répondre de soi-même en ces occasions ? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons , c'est toujours quelque chose , qu'il reste à ces drôles - là quelque idée de Reli-

gion. Je vous promets , qu'il sera libre , en partant d'ici... mais , j'entends battre la *générale*. Adieu , mon ami ; embrassons-nous encore une fois , guérissez-vous , soyez tranquille : si vous ne pouvez mieux faire , laissez votre vengeance au Ciel ; & venez nous réjoindre , dès que vous le pourrez.

A ces mots, le Lieutenant partit , & *Tom* tâcha de se rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du premier Volume

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut ;
quant à présent , pour mettre le
Lecteur au fait de la naissance du
Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

*C*araçtère de M. Alworthy , & de
Miss Brigitte Alworthy sa
sœur , page II

CHAPITRE II.

*E*trange événement pour M. Alwor-
thy. Caraçtère de Debora Wil-
kins 5

CHAPITRE III.

*D*escription abrégée. Complaisance de

325

Miss Brigitte Alworthy, 10

CHAPITRE IV.

Découvertes de Debora. Combien il est dangereux, pour les jeunes filles, de vouloir devenir trop sçavantes, 16

CHAPITRE V.

Matières graves, où le Lecteur ne trouvera guères le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur, 22

CHAPITRE VI.

Moins instructif, & moins ennuyeux peut-être que le précédent, 27

CHAPITRE VII.

Sujet de surprise pour le Lecteur, 30

CHAPITRE VIII.

Hospitalité de M. Alworthy. Caractères crayonnés de deux freres, un Medecin, & un Capitaine, 33

CHAPITRE IX.

Amours raisonnables, 40

CHAPITRE X.

Matières prévuës , 43

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre. 45

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premières années après le mariage du Capitaine *Blifil* avec *Miss Brigitte Alworthy*.

CHAPITRE PREMIER.

*D*Élicateſſe du Capitaine , au ſujet des Bâtards. Grandes découvertes de *Debora Wilkins* , 50

CHAPITRE II.

Suite du précédent , 52

CHAPITRE III.

Changement de Scène, 64

CHAPITRE IV.

Recette infallible pour regagner l'affection d'une épouse, même dans les cas les plus désespérés, 76

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. *Alworthy*, dans le cours de deux années : c'est-à-dire, depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

P*eu de choses, mais nécessaires;* 71

CHAPITRE II.

*Caractère de M. Square le Philosophe,
& de M. Tuakum le Puritain.* 80

CHAPITRE III.

*Apologie nécessaire pour l'Auteur.
Incident trivial, qui peut-être en a
aussi besoin,* 83

CHAPITRE IV.

Opinions diverses, 87

CHAPITRE V.

Cela est encore mieux fondé, 93

CHAPITRE VI.

Où l'Auteur paroît sur la Scène, 96

CHAPITRE VII.

*Evénement peu important, qui fait
pourtant mieux augurer de Tom
Jones,* 203

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais seul, 100

CHAPITRE IX.

*Dans lequel Messieurs Blifil & Jones
paroissent dans un jour opposé,* 103

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abrégé de Sophie Western. *Enfantillage, qu'il étoit nécessaire de rappeler à cause de ses suites importantes,* 109

CHAPITRE II.

Matière accommodée à tous les goûts, 106

CHAPITRE III.

Motifs de l'indifference de Jones pour Sophie, 127

CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre, 134

CHAPITRE V.

Combat : 137

CHAPITRE VI.

*Nouvelles racontées par le Ministre
Supple. Effets qu'elles produisent.* 141

CHAPITRE VII.

C'est fort bien fait ! dira quelqu'un ;
144

CHAPITRE VIII.

*Plus de choses , & plus claires , mais
partant de la même source ,* 151

CHAPITRE IX.

A quelque chose malheur est bon ;

CHAPITRE X.

*Suite du précédent. Conversation de
Sophie , avec sa femme de cham-
bre ,* 161

LIVRE CINQUIEME.

*Contenant l'espace d'un peu plus de
six mois.*

CHAPITRE PREMIER.

*V*isites faites à Jones. Pâturage pour
ceux qui ont un cœur , 171

CHAPITRE II.

Second service pour les mêmes gens ;
176

CHAPITRE III.

Grand incident , 185

CHAPITRE IV.

Premieres approches , 191

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy , 197

CHAPITRE VI.

Fête interrompue , 202

CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause ! 206

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'espace d'environ trois
semaines.

CHAPITRE PREMIER.

*C*araçtère de Madame Western.
Finesse de son discernement ,
213

CHAPITRE II.

Matières curieuses , 219

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore 226

CHAPITRE IV.

Scène touchante ; 233

CHAPITRE V.

Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit 240

CHAPITRE VI.

Bon , pour les cœurs sensibles , 246

CHAPITRE VII.

Lettres tendres , 250

CHAPITRE VIII.

Conduite de Sophie , qui ne sera approuvée que par celles de son sexe capables de penser comme elle ;
259

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Tom Jones , 266

CHAPITRE II.

Querelles de famille , 270

CHAPITRE III.

Etrange résolution de Sophie. Stratagème de Mlle Honora , 278

CHAPITRE IV.

Altercations. , 284

CHAPITRE V.

Matières diverses , peut-être assez naturelles , mais ignobles , 288

CHAPITRE VI.

Reveil de Jones , 296

CHAPITRE VII.

Apprentissage Militaire , 299

CHAPITRE VIII.

Grande Avanture , 306

CHAPITRE IX.

Conclusion , 319

Fin de la Table du I. Volume.

1840





Mr. Jones

John Eli

J. Haman







